

Brigade Mondaine [302] – Les chasses libertines

Michel Brice

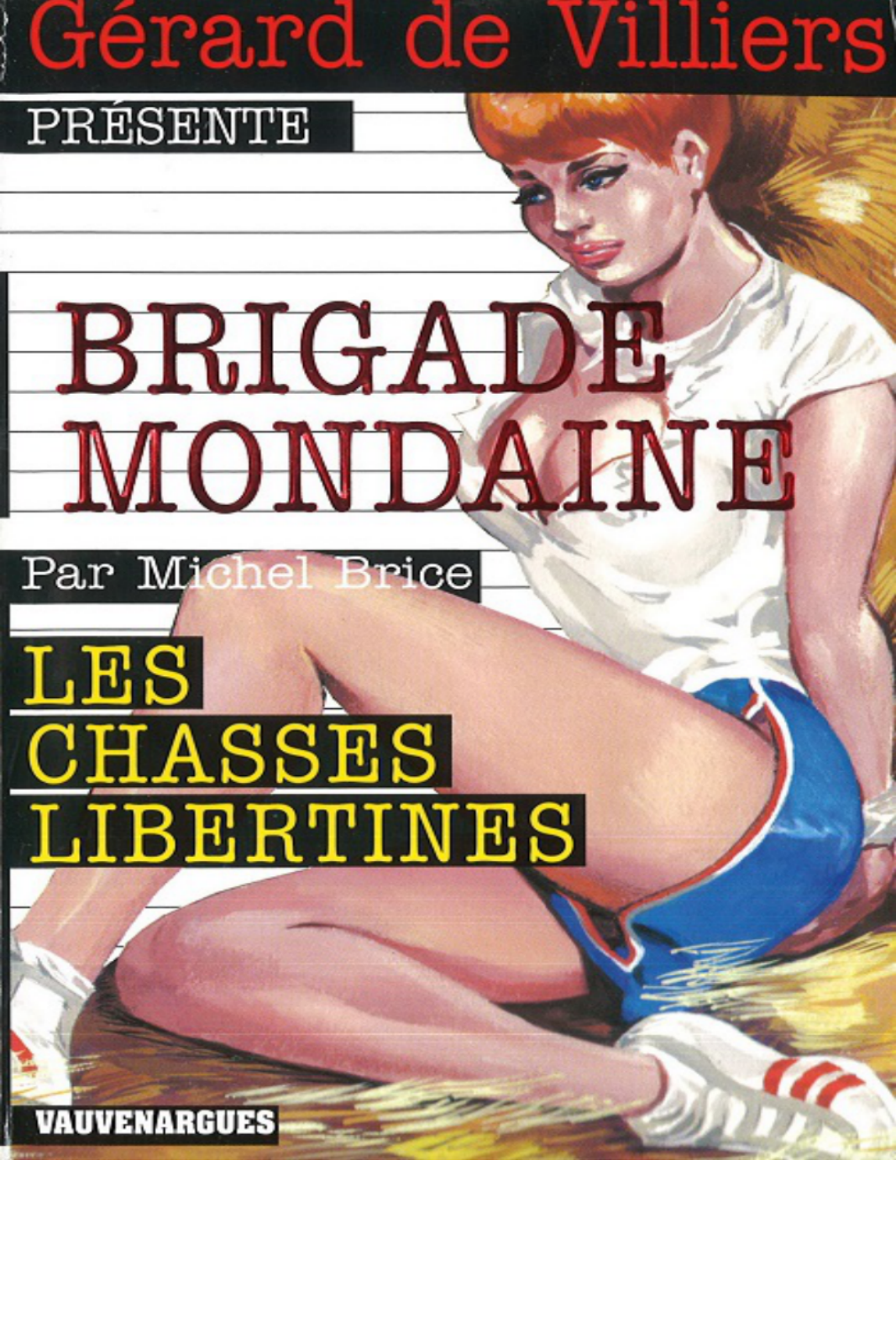
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

A stylized illustration of a woman with blonde hair, wearing a white short-sleeved shirt and blue shorts with red trim, sitting on a pile of yellow hay. She is looking down and to the side with a slight smile. The background consists of horizontal white lines.

Par Michel Brice

LES
CHASSES
LIBERTINES

VAUVENARGUES

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°302)

LES CHASSES LIBERTINES

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

La tension monta dès qu'ils virent la fille sortir de la cabane et courir vers le couvert des taillis. Mais aucun ne bougea. Il fallait attendre le signal de l'organisateur de cette chasse très spéciale. L'homme au masque noir laissa quelques minutes d'avance à Geneviève, avant de siffler l'ordre de départ.

Aussitôt, les quatre hommes s'élancèrent dans des directions différentes. A partir de cet instant, c'était chacun pour soi. Le trophée du gagnant valait la peine qu'ils se donnent du mal.

CHAPITRE PREMIER



Ce soir-là, Geneviève était en retard. Et ça commençait à énerver sérieusement son père. Planté devant la télé, avachi dans le fauteuil de velours rouge passablement défraîchi, le verre de vin rouge à la main en guise d'apéro, il attendait le journal de 20 heures, qu'il ne ratait jamais.

Mais généralement, ils étaient à table et il pouvait le regarder tranquille. Ce soir, la fille allait débarquer tambour battant et leur expliquer du haut de ses 17 ans les raisons de son retard.

Bref, son journal télévisé, moment sacré de la journée, était fichu !

Dans cette rue tranquille de Villeurbanne, une moto pétarada. La mère, confinée dans la cuisine, tendit l'oreille. La moto s'éloigna. Non, ce n'était pas Geneviève. Elle prit la corbeille de pain, la carafe d'eau et les apporta sur la table du salon/salle à manger.

Situé dans un petit immeuble de trois étages, l'appartement n'était pas grand, meublé Conforama plutôt qu'Ikéo, trop jeune pour eux.

Elle jeta un coup d'œil à son mari. Petit employé de banque, il avait desserré la cravate obligatoire à son poste. Les jambes étendues devant lui, il

ne détournait pas les yeux de l'écran.

La mère, Isabelle, aurait pu être encore une belle plante à 45 ans, mais elle était attifée comme l'as de pique dans des vêtements achetés au Monoprix du coin. Pas le temps, pas l'envie de faire d'autres boutiques. Pour ce que son mari la regardait ! Toute sa vie s'était concentrée sur sa fille Geneviève.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout ! maugréa le père.

Il ponctua sa grogne d'une lampée de vin, fit claquer sa langue et reprit sa mine renfrognée, l'œil fixe sur des images insipides, prétendument drôles.

La mère était déjà repartie dans la cuisine. Mais depuis le temps que le repas était prêt qu'est-ce qu'elle faisait ? Elle s'occupait les doigts pour calmer son angoisse. Jamais Geneviève n'était en retard. Et si, par hasard, ça lui arrivait, elle téléphonait.

— Tu l'as appelée ? cria le père en tournant la tête vers la cuisine.

— Oui, deux fois... C'est sur messagerie. Je lui ai dit qu'on l'attendait.

Sur l'écran du téléviseur le générique du journal s'afficha. Le père se leva pesamment.

— Elle doit traîner encore avec ce petit con. Si ça se trouve, il l'a raccompagnée à moto et ils ont eu un accident. Isabelle frémit et imagina le pire : les flics déjà dans la cage d'escalier venant leur annoncer l'accident.

— Bon, ben, moi j'attends plus.

Le père s'installa à la table déjà mise et déplia sa serviette. La mère, sans un mot, entra dans la pièce, la soupière en mains.

Une heure et demie plus tôt, la moto s'était élancée dans le cours Emile Zola, direction Cusset. Geneviève avait noué ses bras autour du corps de Ludo. Il conduisait vite, mais avec prudence. Il avait récupéré sa dulcinée à la sortie du lycée.

Lui, étudiant en lettres, travaillait à la maison du livre à Villeurbanne, pour payer ses études. Il tourna légèrement la tête vers l'arrière.

— Ça va ? T'as pas froid ?

— Non ! cria Geneviève. Tu me réchauffes.

— Attends la suite, jeta-t-il prometteur.

Ils atteignirent bientôt le canal de Jonage. Ludo engagea la moto dans une impasse entre des maisonnettes construites au siècle dernier. La ruelle était calme, déserte. Au bout, un étroit passage entre deux jardins débouchait aux abords de l'hippodrome de Villeurbanne.

Lentement, Ludo conduisit la Kawasaki vers les grilles qu'il longea jusqu'à ce qu'il aborde un terrain sauvage, envahi de hautes herbes et de taillis.

Il arrêta la moto sous un arbre. Geneviève en descendit, ôta son casque. C'était leur lieu favori, secret. Ludo avait grandi dans ce quartier. Il en connaissait tous les recoins.

Il enlaça la jeune fille, plaqua sa bouche sur la sienne qu'elle ouvrit grand pour engloutir la langue de son amant. Leurs salives se mélangèrent, leurs langues jouèrent à se nouer, caresser, lécher.

Ludo l'entraîna au plus profond des fourrés enchevêtrés. Elle suivait en gloussant de plaisir, dans l'attente d'une ivresse partagée. Ils se connaissaient depuis six mois et n'étaient pas encore rassasiés l'un de l'autre. Ça viendrait... Geneviève, à 17 ans, était déjà sans illusion sur la pérennité de l'amour.

Donc, il fallait se goinfrer, se goinfrer à donf pendant que c'était encore bon.

Sous un frêne que Ludo connaissait bien (c'était là qu'il avait perdu sa virginité avec une fille de 15 ans, il y avait déjà quelques années) sous cet arbre donc, ils trouvèrent une aire d'herbe haute.

Et leurs lèvres se dévorèrent à nouveau. Ils étaient possédés à la fois de la hâte juvénile et désordonnée de leur jeunesse, mais aussi d'une science voluptueuse qu'ils amélioraient à chaque rencontre. Une science puisée dans les revues porno, sur Internet, et dans des films de même acabit. Ils expérimentaient et c'était bien normal. À 17 ans on ne veut pas mourir idiot !

Les mains de Geneviève se glissèrent sous le pull, à la recherche de la peau de son homme. Elles caressèrent de bas en haut. Un effleurement qui provoqua une chair de poule due à la volupté de l'attouchement et non à la brise du soir.

Celles de Ludo prenaient le même chemin, sous le chemisier de sa belle. Geneviève ne portait pas de soutien-gorge. Les doigts de Ludo se refermèrent sur un sein rond et ferme. Son index titilla le mamelon qui se dressa, gonfla, tendu vers ce chatouillis qui fit se pâmer l'amante.

Ses deux mains emprisonnèrent ces attributs de la féminité qui le faisaient bander sous le jean. Elles en apprécièrent la forme, le volume, les rapprochèrent, les éloignèrent. Puis les pouces et les index, tels une paire de tenaille, pincèrent durement les deux mamelons en érection.

Geneviève eut un rôle de douleur et de plaisir mêlés. Elle renversa la tête en arrière, bomba le torse, s'offrant à cette torture délicieuse.

Il les avait repérés depuis des semaines. Il rôdait tous les soirs dans l'espoir qu'ils viennent. Il les attendait, tapi dans sa voiture arrêtée près de l'hippodrome. Le ronronnement de chaque moto le jetait dans un frémissement nerveux. Puis la moto s'éloignait, il reprenait son impassibilité et l'attente recommençait.

Quand la moto invisible commençait à ralentir, puis ronronnait à petits hoquets, il savait que c'étaient eux. La fébrilité faisait soudain trembler ses

maines.

D'où il était, il apercevait la moto planquée dans l'ombre d'un arbre, et le couple qui se faufilait sous les taillis, vers ce qu'ils croyaient être un abri, loin des regards envieux et voyeurs.

Lui, après avoir jugulé sa hâte fiévreuse, sortait posément de son véhicule, fermait doucement la portière, en prenant grand soin de ne pas la faire claquer.

À leur suite, à bonne distance pour ne pas se faire remarquer, il se glissait sous les fourrés. Avec le temps, il avait appris d'autres pistes pour arriver avant eux dans cette sorte de mini clairière où ils allaient s'ébattre. Caché dans l'ombre, il serait aux premières loges pour profiter pleinement du spectacle libidineux que ces jeunes allaient lui offrir.

Il y avait près de huit jours qu'il ne les avait pas vus. Et ce soir, enfin, ils étaient là, sous son regard attentif et concupiscent. La faim de sexe devait les tennailler durement. Ils allaient lui faire cadeau d'une séance mémorable, il le pressentait.

Cette fille avait tout ce qu'il recherchait : l'extrême jeunesse, un corps souple, une aptitude au plaisir indéniable, une sensualité à fleur de peau.

Au chaud sous le pantalon, son sexe avait doublé de volume. Il demandait impérativement à sortir, à aller au bout de la jouissance espérée. Du calme, petit, ça va venir...

Debout dans les herbes hautes, les jeunes gens commencèrent à se déshabiller. Geneviève leva les bras au ciel pendant que Ludo lui ôtait son blouson, et son chemisier.

L'homme passa la langue sur ses lèvres sèches quand la blancheur des seins apparut dans la nuit. Comme les chats, il était doué pour distinguer dans la nuit. La gorge généreuse et juvénile était comme deux ampoules éclairées dans cette ombre propice à tous les fantasmes.

La tête de Ludo descendit jusqu'à cette source jouissive. Des deux mains, il rapprocha les rondeurs convoitées et ses lèvres, voraces, avalèrent les mamelons, les mordillant, les léchant, les suçant avec gourmandise.

La respiration de l'homme tapi non loin du couple, se fit plus nerveuse. Sa main glissa jusqu'à son bas-ventre. Il caressa doucement le rebondi du pantalon, mais n'alla pas plus loin, réservant l'extrême jouissance pour plus tard.

Le torse nu du jeune homme apparut à son tour, trouant la nuit d'une tache claire. La langue de Geneviève se promena avec avidité sur cette peau légèrement duveteuse. Elle n'oubliait aucun des points érotiques, les titillait avec délectation, suivant les réactions de son amant.

Puis, ils ôtèrent leurs jeans et les sous-vêtements. Livrés entièrement nus au regard du voyeur, ils se frottaient l'un contre l'autre. Elle écrasait ses

volumineux seins contre la poitrine de Ludo en un lent va-et-vient qui leur mettait le feu.

Geneviève lentement se mit à genoux. Le sexe de Ludo pointait à la fois objet de désir et de menace. Sa bouche arrondie l'engloutit.

Le long et patient va-et-vient qu'elle entreprit sur la hampe de son amant tira un soupir douloureux à l'homme. Il s'adossa à l'arbre dans lequel sa silhouette se fondait et sa main se posa, impérative sur son sexe près d'éclater.

Devant lui, le garçon eut soudain un long râle de plaisir. À son tour, il s'agenouilla. Geneviève écarta les jambes et la tête de Ludo disparut entre ses cuisses. Arquée en arrière, les mains agrippées à la chevelure de Ludo, la jeune fille haletait.

L'homme commença à faire glisser sa fermeture Éclair. Mais il stoppa son geste. Non, pas encore. Il fallait attendre. Ces jeunes savaient distiller leur plaisir à petites doses, faisant monter la volupté par degrés jusqu'à la jouissance suprême.

Enfin, ils se couchèrent sur l'herbe, insouciant de l'humidité du soir. Ils roulèrent l'un sur l'autre, leurs bouches happant chaque parcelle du corps de l'autre passant à sa portée. Puis Geneviève bascula tête bêche et à nouveau, gourmande, avala le sexe pour le faire se dresser à nouveau et emplir sa gorge.

La langue de Ludo partit à la conquête du clitoris de son amante. Un parfait 69, pensa l'homme. Bientôt un premier orgasme les unit dans le même cri étouffé.

Geneviève s'assit sur Ludo étendu au sol, jambes ouvertes. D'une main experte elle flatta le sexe devenu mou et le fit disparaître en elle.

Alors seulement, le voyeur ouvrit sa braguette et s'empara de son pieu pour le flatter, tel un animal familier. Tout doux, disait-il entre ses dents... Nous avons le temps... Il voulait jouir en même temps qu'eux.

Geneviève ne se pressait pas. Les mains de Ludo, posées sur ses hanches, guidaient son mouvement qui bientôt s'accéléra.

La main de l'homme en fit autant sur son membre. Aux exclamations de jouissance des jeunes gens il répondit par un soupir profond, sorte de râle étouffé.

Son plaisir, il ne savait le prendre que de cette façon. Avec les femmes, il était nul. Elles le terrifiaient. Il s'en méfiait et ne savait que les asservir pour conjurer l'angoisse qu'elles suscitaient en lui.

Il attendit que les jeunes gens émergent de leur béatitude heureuse et se rhabillent pour quitter sa cachette et rejoindre sa voiture.

Il était encore sous le couvert des arbres quand il entendit le ronflement de la moto. Il pressa le pas. Il avait décidé que c'était pour ce soir. Il ne pouvait plus attendre. Tout était en place. Maintenant, il fallait agir et commencer sa petite entreprise, qui serait très lucrative, il n'en doutait pas.

Il claqua sa portière, mit le contact et reprit la route. En fonçant les deux premiers kilomètres, il rattrapa la moto et la suivit de loin, pour ne pas se faire repérer.

Ils entrèrent à nouveau dans la ville.

Ludo arrêta la moto devant la station de métro. Geneviève descendit, lui tendit le casque, ajusta son sac sur son épaule.

— Il est tard, remarqua Ludo. Tu vas te faire engueuler par tes parents.

— T'inquiète ! Je leur raconterai que j'ai travaillé chez Corinne pour le bac blanc qu'on a lundi. Je vais les appeler pour les rassurer.

Elle se pencha, embrassa son amant.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

— Moi non plus, répondit-il en riant. À lundi ?

— Ouais... Ça va être long trois jours sans ça, dit-elle en posant une main sur le sexe du jeune homme.

— Pour moi aussi. Mais on se rattrapera.

Un dernier baiser et elle descendit rapidement les marches qui conduisaient au sous-sol.

Il avait stoppé la voiture à quelques mètres, avait assisté aux adieux. La moto repartit. Lui, il n'avait qu'à suivre le cours Emile Zola. C'était facile. Ici, une seule ligne de métro, qui suivait le cours. Il ne pouvait pas la rater quand elle referait surface.

À chaque station, il ralentissait, surveillait les passagers du métro qui remontaient et repartait vers la suivante. C'est à la station « Gratte-ciel » qu'elle réapparut. Les sorties se faisaient au pied des deux tours de 19 étages qui ouvraient l'avenue Henri Barbusse, fermée à l'autre bout par la mairie. Un quartier en son temps révolutionnaire, mais aujourd'hui vaguement vieillot, malgré ses airs de modernité.

L'avenue était encore animée. Si elle habitait dans un de ces immeubles blancs, tous identiques – sans doute un souci d'homogénéité de l'architecte – c'était foutu. Il ne pourrait rien faire.

Par bonheur, elle ne traversa pas mais contourna le Monoprix pour aller chercher la rue Francis de Pressensé. Un quartier calme, pas trop éclairé. Pas grand monde dans les rues. C'était bien pour lui.

D'un coup d'accélérateur, il la dépassa, puis stoppa, alluma l'intérieur, prit un plan qu'il consulta, tout en cherchant sur les immeubles alentour. Dans le rétroviseur, il la vit arriver. Il passa la première et continua lentement, comme s'il cherchait un numéro de rue.

Elle arriva enfin à sa hauteur. Il abaissa sa vitre et se pencha.

— Excusez-moi...

Geneviève, sans méfiance, approcha. Il avait une bonne tête, était bien

habillé.

— Je suis complètement perdu.

— Vous allez où ?

Il fouilla ses poches, en sortit un papier qu'il déchiffra.

— Rue Roger Salengro.

Elle réfléchit un instant.

— Oui... Rue Roger Salengro. Vous êtes dans le coin, pas si perdu que ça... Comment je vais vous expliquer ?

— Ça fait un moment que je tourne en rond. Dans toutes ces petites rues, avec les sens interdits, j'ai l'impression de repasser toujours au même endroit.

— Surtout la nuit, c'est pas facile, concéda-t-elle.

Allez, propose, pensa-t-il très fort.

— Excusez-moi. Je suis désolé. Je vous retarde.

— Non, non... Je suis déjà en retard. Cinq minutes de plus ou de moins...

Elle hésitait encore.

— Vous pourriez prendre la première à droite...

— J'en viens...

— Ah non, je ne crois pas. Vous vous trompez.

Geneviève éclata de rire devant la mine déconfitte de l'homme.

— C'est vrai alors, vous êtes complètement perdu. Bon, écoutez, le mieux c'est que je vous mette sur le chemin.

Enfin, elle s'était décidée...

— Oh ! Vous êtes sûre que je ne m'en sortirai pas tout seul ? C'est trop gentil.

— Je ne sais pas comment vous expliquer ; c'est plus simple.

Elle ouvrit la portière et s'installa.

— Bon. Je vais où ? demanda-t-il avec un grand sourire.

— On va prendre à droite.

— Je vous écoute. Ça vaudra un bouquet de fleurs ou une boîte de chocolats. Il faudra me donner votre adresse...

— Eh là ! Vous me draguez ?

Il s'esclaffa.

— Loin de moi cette idée. Je suis marié... et fidèle. J'aime ma femme. Et vous, vous avez un petit ami ?

— Oui, et je l'aime.

Il conduisait lentement.

— À gauche, conseilla Geneviève.

Il obéit et en même temps, prit la bouteille d'eau qui était sur la plage avant.

— Je suis attendu chez des amis, ils doivent se demander ce que je fabrique.

— Vous n'avez pas de portable pour les appeler ? s'étonna-t-elle.

— Je suis parti tellement vite du bureau, je l'ai laissé là-bas.

Il bataillait avec le bouchon.

— Vous pouvez m'aider ? demanda-t-il en lui tendant la bouteille de plastique. Il y a des verres dans la boîte à gants, si vous avez soif.

— C'est pas de refus, répondit Geneviève.

Un feu rouge les stoppa. Elle avait attrapé deux gobelets de plastique qu'elle remplit d'eau. Ils se regardèrent et levèrent leurs verres pour trinquer.

— À votre aide, et merci, dit l'homme.

— On y est bientôt. Après ce feu, ce sera tout droit et vous me laisserez au prochain carrefour.

Elle but une longue rasade. Eh oui, ma cocotte, la baise, ça assèche !

— Je ne vous aurai pas trop détournée ? s'inquiéta-t-il en portant le gobelet à ses lèvres.

— Non, ça ira.

Elle termina son verre, alors qu'il n'y avait pas touché, mais Geneviève n'y avait pas pris garde.

— Voilà... Vous... vous... me...

Soudain sa parole était hésitante. Elle cherchait ses mots, avait du mal à articuler. Elle foudroya l'homme d'un regard terrifié avant de s'effondrer, tête en avant.

Il stoppa immédiatement. La rue était déserte. Il sortit de la voiture, ouvrit la portière côté passager, puis la portière de l'arrière. Il prit Geneviève dans ses bras. Bon Dieu ! Elle était plus lourde qu'il pensait. Il eut du mal à la sortir du véhicule. Il la traîna à l'arrière et la poussa tant bien que mal sur le plancher. Puis il la recouvrit d'un plaid et claqua les portières.

Un coup d'œil aux immeubles et à la rue. Parfait ! Il remonta en voiture. Il avait tout à fait repéré le périple que la jeune femme lui avait fait faire. Le quartier des « Gratte-ciel » était dans son dos.

Il ne lui fallut guère de temps pour retrouver le cours Emile Zola, qu'il reprit en direction de Bonne-fay.

Bientôt, la voiture sortit de la ville.

CHAPITRE II



La soupe avalée, la mère osa rompre le silence religieux que requérait l'écoute du journal télévisé.

— C'est tout de même pas normal, articula-t-elle difficilement, la gorge nouée par l'angoisse.

— Moi, je te dis qu'elle est encore avec ce... et qu'elle se fout de nous.

— Je vais téléphoner.

— À qui ? Elle ne t'a pas répondu...

— À Ludo.

Il s'étonna et resta la cuillère en l'air.

— Ah ! Parce que tu as son numéro de téléphone, toi ?

— Oui, fit-elle en se levant et en le bravant du regard. Parce que je m'intéresse à ma fille, moi !

— Pfft ! À ses amours, oui. Ça te rappelle peut-être ta jeunesse ? fit-il en ricanant.

Elle haussa les épaules et alla au téléphone. Ce fut la mère de Ludo qui décrocha.

— Bonjour madame, fit poliment Isabelle. Est-ce que Ludo est là ?

— Oui... je vous le passe.

L'angoisse se fit plus présente et lui noua l'estomac.

Quelques secondes, puis la voix de Ludo. Elle se présenta.

— Je suis la maman de Geneviève. Elle était avec toi ce soir ?

Il hésita à répondre et finit par acquiescer.

— Et... vous vous êtes séparés il y a combien de temps ?

— Je l'ai laissée au métro, comme d'habitude. Pourquoi ?

— Elle n'est toujours pas rentrée.

Seul le silence lui répondit.

— Allô... insista-t-elle. Tu es toujours là ? Pourquoi tu ne la raccompagnes pas jusqu'à la maison ?

— Elle ne veut pas, madame. Elle dit que c'est à cause de... son père.

Il ne supportait aucun des petits amis de Geneviève et chaque fois, effectivement, il lui faisait une scène.

— Il y a peut-être eu une panne dans le métro, avança Ludo.

— Elle m'aurait appelée.

— Elle m'a dit qu'elle le ferait.

— Eh bien, elle ne l'a pas fait.

L'estomac de Ludo commença, lui aussi, à faire des nœuds.

— Vous ne croyez pas qu'il faudrait avertir la police ? Ça fait tout de même plus d'une heure que je l'ai quittée.

— Une heure... bredouilla la mère, effondrée. Oui, tu as sans doute raison, conclut-elle après un temps de silence.

— Vous me tenez au courant ?

— Bien entendu. Je lui dis de t'appeler dès qu'elle rentre.

Et elle raccrocha. Mais elle savait déjà que Geneviève ne rentrerait pas ce soir.

Le verre de whisky en main, bien installé au fond du canapé de cuir noir, le commandant Boris Corentin des Affaires Recommandées, regardait les déhanchements suggestifs que la fille effectuait avec application, devant lui.

Il avait déjà oublié son nom. Elle était blonde, jeune, bien fichue, et décidée à le satisfaire. Que demander de plus ? Avait-il vraiment besoin de son prénom pour lui faire l'amour ?

Elle déboutonnait lentement les boutons de son chemisier blanc, avec une science exagérée, singeant les pros qu'elle avait pu voir dans des films. Un sourire figé aux lèvres, elle passait de temps en temps un petit bout de langue rose sur le carmin de son rouge à lèvres. Elle se croyait très coquine, mais n'était qu'embarrassée par le rôle qu'elle s'était fixé.

Le chemisier ouvert dévoila des épaules rondes, à la peau légèrement dorée.

— Tu reviens de vacances ? Tu es bronzée, constata Boris.

— U.V., répondit-elle en souriant. Et c'est intégral.

Je vais te montrer.

La voix était douce, voilée. Dans son désir de bien faire, elle était tellement touchante. Boris eut un coup de tendresse pour cette fille rencontrée dans son bar favori. Il avait tout de suite remarqué le regard de convoitise qu'elle posait sur le beau gosse qu'il était. Ce soir-là, Boris se sentait d'humeur à batifoler. Sa partenaire était toute trouvée.

Elle n'avait pas hésité à l'emmener chez elle.

— Ce n'est pas très prudent, ça, avait-il remarqué.

— Tu m'inspires confiance.

Sans doute son côté flic, dont il avait du mal à se débarrasser.

Maintenant, elle passait ses mains sous sa jupe et la remonta lentement le long de ses cuisses.

— Tu fais ce numéro avec tous tes amants de passage ? demanda Boris.

— Non, jamais. Mais toi, je ne sais pas, j'ai envie de te rendre dingue.

— Et tu crois qu'un strip raté fera l'affaire.

Elle eut une moue dégue et se précipita sur lui, les poings en avant.

— Mais tu es odieux, toi ! Je te fais un numéro de charme et c'est tout ce que tu trouves à répondre.

Il prit ses deux bras et les écarta de son thorax.

— Je vais répondre, t'inquiète !

Il la bascula sur ses genoux et ce fut sa main à lui, une main mâle, qui glissa sous la jupe, et telle une anguille, remonta jusqu'à la petite culotte. Par bonheur, elle ne portait pas de collant, qu'il détestait, mais des bas. Il lui fut donc facile de s'insinuer sous la dentelle du slip pour trouver un nid humide et chaud.

L'effet fut immédiat et plus efficace que le striptease. Son membre gonfla, prêt à l'attaque. La fille écarta les jambes, se cambra pour s'offrir toute.

La jupe remontée jusqu'à la taille, laissa apparaître un string bleu, le minimum pour cacher le buisson blond. Il abaissa les yeux sur cette intimité offerte mais encore mystérieuse.

D'un geste brusque, Boris fit glisser la fragile dentelle jusqu'aux genoux. La fille se tortilla pour se débarrasser de cet accessoire encombrant. Les cuisses largement ouvertes, lui permirent d'admirer sans réserve cette niche douillette dans laquelle il allait se perdre.

Ses doigts jouèrent avec les différents points de cette anatomie, arrachant de petits cris agréablement surpris à la belle. Un jeu dont Boris se lassa vite. Il avait envie de goûter à cette chair rose, brillante.

Doucement, il glissa à bas du canapé, étendit la fille de tout son long sur le cuir et se pencha vers ce fruit tentant, pour en laper le suc. Elle avait un goût douxereux, légèrement fruité. Il s'en délecta de la langue, des dents, des lèvres. Il pinçait, suçait, léchait, happait.

La fille se tendait vers lui en poussant des cris de plus en plus forts. N'en pouvant plus de cette délicieuse torture, elle souffla :

— Viens... je t'en prie...

Boris ne demandait pas mieux. Sans cesser de l'agacer, il entreprit de se dévêtir. C'est à ce moment-là que son portable fit entendre sa sonnerie caractéristique.

— Oh non ! implora-t-elle. Tu ne l'avais pas éteint.

Eh ben, non ! Il était près de 22 heures. Quel plaisantin l'arrêtait en si bon chemin ?

— Excuse-moi, chuchota-t-il en s'éloignant de la fille.

Puis, il brailla dans le téléphone :

— Ouais...

— Excuse-moi de te déranger...

Une voix féminine qu'il cherchait à reconnaître...

— C'est Isabelle Colomb...

Il mit quelques secondes à associer le nom à un visage. Son amie d'enfance !

— Isabelle... Mais il y a des lustres que je n'ai plus de tes nouvelles.

— C'est vrai. Mais tu vois, j'avais gardé ton numéro de téléphone. Tu m'avais dit que si j'avais un jour besoin de toi...

Il fronça les sourcils.

— Oui, bien entendu. Et pour que tu m'appelles à cette heure... C'est grave ?

— Je ne sais pas encore.

La voix d'Isabelle se cassa à l'autre bout du fil. À petites phrases hachées elle raconta le retard de Geneviève et finalement, sa disparition, puisqu'il fallait bien mettre un nom sur ce retard incompréhensible.

— Tu as averti la police ? demanda-t-il.

— Non. Pas encore. Boris, j'ai besoin de toi.

— Oui,... oui... fit-il en réfléchissant. Mais tu sais, moi je suis sur Paris. Ça ne va pas être facile.

— Je t'en prie. Je n'ai confiance qu'en toi.

— Écoute, un de mes amis est commissaire à Lyon. Je l'appelle. Il se chargera de tout.

Mais Isabelle s'entêtait.

— Non. Je veux que ce soit toi qui mènes cette enquête.

— D'accord, d'accord, fit-il pour la calmer. Je ne te laisserai pas tomber, promis. Mais je suis obligé de passer par un de mes collègues sur place.

— Et toi ? demanda la mère.

Il prit sa décision illico.

— J'arrive demain matin. On va la retrouver, ne t'inquiète pas. À demain.

Il raccrocha. La fille s'était assise sur le canapé et achevait son verre de whisky.

— On reprend ? fit-elle avec un petit sourire aguichant.

Mais le cœur et le corps de Boris n'y étaient plus.

— Désolée, mon petit. Ce sera pour une autre fois.

— Tu me laisses en plan ?

— Moi aussi je reste en plan. Mais que veux-tu, boulot d'abord.

— Boulot ? Lequel pour qu'on t'appelle à cette heure ?

— Mystère... Mais dans mon métier on a toujours besoin de nous, quelle que soit l'heure.

Il acheva de s'habiller et vint déposer un baiser sur les lèvres rouges.

— On se retrouvera, je te promets.

Le matin de bonne heure, la gare de Lyon était déjà prise d'assaut. Hommes d'affaires en tous genres se pressaient vers le train en partance pour la capitale des Gaules. Aujourd'hui capitale de la gastronomie. C'est du moins comme cela que la fière cité se définissait.

À 9 heures, au moment où le TGV allait s'ébranler, Boris jugea qu'il était temps de prévenir son ami et second Aimé. À eux deux, ils formaient l'équipe la plus brillante de la section des Affaires Recommandées. Travailler ensemble depuis tant d'années avait fait d'eux de véritables amis.

Aimé décrocha tout de suite.

— Boris ! Qu'est-ce qu'il te prend de si bonne heure ? Une rage de dents, une jambe cassée ? Tu veux me dire que tu ne viendras pas ?

— Tout juste. Malgré l'heure matinale, t'as l'œil et les oreilles ouvertes, j'espère ?

— Dis... Moi, à cette heure-ci, j'ai déjà conduit les filles à l'école.

Deux ravissantes jumelles de 10 ans qui faisaient sa fierté de papa.

— Je suis dans le train pour Lyon.

— Quoi ! s'exclama Aimé. Ça veut dire quoi, ça ? Tu pars sur une mission sans moi ? Faux frère !

— C'est pour une amie qui m'a appelé hier soir. Je ne peux pas faire autrement. Je pars sans ordre de mission. Alors, je te charge...

— De prévenir le patron, acheva Brichot avec fatalité. Merci ! Tu me gâtes.

— Je sais. Il va rouspéter, se mettre dans tous ses états, crier au scandale, peut-être même proférer quelques jurons bien sentis...

— Corses, évidemment.

— Oui... pour que tes chastes oreilles ne les comprennent pas.

— Ok ! Mais autant te dire que je n'irai pas frapper à la porte du bureau de Badolini de gaieté de cœur.

— Je m'en doute, et je t'en remercie. De toute façon, je suis rentré ce soir.

— J'espère ! ponctua Aimé avant de raccrocher.

Deux heures plus tard, le TGV déversa sa cargaison de passagers sur les quais à tous vents de la gare de la Part-dieu. Boris s'engouffra dans un taxi, direction Villeurbanne.

Le trajet fut suffisant pour lui permettre d'égrener les souvenirs qui le liaient à Isabelle Colomb, de son nom de femme, mais qu'il avait connue sous le patronyme de Girardet. Les Girardet étaient les voisins de palier. Isabelle était une gamine délurée qui préférait taper dans un ballon que de jouer à la poupée.

Les conneries, ils les avaient accumulées depuis le CM2 jusqu'à la seconde. Ils avaient flirté à une époque. Mais Boris avait vite été kidnappé par une vorace de terminale, à laquelle il n'avait pas su résister. Isabelle lui en avait voulu pendant des mois.

Et puis, elle s'était mariée avec un con, modeste employé de banque, qui ne savait pas aligner trois mots sans grogner. Un insatisfait de la vie, quoi ! Et ils avaient émigré dans la brumeuse cité de Lyon, où le dicton disait qu'il y avait trois fleuves : le Rhône, la Saône et... le beaujolais !

Le taxi le laissa devant l'immeuble. Le quartier petit bourgeois, limite popu ne l'étonna guère. Jean Colomb ne devait avoir qu'un modeste salaire et Isabelle ne travaillait pas. Mais qu'est-ce qui lui avait pris de se marier avec ce type ? Ah ! L'amour suit des méandres bizarres parfois.

Ils ne s'étaient jamais revus depuis qu'elle était mariée, mis étaient restés en contact. C'est donc avec une certaine appréhension que Boris sonna. Qu'allait-il découvrir ? Une des fameuses ménagères de 50 ans chères à la télévision, bien qu'Isabelle soit encore loin de cet âge, ou une bourgeoise bijoutée, ou encore une de ces femmes qui s'amusent à singer les minettes en croyant encore à leurs 20 ans ?

Il fut agréablement surpris. Isabelle assumait son âge avec panache. Mignonne encore ! Elle lui décocha un pauvre sourire.

— C'est gentil à toi. Entre...

Ce qu'il fit. Elle ferma doucement la porte derrière lui et le précéda dans le salon, en disant :

— J'aurais préféré qu'on se voie dans des circonstances plus réjouissantes.

— Ton mari ? demanda Boris en jugeant l'ambiance modeste de l'appartement.

— Au travail.

Il n'osa pas dire qu'il aimait mieux ça. Corentin n'avait jamais pu le supporter. Isabelle l'invita à s'asseoir.

— Tu veux un café ? Un petit déjeuner peut-être ?

— Non, ça va. J'ai pris quelque chose dans le train. Bon. Alors, raconte-moi précisément.

Isabelle se lança dans le récit de la soirée, de la nuit blanche qu'elle venait de passer.

— Ludo n'a pas eu plus de nouvelles ?

— Non. Je l'ai rappelé ce matin, avant qu'il parte à la fac. Qu'est-ce que tu peux faire ? demanda-t-elle en plantant son regard embué de larmes dans le sien.

— Pour l'instant, je suis ici à titre privé. À l'heure qu'il est, mon patron doit me couvrir de doux noms d'oiseaux. Je prends contact avec mon ami.

Il sortit son portable, afficha le répertoire et sélectionna le numéro.

— Allô ? Commissaire Sylvain Chaumet, s'il vous plaît. De la part du commandant Corentin.

— Ne quittez pas. Je vous le passe, répondit son interlocuteur.

Quelques secondes, puis la voix joviale de son ami.

— Boris ! Ça alors ! Ça fait combien de temps que je n'ai pas eu de nouvelles, mon salaud ?

— Deux ou trois ans. Depuis que tu as émigré sur les bords du Rhône.

— Tu devrais en faire autant. C'est vachement plus cool, ici. Je parierais que ce coup de fil n'est pas désintéressé ? Toi, tu as quelque chose à me demander...

— Gagné !

En quelques mots, Corentin lui expliqua la situation.

— Ok, fit Chaumet. Je prends l'affaire en main. Ne bouge pas. On arrive.

— Merci, vieux.

Boris raccrocha.

— C'est un copain de promo. Il va s'occuper de la disparition de la fille.

Isabelle secoua la tête.

— Non. Je veux que ce soit toi.

Il fit la grimace.

— Ça va être difficile, tu sais. Le commissaire Chaumet est quelqu'un de très bien. Tu peux lui faire confiance.

— Je t'en prie, Boris.

— Tu me poses un sérieux problème. Comprends. Ça ne dépend pas de moi, mais de ma hiérarchie. Il faut que j'y réfléchisse.

— Je vais faire du café, décida Isabelle.

Le commissaire Chaumet avait été très clair.

— C'est toi qui mènes l'enquête. Je suis ici, juste pour te couvrir.

Ils avaient téléphoné à Ludo et l'avaient pris à la sortie de la fac. Le garçon était décomposé.

— Nous allons refaire avec toi, exactement le chemin que vous avez fait hier avec Geneviève. Aller et retour.

— J'étais en moto. Qu'est-ce que je m'en veux de ne pas l'avoir accompagnée jusque chez elle. Tout ça à cause de son connard de daron.

— C'est pas le moment. Tu régleras tes comptes avec le père plus tard. Allez, monte, commanda Boris en lui désignant le siège avant de la Peugeot de service de Chaumet.

Lui-même s'installa sur la banquette arrière. Chaumet était au volant. La voiture prit le cours Emile Zola. Sur les indications de Ludo, ils arrivèrent bientôt à l'hippodrome.

— Vous ne pourrez pas passer. Il faut continuer à pied, expliqua le garçon.

Les portières claquèrent et ils suivirent Ludo sous les taillis.

— C'est toujours ici qu'on vient pour être tranquilles, dit-il.

— Pourquoi ici ? demanda Chaumet.

Il savait le coin affectionné par les dealers.

— Parce que je connais par cœur. J'ai grandi dans ce quartier.

Ils atteignirent bientôt la petite clairière.

— Voilà, c'est ici, fit Ludo, le regard fixé sur l'herbe saccagée par leurs deux corps entremêlés.

Boris avança prudemment pour ne pas effacer d'éventuels indices.

— Vous n'êtes pas allés ailleurs ?

— Non. On n'a pas bougé d'ici.

— Vous êtes restés combien de temps ?

Ludo réfléchit.

— Presque une heure.

— Et vous n'avez rien entendu, rien vu ? Essaie de te souvenir.

Ludo fit la moue. Il était bien trop occupé par Geneviève et leur plaisir pour pouvoir remarquer quoi que ce soit.

Chaumet s'était aventuré sous le couvert, en bordure de la petite clairière.

— Boris... viens voir, appela-t-il.

Corentin le rejoignit. Chaumet était accroupi dans l'herbe.

— Regarde... ça a été piétiné. Et uniquement ici. Comme si quelqu'un était à l'affût.

— Un voyeur ?

— Exact. Et qui n'a pas eu son compte.

— Enlèvement et viol ?

— C'est à craindre.

Chaumet s'éloigna de quelques pas.

— Regarde. Le type est venu par là. On voit les traces. Donc il les suivait. Et il a assisté à leurs ébats.

Corentin, resté près de l'herbe piétinée, s'était baissé pour observer de plus près une tache insolite. Il passa son doigt, renifla et fit la grimace. Chaumet revenait. Il leva son index souillé vers lui. Le commissaire scruta cette matière blanchâtre.

— Du sperme ?

— Oui...

Il tira un petit sac plastique de sa poche. Boris essuya son doigt à l'intérieur. Un peu de sperme se déposa. Suffisamment pour rechercher l'ADN. Peut-être auraient-ils la chance que le type soit dans leurs fichiers.

Ils revinrent vers Ludo qui était resté hébété au milieu de la clairière. Boris le prit par le bras.

— Maintenant, tu nous montres le chemin de retour. Tu n'as pas remarqué une voiture qui vous suivait ?

— Des voitures, il y en avait, oui. Une particulièrement, non.

Ils reprirent la Peugeot jusqu'au métro.

— C'est là qu'on s'est quittés. Geneviève est descendue. Il n'y avait personne d'autre.

— Et toujours pas de voiture qui se serait arrêtée en même temps que toi ?

Ludo secoua la tête.

— J'ai rien remarqué.

Le type avait-il pris le métro à la suite de Geneviève ? Comme s'il lisait dans les pensées de son copain, Chaumet précisa :

— C'est facile. La ligne de métro suit le cours Emile Zola. Et les sorties de stations sont sur le cours. Il pouvait tranquillement continuer en bagnole. Pour rejoindre son domicile elle est descendue à « Gratte-ciel ».

— On y va, décréta Boris.

— Et moi, je fais quoi ? demanda Ludo.

— Toi, tu te repasses en boucle toute cette soirée. Et s'il te revient quelque détail, tu nous le balances tout de suite. Allez, va à tes cours. On va la retrouver, t'en fais pas, dit Boris en pressant amicalement son bras.

Ils regardèrent Ludo s'éloigner. Chaumet redémarra.

— D'après les horaires que ce gamin nous donne il devait être environ 20 heures quand elle est sortie du métro. C'est devant un Monoprix qui devait être encore ouvert. Peut-être aura-t-on la chance que quelqu'un ait remarqué quelque chose.

Dans le magasin, il n'y avait pas grand monde à cette heure de la matinée. Ils interrogèrent la vendeuse dont le comptoir de vente était près de l'entrée face à la bouche de métro. Et si Geneviève était entrée pour acheter quelque chose ? Ils étaient dans les rayons beauté, maquillage, parfums.

Boris présenta la photo de la jeune fille à la vendeuse.

— Non, fit-elle en secouant la tête. Je n'ai pas vu cette demoiselle. Je m'en souviendrais, elle est jolie. Ah !... Attendez... Il y a un groupe d'adolescentes qui est entré à cette heure-ci...

Elle réfléchit quelques secondes, puis secoua à nouveau la tête.

— Non, elle n'était pas avec ces gamines. Non, non.

Ils sortirent du Monoprix assez dépités.

— Son domicile est loin d'ici ? demanda Boris.

— Quelques rues derrière. On va faire le trajet qu'elle a dû prendre.

Même en ce milieu de matinée, il n'y avait pas foule dans les rues de ce quartier, ce qui tira cette réflexion à Corentin :

— À 20 heures hier, ça devait être le désert par ici. Un boulevard de possibilités pour un type mal intentionné.

Ils marchaient tous deux l'œil collé au trottoir, à la recherche du plus petit indice : une boucle d'oreille, un bouton, un morceau de tissu. Mais rien ! Chaumet arrêta une petite vieille qui trottnait à leur rencontre.

— Madame, s'il vous plaît, pouvez-vous me dire si les cantonniers sont déjà passés ce matin ?

— Mon pauvre monsieur... sûrement pas ! Ils passent une fois par semaine, et encore. C'est un quartier sinistré de la propreté, ici.

Ils se quittèrent devant l'immeuble des Colomb.

— Je vais tout faire pour revenir, dit Boris en serrant la main de son confrère.

— Je te seconderai avec plaisir dans cette enquête. Donc, à bientôt.

Corentin monta jusqu'à l'appartement. Isabelle avait les yeux rouges.

— Alors ? demanda-t-elle, avec un espoir insensé.

— Un faible indice... Un voyeur qui a suivi les ébats de nos amoureux. Nous allons essayer de l'identifier.

Il la prit aux épaules.

— Écoute, il faut que je rentre à Paris, mais je te promets de demander à mon patron de me mettre sur le coup. Je ne te laisse pas tomber, bien que Chaumet prenne cette affaire à cœur.

Isabelle secoua la tête.

— Non ! C'est toi que je veux.

Il l'embrassa tendrement avant de s'élancer dans l'escalier pour rejoindre le cours Emile Zola et tenter de prendre un taxi.

Dans le bureau au deuxième étage du quai des orfèvres, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini lissa ses trois mèches gominées qui se battaient pour couvrir un crâne lisse comme une coquille d'œuf.

Boris observa le geste familier. Pourquoi le patron s'obstinait-il à garder ces trois mèches rebelles ? Une coquetterie vraiment stupide !

Badolini se racla la gorge et après une ultime bouffée de sa cigarette, il tendit le bras pour écraser rageusement le mégot dans le cendrier devant lui. Pas de bonne humeur, le boss !

Chaque fois, Corentin avait envie de le traîner dans le couloir, de le planter devant l'affichette proclamant haut et fort qu'il était interdit de fumer dans les locaux. Mais Baba, le surnom que les collègues de la Mondaïne avaient donné au patron, s'en moquait avec élégance.

Enfin, il regarda Corentin, assis devant lui, les mains croisées sur son ventre.

— Alors, cette petite virée à Lyon, sympathique, commandant ?

Oh là ! Quand Baba donnait du « commandant » ça sentait l'orage !

— Patron, Briclot vous a expliqué pourquoi je me suis absenté sans votre permission...

— Abandon de poste sans ordre de mission, sanction, vous le savez ?

— Faites, patron. C'est votre droit et même votre devoir.

Badolini prit son paquet de cigarettes, en tira une, l'alluma, envahit l'espace d'un nuage toxique, qui fit cligner les yeux de Boris. Lui, il avait enfin arrêté... depuis une semaine ! Pourvu que ça dure... Célèbre phrase de Lætitia Bonaparte qu'il reprenait volontiers à son compte.

— Alors ? De quoi il retourne ? questionna Badolini. Boris respira. Si le boss s'intéressait, il y avait une éclaircie dans le ciel chargé de nuages menaçants.

Il expliqua la disparition de Geneviève, sa relation amicale avec la mère et son désir de mener l'enquête.

— Et vous croyez que je vais dire oui ? tonna Badolini en se levant brusquement.

— Je compte sur votre ouverture d'esprit, monsieur. Badolini opina du chef et alla jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le quai des Orfèvres.

— Quel est votre programme en ce moment ?

— Une lamentable affaire de proxénète, dont Rabert et Tardet pourraient très bien se charger.

Badolini réfléchit quelques instants, puis se tourna vers Boris.

— Je mets Rabert sur le coup avec Brichot.

Corentin fronça les sourcils. Aïe ! Ça allait être difficile.

— Je garde Brichot... si vous n'y voyez pas d'inconvénient, avança-t-il doucement.

Le patron fit la grimace avant de lâcher :

— J'aurai dû m'en douter ! Vous ne pouvez pas travailler seul... À croire que c'est le capitaine Brichot qui fait tout le boulot !

— Une bonne partie, oui patron. Nous formons une équipe qui a fait ses preuves, non ?

Badolini soupira, vint écraser la cigarette consumée.

— Ok ! Je me mets en rapport avec les services de Lyon. Mais que ce soit rapidement bouclé, hein ?

Corentin se leva.

— Merci, monsieur. Nous ferons au mieux... comme toujours.

CHAPITRE III



Geneviève eut un râle douloureux. En reprenant conscience, tout lui revint en mémoire : l'automobiliste si sympa, l'eau qu'elle avait bue, et ensuite... le trou noir. Le salaud l'avait droguée. Pour la violer ?

La gorge soudain sèche, Geneviève voulut vérifier. Mais impossible de bouger. Elle insista et poussa un cri de douleur. Des liens serraient ses poignets l'un contre l'autre, dans son dos. Elle ouvrit les yeux. Il faisait si sombre qu'elle ne pouvait distinguer le lieu où elle se trouvait. Le vent secoua les murs qui grincèrent. L'air sentait le vêtement sale, la poussière, mais aussi la terre. Et en écoutant mieux, elle entendit le vent secouer de grands arbres.

Son regard peu à peu s'habitua à la pénombre et elle put apercevoir une faible lueur entre ce qui semblait deux cloisons disjointes. Elle était couchée sur une sorte de couverture dont la laine rugueuse grattait sa joue. Elle voulut se lever, mais ses pieds étaient, eux aussi, entravés.

Avec difficulté, en une lente reptation, elle parvint à glisser jusqu'à ce semblant de jour. Elle y colla un œil. Dans une lueur incertaine, sans doute la lune voilée par des nuages, elle crut reconnaître des arbres partout. Ici le mouvement du vent était plus distinct et apportait l'odeur de l'humus. Elle se trouvait donc dans un bois, ou une forêt.

Elle se tourna à nouveau vers l'intérieur. Dans la nuit, elle crut reconnaître des meubles. En s'appuyant contre le mur, elle réussit à s'asseoir. En se traînant sur les fesses elle toucha du bout des doigts un pied de chaise, continua jusqu'à ce qu'elle rencontre une sorte de couverture. Elle tenta de se redresser. C'était un lit.

Adossée au sommier, elle plia les jambes, poussa pour tenter de s'asseoir sur le lit. Dix minutes d'efforts et elle y parvint. Geneviève, à bout de souffle, resta quelques secondes immobile pour retrouver des forces.

L'habitable dans lequel elle était enfermée ne paraissait pas bien grand.

Sans doute un abri de chasseurs, ou une cabane abandonnée. On l'avait laissée seule, bien ficelée. Elle fut tentée de hurler pour amener... qui, d'ailleurs ? Cette cabane devait être isolée au milieu des bois, loin de toute habitation.

Il lui fallait trouver la porte. Son dernier espoir de liberté. Si l'homme l'avait si bien ficelée c'était, peut-être, parce que la porte de cette prison ne fermait pas.

Elle se mit debout et sautilla sur ses pieds joints pour faire le tour. Elle se cogna dans une table, un meuble, fit rouler une canette vide qui, dans le silence, fit un bruit d'enfer. Le cœur battant, elle s'immobilisa. Mais rien ne bougea alentour.

Alors, elle recommença sa lente progression.

Le village dormait. La rue principale le traversait de part en part. À gauche, une autre rue conduisait à la voie ferrée et au passage à niveau, une autre, un peu plus loin à droite, montait vers un lotissement.

L'église, toute blanche, récemment restaurée, se dressait dans un angle de la route, au milieu du village.

La Mercedes aborda les premières maisons à petite vitesse. Il était bien recommandé de ne pas se faire remarquer. Et de respecter les horaires. Un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord, lui confirma qu'il était dans les temps. Dans dix minutes, il serait à pied d'œuvre. Cette perspective lui chatouilla le bas-ventre d'une agréable appréhension. Ça promettait d'être géant !

Il avait pris l'autoroute et était sorti à Saint-Maurice-de-Beynost. Ensuite, il connaissait bien la région qu'il sillonnait depuis de nombreuses années pour son boulot de conseiller technique en informatique.

Par des petites routes tranquilles, traversant des villages endormis, il atteignit le passage à niveau. Il le traversa en douceur, soucieux de ne pas esquisser les amortisseurs de sa Laguna toute neuve. Il avait une furieuse envie d'appuyer sur le champignon pour arriver plus vite, tant la séance qu'on lui promettait semblait alléchante. Mais... attention à l'horaire. C'était primordial pour ne pas se faire repérer. 22 heures... C'était bon. Dans cinq minutes, il y serait. Il ouvrit la boîte à gants, y prit l'itinéraire que l'organisateur lui avait fourni.

Dans le village, il tourna à gauche, traversa à petite vitesse et prit la première à droite. Bientôt, il dépassa les derniers pavillons et se retrouva sur une route étroite qui serpentait au milieu des champs. Faire attention, ce n'était pas le moment de se pauser.

Sandrine avait du mal à trouver le sommeil ce soir. Sans doute les tripes qu'elle s'était faites. Pas raisonnable, pas un repas de dîner, trop lourd à digérer, mais elle adorait tellement ça. Depuis le décès de son mari, elle s'en délectait au minimum deux fois par semaine. Mais ce soir, vraiment, ça ne passait pas.

Elle finit par se lever et aller dans la cuisine pour boire un verre. Elle ouvrit le robinet, fit couler l'eau pour qu'elle soit fraîche. L'évier était sous la fenêtre. Elle entendit le ronronnement de la voiture avant de la voir passer sous son nez, à vitesse réduite. Encore un qui s'est perdu, pensa-t-elle...

Sandrine remplit un verre et avant de retourner se coucher elle ouvrit doucement la porte de la chambre de son fils. Sa respiration régulière la rassura. Elle referma et entra dans sa chambre en implorant de ciel de dormir enfin.

Geneviève n'en pouvait plus. Mais elle s'acharnait. Dans un dernier effort, elle se propulsa de cinquante centimètres. Il lui sembla sentir un peu d'air frais qui chassait les miasmes de sa prison. Elle reprit sa lente progression.

Dehors le vent soufflait, faisant mugir les arbres. Une chouette hululait. Un oiseau de malheur. Il fallait qu'elle sorte... il fallait qu'elle sorte ! Et soudain, le cœur chaviré, elle s'immobilisa, à l'écoute. Des feuilles et des branches craquaient. Et ce n'était pas l'effet du vent. Quelqu'un approchait.

Les yeux grands ouverts d'effroi, elle distingua à l'extérieur, la lueur jaune d'une lampe électrique. Puis, la porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés. La lumière fit le tour de la baraque avant de capter son visage affolé et de s'y fixer. Au-delà de cet éclairage aveuglant, elle ne distinguait pas qui tenait la torche.

— Eh ben, ma garce, t'as fait du chemin, s'exclama une voix masculine.

Elle tenta de reconnaître la voix de l'automobiliste. Mais le son était sourd, comme derrière un foulard, ou un masque.

Geneviève recula aussi vite qu'elle put, en criant :

— Ne me touchez pas, s'il vous plaît, ne me touchez pas !

L'homme éclata d'un rire étouffé derrière le masque.

— Te toucher ? Oh mais, ma jolie, loin de moi cette idée.

Il avança d'un pas. Au même moment, Geneviève entendit un ronflement de moteur. Une voiture. Elle se mit à hurler : « au secours ! Au secours ».

Elle crut entendre un autre moteur, tout près. Elle reprit ses hurlements de plus belle.

L'homme se pencha au-dessus d'elle.

— Arrête ! Ce sont justement ces gens qui te veulent du mal, souffla-t-il, tout près de son visage.

Elle sentait le souffle aviné. Elle se tut.

— Moi je suis venu te délivrer. C'est pas beau, ça ?

Dans le même temps, il avait sorti un couteau dont la large lame brilla dans la pénombre. Geneviève recula contre le mur. L'homme, d'un geste ferme, la positionna face à la cloison et coupa les liens qui retenaient ses chevilles. Puis, il fit de même à ses poignets. Elle se retourna vivement, en se

plaquant contre le mur froid.

Elle devinait le masque noir derrière le faisceau de la lampe électrique, braqué sur elle.

— Ça fait du bien, hein ? murmura l'homme. Alors, écoute, voilà ce qu'on va faire. Moi, je sors, je parle avec eux et toi, tu en profites pour filer à l'anglaise. Et cours, cours vite, je te le conseille. Tu as compris ?

Geneviève, tremblante de la tête aux pieds, sans savoir si c'était de froid ou de frayeur, hocha la tête.

— Allez, ma petite chatte, courage, proféra-t-il encore avant de sortir de la cabane.

Dehors elle l'entendit parler sans distinguer ce qu'il disait. Elle voulait le croire. De toute façon, elle n'avait pas le choix. Il fallait saisir la chance.

Elle attendit encore quelques secondes, puis se décida. D'un mouvement rapide, elle bondit vers la porte restée ouverte et fonça droit devant elle.

Elle ne vit pas les quatre voitures camouflées sous les arbres. Les quatre hommes, vêtus de kaki, arboraient la panoplie du chasseur : carabine à répétition, gibecière, cartouchière, bottes, chapeau à plume de faisan. Ils portaient tous un masque. L'un était Mickey, l'autre Pluto, le troisième Donald et le quatrième Picsou.

La tension de chacun monta dès qu'ils virent la fille sortir de la cabane et courir vers le couvert des taillis. Mais aucun ne bougea. Il fallait attendre le signal de l'organisateur de cette chasse très spéciale.

L'homme au masque noir laissa quelques minutes d'avance à Geneviève avant de siffler l'ordre de départ.

Aussitôt, les quatre hommes s'élancèrent dans des directions différentes. À partir de cet instant, c'était chacun pour soi. Le trophée du gagnant valait la peine qu'ils se donnent du mal.

Geneviève courait en aveugle. Dans la nuit pâle où le croissant de lune n'éclairait pas grand chose, elle voyait à peine deux mètres en avant. Et courir où, d'ailleurs ?

Sa fuite éperdue dérangeait le petit monde de la nuit. Des hiboux s'envolaient lourdement, lui tirant des cris affolés. Elle se prenait les pieds dans des ronces tentaculaires, se frottait aux orties piquantes qui brûlaient ses bras nus.

Elle fut rapidement à bout de souffle et s'arrêta. Elle chercha à sonder la nuit, leva la tête vers la cime des arbres, cherchant une réponse à sa question : où aller ?

Soudain, son sang se figea dans ses veines. Des craquements de branches et de feuilles mortes bruissaient, tous près. Elle crut percevoir une respiration bruyante. Alors, elle reprit sa course folle, se cognant aux arbres, s'arrachant aux fourrés qui l'enserraient.

Devant elle, Geneviève crut apercevoir un éclat métallique, puis un claquement, comme on en entend dans les polars. Pas de doute, l'homme venait d'armer sa carabine. Un pervers qui allait la tuer. Pour Geneviève tout devenait clair : elle n'était que la proie, le gibier que l'homme chassait.

Elle fit une rapide volte-face, sauta par-dessus un amas de ronces, puis un tronc renversé et arriva à un sentier. La chance ! Il n'y avait plus qu'à le suivre. Il devait bien mener quelque part.

Sans réfléchir, elle s'élança sur sa gauche. Ici, elle courait mieux, plus vite. Elle voyait le chemin de terre se dessiner sous la chiche clarté lunaire.

Mais sa course fut de courte durée. Une silhouette venant de surgir du sous-bois se planta au milieu du sentier.

Elle ne vit d'abord que la carabine entre les mains de l'inconnu, puis le masque de Mickey qui l'horrifia. Un cri strident fusa de sa poitrine, auquel répondit le cri triomphant de l'homme.

Geneviève se détourna et fonça en sens inverse. Mais là encore, elle fut stoppée par un autre homme affublé d'un masque de Donald, et, lui aussi, armé d'une carabine. C'était à devenir folle.

Prise en tenaille entre les deux hommes qui avançaient vers elle, la jeune fille voulut se perdre à nouveau sous le couvert des arbres. Mais un autre homme venait de surgir. Et, derrière elle, le quatrième apparut à son tour.

Encerclée entre ces quatre prédateurs, elle tourna lentement sur elle, scrutant les quatre masques. Ils étaient grotesques et effrayants. Son regard chercha dans la nuit au-delà des quatre chasseurs. Hélas ! Aucune échappatoire.

Lentement, les quatre hommes refermaient le cercle sur elle. Les armes étaient baissées. Au moins, ils n'avaient pas l'intention de la tuer. Du moins, pas tout de suite.

L'homme au masque noir apparut.

— Bravo, messieurs ! Qui remporte le trophée ?

— Moi, fit Mickey en brandissant sa carabine.

— Alors, mon cher, le gibier est à vous.

Mickey jeta sa carabine au sol et approcha lentement de Geneviève. Elle recula, se heurta à Pluto, derrière elle, qui la renvoya au milieu du cercle.

Mickey s'immobilisa à un mètre d'elle.

— Déshabille-toi, ordonna-t-il d'une voix dure.

Geneviève secoua la tête. Il ricana. Les autres, autour, observaient la scène, sans broncher.

— Si tu veux faire la mijaurée, ça me convient, dit Mickey.

Il se baissa, ramassa une branche et en frappa ses épaules sans chercher à lui faire mal. Juste pour l'effrayer. Geneviève recula d'un pas. Il avança de

même.

Le second coup fut plus rude. Elle étouffa un cri. Le troisième arriva dans la foulée. Puis ce fut une correction en règle. Les bras croisés, elle se protégeait le visage.

— Ça suffit, tonna finalement l'homme en noir. Ce n'est pas dans nos conventions.

— Il n'est pas non plus dans nos conventions qu'elle soit rebelle.

— On va remédier à cela.

L'homme en noir s'appuyait sur une canne. D'un mouvement brusque, il en dégagea une épée qu'il pointa vers le chemisier de Geneviève. La lame fine trancha le tissu, laissa apparaître dans la nuit la blancheur de la peau. Instinctivement, elle croisa les bras sur sa poitrine à moitié dénudée.

— Continue si tu ne veux pas que la pointe de mon épée fasse une jolie rayure sur ta frimousse.

Geneviève, tremblante, s'exécuta. Par gestes maladroits, empruntés, elle ôta ce qui restait de son chemisier, puis les bottes, le jean. En string, la poitrine nue offerte aux regards, elle hésita.

Mickey approcha et tendit la main vers ce trésor qu'il caressa. Restait le slip. Pour ce dernier accessoire Mickey s'agenouilla dans l'humus devant Geneviève frissonnante de peur et de froid. Il avança la bouche vers le ventre et prit le fin tissu entre ses dents pour le faire glisser jusqu'aux genoux. Puis il remonta, sa langue léchant la peau des cuisses, cherchant les recoins les plus intimes pour se perdre enfin dans le foisonnement blond.

Geneviève s'était crispée et avait refermé les cuisses. Mickey la mordit violemment. Elle eut un cri qui excita les spectateurs. Des deux mains, il la maintint ouverte et sa langue pointue s'insinua dans la caverne chaude qu'il fouilla avec voracité.

Pluto, Picsou et Donald s'étaient rapprochés. Leurs respirations rauques et saccadées bourdonnaient aux oreilles de Geneviève. Ils allaient la violer tous les quatre et ensuite l'homme en noir lui planterait son épée à travers le corps.

Les yeux grands ouverts sur les arbres et les taillis, elle chercha comment échapper au sort funeste qui l'attendait.

L'homme en noir, l'organisateur de cette séance, était resté en retrait. Les trois autres avaient lâché leurs carabines. Avec un bel ensemble, leurs mains dégrafaient les ceintures, les fermetures des pantalons. Les trois sexes se dressèrent soudain hors de leur prison, pointant vers Geneviève comme autant de menaces.

D'un mouvement brutal, Mickey la bascula sur la terre humide et froide du chemin. Les cailloux entaillèrent sa peau, mais ce n'était rien à côté de ce qui l'attendait.

Avec brutalité et impatience, il écarta ses cuisses et les maintint dans cette

position en se mettant à genoux sur elles. Sous le masque son visage était devenu cramoisi et il transpirait, malgré la fraîcheur de la nuit. Son souffle se faisait rauque et précipité.

Le cercle autour se referma davantage. Geneviève, les yeux révulsés, vit se balancer au-dessus de son visage, trois sexes en érection maximale.

Deux des hommes se penchèrent, prirent ses bras qu'ils écartèrent. Un pied se posa sur chacun, la clouant ainsi dans l'humus, dans l'incapacité du moindre mouvement. Trois doigts impérieux s'enfoncèrent cruellement en elle, lui arrachant un cri et un sursaut de douleur.

La main de Mickey allait et venait en elle, écrasant son clitoris, les doigts cognant durement au fond. Le souffle de Mickey, qui la maltraitait, était devenu un râle.

— Allez, garce, tu vas le dire que je te fais jouir, proféra-t-il d'une voix rauque. Allez crie-le ! insista-t-il de la voix et des doigts.

L'homme en noir, resté à l'écart, le regard fixe sur la scène, caressait doucement son sexe encore à l'abri sous les vêtements. Il attendait le véritable viol pour l'exposer et lui donner sa récompense.

— Vous me faites mal, articula péniblement Geneviève.

— De la souffrance vient la jouissance. Tu devrais le savoir. Allez, dis-moi « encore ».

— Aïe... souffla la malheureuse pour toute réponse.

Mickey, au comble de l'exaspération la gifla violemment. La tête de Geneviève fit un aller-retour gauche droite lui tirant un hurlement.

Cette ultime torture déclencha la jouissance des spectateurs. Leur sève se répandit en jets convulsifs sur le visage de Geneviève. Elle en avait dans les yeux, la bouche, le nez. L'odeur, la consistance visqueuse, lui donnèrent un haut-le-cœur.

Mickey se redressa, libérant ses cuisses. Les pieds des deux autres en firent autant avec ses bras. Sans réfléchir, Geneviève se leva, bouscula Mickey et voulut s'enfuir. Mais une poigne de fer agrippa son bras.

— Dis donc, petite garce, tu n'as même pas de reconnaissance ?

Deux des trois hommes s'avancèrent et la retinrent prisonnière pendant que Mickey ôtait son pantalon. Les fesses et le sexe à l'air, il la saisit à bras le corps et la bascula à terre.

— À genoux, chienne !

Elle sentit deux mains ouvrirent largement son fessier. Elle retint sa respiration avant que son hurlement se répercute d'arbre en arbre, quand le sexe dur la pénétra sans ménagement.

Au-dessus d'elle, les sexes mous avaient repris vigueur et les poignets s'activaient au même rythme que les coups de butoir du violeur.

Dans l'ombre, l'homme en noir avait, lui aussi, saisi son sexe, et ses doigts noués autour du membre allaient et venaient pour atteindre la jouissance à venir.

Heureusement pour la jeune fille, ils ne furent pas longs à accéder au nirvana. Les soupirs de bien-être se firent en chœur. Enfin, Mickey se redressa. Satisfait, il remit son pantalon. Ses compagnons rengainèrent leurs précieux bijoux.

L'homme en noir s'avança vers eux.

— Tout était bien, messieurs ?

— Parfait, fit Mickey. Tout à fait ce qu'on attendait. Tu peux refaire quand tu veux, monsieur l'organisateur.

— Au fait, demanda Pluto, on peut savoir à qui l'on doit cette petite sauterie originale ?

— Allons, messieurs, pas plus que vous ne vous connaissez. Cet incognito ne rajoute-t-il pas du piment à la chose ?

— Oui, mais toi, tu nous connais, gredin ! proféra Donald.

— Non, messieurs. Je ne sais pas qui se cache sous le masque de Picsou ou Mickey. J'ai des noms, des téléphones, mais je ne sais pas qui répondra favorablement à ma petite invitation.

Pluto avança une main vers le masque noir.

— Moi, je veux savoir à qui j'ai affaire.

L'homme en noir recula d'un pas et la canne épée ressurgit, la pointe dressée vers la poitrine de l'impudent. Il eut un geste de conciliation et n'insista pas.

Les quatre chasseurs sortirent enfin leurs portefeuilles. Les liasses de billets passèrent entre les mains de l'organisateur.

— Merci beaucoup. À vous revoir, messieurs.

Les quatre hommes se détournèrent et descendirent le chemin pour rejoindre les véhicules.

— Et, comme à l'aller, discrétion, messieurs, recommanda l'homme en noir.

— Je pars le premier, annonça Mickey.

— Moi le second, fit Pluto.

Les deux autres se regardèrent.

— Comme tu veux, fit Donald.

— Je partirai le dernier, répondit Picsou. La prochaine fois, c'est moi qui gagnerai.

Donald eut un petit rire.

— Pas sûr parce que tu auras un sérieux concurrent.

L'homme en noir les regarda disparaître dans la nuit. Puis ses yeux se posèrent sur la pauvre fille qui s'était affalée dans la terre du sentier, apparemment sans force. Il s'approcha et s'accroupit.

— Allons, mon petit... Tu ne vas pas me faire croire que tu n'y as pas trouvé ton compte ? Tu en as vu d'autres, pas vrai ?

D'une main soudain compatissante, il voulut l'aider à se mettre debout. Mais Geneviève eut un sursaut de dégoût.

— Ne me touchez pas, jeta-t-elle, haineuse.

Il eut un ricanement.

— Loin de moi cette idée. Tu veux que je te dise ? Ce n'est pas mon truc, au contraire de ces messieurs. Je trouve mon plaisir autrement.

Il ramassa les vêtements, la couvrit de son chemisier déchiré et la prenant aux épaules la fit mettre debout.

— Pauvre petite biche. Ce ne sont que des barbares. Viens. Je vais te soigner.

Pour la prochaine séance, pensa-t-il avec cynisme.

Lentement, la soutenant, il la guida vers la baraque.

CHAPITRE IV



Jeannette empilait les T-shirts, pantalons, chaussettes, etc... dans la valise ouverte sur le lit.

— Je te mets quelques pulls, cria-t-elle en direction de la salle de bains, dans laquelle Aimé Brichot s'affairait sur sa trousse de toilette.

— On est au mois de mai, tu sais...

— Les nuits sont fraîches et dans votre métier vous travaillez souvent la nuit. Et puis, on ne sait jamais s'il te prenait l'envie de faire un petit tour dans les rues chaudes de Lyon.

Aimé revint dans la chambre et posa la trousse de toilette dans la valise.

— Ah ! Parce que tu es jalouse maintenant ? C'est nouveau ça.

— Ben... tu sais... avec le temps, je suis moins fraîche. Un jour, comme les autres, tu en voudras une plus jeune.

Aimé prit son épouse par les épaules et la dévisagea.

— C'est vrai... Il y a quelques rides que je n'avais pas remarquées. Tu fais bien de me donner des idées.

Jeannette tambourina sa poitrine de ses poings.

— Idiot !

— C'est toi, l'idiote, ma chérie. Ces quelques plissements sont les témoins de nos années heureuses, non ?

— Si tu le prends comme ça... maugréa-t-elle en se dégageant.

Il eut tout de même le temps de l'embrasser. Elle continua à bourrer la

valise. Aimé en scruta le contenu.

— Eh ! Je ne pars pas pour des mois.

— Je n'aime pas quand tu t'absentes. Il exagère Boris. Après tout, c'est son amie. Il pouvait mener cette enquête tout seul.

— Jeannette, on est une équipe... gagnante qui plus est. On ne brise pas une équipe.

— Quand même, je vais l'engueuler quand je vais le voir. Et qu'est-ce que je fais, moi toute seule, avec les filles ? Il faut que je les emmène chez le dentiste... à la danse...

— Ne pleure pas, Jeannette... chantonna Aimé. Tu te débrouilles très bien sans moi. Tu me fais un mauvais procès.

Il boucla la valise et ils sortirent de la chambre. Jeannette le suivit jusqu'à l'entrée où Aimé enfila son blouson de cuir.

— Tu rentres quand ?

— Que l'enquête soit bouclée ou non, je rentre ce week-end.

— Et si ce n'est pas terminé, tu repars, soupira son épouse.

Il haussa les épaules, se pencha pour l'embrasser.

— Je te téléphone ce soir.

— Je te passerai les filles. Elles vont s'ennuyer de toi.

— Arrête... Vous êtes ravies quand vous êtes entre filles.

Il lissa sa fine moustache, bien taillée, qui faisait sa fierté, et dégringola les escaliers de l'immeuble du Kremlin-Bicêtre.

Le bureau du commissaire Sylvain Chaumet était situé dans une rue tranquille de la presqu'île. Les Lyonnais appelaient ainsi cette langue de ville qui s'insinuait entre les deux fleuves, le Rhône et la Saône qui confluaient au sud de Lyon, au lieu dit La Mulatière. Allez donc savoir pourquoi ! La signification s'était perdue dans la nuit des temps ou n'appartenait qu'à une élite de vieux et intellectuels autochtones.

Les locaux du commissariat étaient vétustes, le bureau vieillot, le mobilier datant probablement des années cinquante. Conformés à l'image de Chaumet, qui n'avait rien du flic moderne.

Un long couloir à la teinte marron/beigeasse indécise les conduisit au bureau du patron. À leur entrée, il se leva pesamment. Chaumet n'était pas du genre véloce. Gras, énorme, adipeux, il faisait immédiatement penser à Orson Welles, le flic ripoux du film « La soif du mal ». Engoncé dans un costume qui, manifestement, n'avait pas calculé l'évolution pondérale du personnage, il paraissait avoir 15 ans de plus que Corentin. J'espère qu'il a des lieutenants un peu plus sportifs, pensa Boris en lui tendant la main.

— C'est super que Badolini t'ait donné le feu vert. On va faire du bon boulot ensemble.

Corentin se tourna vers Brichot, resté un peu en arrière pendant les effusions des deux amis.

— Je te présente le capitaine Aimé Brichot. Nous faisons équipe depuis pas mal de temps.

— Super... super... balbutia le commissaire en tendant une main indifférente.

Il glissa vers son bureau et s'affala dans le siège défoncé par des années d'usage intensif.

— Asseyez-vous, si vous trouvez de quoi poser vos fessiers.

Les yeux de Corentin et Brichot firent alors le tour de la pièce. Des dossiers entassés partout : par terre, sur des étagères croulantes, sur des chaises, sur une seconde table. Seul le bureau de Chaumet était impeccable. Un sous-main, une boîte en fer avec crayons et stylos, et c'était tout.

— Je ne supporte pas d'être envahi, expliqua-t-il.

Boris eut un geste vers les dossiers éparpillés.

— Et ça, c'est quoi ?

— Des affaires résolues, pas résolues... Je ne sais plus. Il y a là des années de travail. Les archives sont envahies. Il faudrait d'autres locaux.

Boris débarrassa une chaise d'un paquet de dossiers, Aimé en fit autant et tous deux s'installèrent face au commissaire. Lequel tapa du plat des deux mains sur le sous-main et les scruta.

— Bon, au travail. Bien entendu c'est votre enquête. Je ne suis là que pour faciliter votre tâche.

Il eut une grimace.

— Les affaires de disparition, c'est jamais simple et pour tout dire, je n'aime pas ça.

— Est-ce qu'il y en a eu d'autres dans la région ? demanda Brichot.

— Oui... Ça remonte à... deux ans peut-être. Une fillette de dix ans. On l'a retrouvée dans la cave d'un immeuble, dans une cité de Décines. C'est une commune qui jouxte Villeurbanne. Et depuis, rien, acheva-t-il.

Un plan de la région tapissait un des murs du bureau. Boris se leva. Chaumet s'extirpa de son siège et le rejoignit.

— C'est là, fit-il en pointant son index sur la droite du plan.

— Et Villeurbanne est là, dit Corentin.

— Ton amie habite... ah ! voilà, ici. Et nos amoureux se sont donné du bon temps, là, derrière l'hippodrome, pas loin du canal.

Brichot s'était approché, lui aussi, du plan.

— Tout dans la même région. Ce n'est peut-être pas une coïncidence.

— Et la gamine ? demanda Boris.

— Violée et étranglée. Affaire classée, sans coupable à mettre sous les verrous.

— La logique voudrait qu'on cherche dans ce sens-là. Peut-être que le type récidive.

Chaumet regagna son siège en demandant :

— Tu veux combien d'hommes ?

— Aucun, répondit Boris. On va aller dans cette cité, où la petite a été retrouvée. Mais tranquilles, sans l'artillerie lourde.

— Ok ! Rendez-vous ici, à 13 heures. Ça te va ?

— Ça me va.

Brichot et Corentin sortirent du bureau près une solide poignée de main. Aimé attendit d'être dehors pour faire sa remarque.

— Ton collègue de promo ? railla Aimé. Tu me donneras la recette de ta potion magique pour garder ta jeunesse.

— Le célibat, répondit Boris en riant.

— Merde ! Je suis mal parti. À ce propos Jeannette t'en veut beaucoup de m'éloigner d'elle. Attends-toi à la gueule de travers quand tu viendras dîner.

Corentin haussa les épaules.

— Et mon charme, t'en fais quoi ?

En faisant la moue, Aimé releva ses lunettes sur son nez. Il est vrai que les colères de son épouse contre sa flèche n'étaient jamais bien mordantes.

C'étaient de grandes barres de dix étages, moitié brique, moitié béton. Des jeunes, black, beurs, jouaient au volley dans un terrain grillagé, près du parking, où Chaumet gara la Renault.

Les ados ne leur prêtèrent qu'un regard indifférent sans cesser de jouer et de crier.

Chaumet les précéda vers le hall numéro 5. Ça sentait la pisserie de chien et les relents de cuisine épicée. Brichot fit la grimace. Face à l'ascenseur, la porte des caves était ouverte. Ils descendirent.

Le commissaire enfila les couloirs encombrés de cartons, de vieilles planches, d'une télé à l'écran explosé.

— Il n'y a donc pas de gardien dans ces immeubles ? marmonna Boris.

— Un seul pour 2 barres qui ont chacune 5 escaliers. Tu vois un peu.

Les portes des caves étaient souvent béantes sur un bric-à-brac sans valeur.

— Voilà, c'est là, dit le commissaire en stoppant devant une des caves.

Chaumet ouvrit la porte simplement rabattue.

— La fillette gisait recroquevillée, dans le fond, expliqua-t-il.

— Qui l'a découverte ?

— Le gardien. Deux jours plus tard, d'après le légiste.

— Des recherches concernant le gardien ?

— Bien entendu. Rien à lui reprocher. Casier vierge. Aucun antécédent avec la police, si minime soit-il.

— Il est toujours en poste ? demanda Brichot.

— Non. Il a pris sa retraite.

— Et les parents ?

— Le couple n'a pas résisté au drame. C'était leur fille unique. Le père est parti un an après. La mère vit toujours ici, je crois. Mais je ne vois pas à quoi ça servirait d'aller la voir, fit Chaumet d'une voix nette.

Corentin comprit qu'il n'avait pas envie de remuer toute cette merde.

Ils remontèrent, firent un tour dans la cité, sans rien remarquer et remontèrent en voiture.

— J'ai fait sortir tout le fichier des délinquants sexuels auxquels nous avons eu à faire ces dernières années, annonça le commissaire en tournant la clé de contact.

— La dernière affaire remonte à quand ?

— Un an. Un vieux SDF qui pistait les femmes seules, le soir, et essayait de les attirer dans un coin sombre en faisant appel à leur compassion.

— Et depuis un an, rien ?

Chaumet secoua la tête.

— On est parti du principe que le type a pisté Geneviève en voiture en suivant le tracé du métro. Mais il aurait pu la suivre en prenant le métro derrière elle ? suggéra Brichot.

— Exact.

— Et ton vieux SDF œuvrait dans quel quartier ? questionna Boris.

— Dans le même secteur. Ce pourrait être notre type. On va le rechercher, conclut Chaumet, pas mécontent d'avoir fourni enfin une piste.

Il était 20 heures. Ils descendirent tous trois dans le métro, à la station Laurent Bonnefay.

Ils étaient trois avachis sur les sièges, la bouteille à portée de main, les papiers gras à leurs pieds. Les trois flics approchèrent. Aussitôt, les SDF, sentant le vent, se redressèrent et firent mine de lever le camp.

— Stop ! tonna Chaumet. On cherche le vieux Bergerac.

Il exhiba la photo. Le plus jeune des traîne-misère eut un rire amer.

— Vous pouvez toujours chercher, les poulets. Le vieux est passé de l'autre côté il y a... quinze jours, hein ? annonça-t-il en quémandant l'approbation de ses compagnons.

Les trois policiers remercièrent et remontèrent à l'air libre. Chaumet soupira.

— Moi, demain, j'aimerais questionner les amis de Geneviève. Il y a une autre piste qu'on ne peut se permettre de négliger : internet.

— Exact ! s'exclama Aimé. Peut-être que la demoiselle tchatchait. Ils le font tous à cet âge. Et dieu sait sur qui ils peuvent tomber.

Boris s'essuya les lèvres et but une gorgée du petit bordeaux qu'Isabelle avait ouvert.

— Tu m'as fait un déjeuner digne d'un trois étoiles.

— Tu exagères et tu n'as pas changé. Enfant, déjà, tu en faisais des tonnes.

Sa voix s'enroua.

— Ça aurait été tellement super de se revoir dans des conditions plus réjouissantes.

Boris prit sa main et la serra affectueusement.

— On fait le maximum pour la retrouver, et vite.

— Oui, je sais. Dans ce genre d'affaire, plus le temps passe, plus c'est dramatique.

Elle étouffa un sanglot.

— Mon Dieu, je ne voudrais pas...

— Allons... allons... ne pense pas à ça, consola son ami.

Isabelle jeta un coup d'œil à la pendulette ancienne, posée sur le buffet.

— Il faut y aller, dit-elle en se levant et en commençant à débarrasser la table. Le jeudi, ils terminent à 14 heures 30.

Boris l'aïda à porter dans la cuisine les reliefs du repas, puis ils quittèrent l'appartement pour se rendre au lycée tout proche.

Des jeunes traînaient devant les grilles, d'autres entraient ou sortaient de l'établissement. Ça parlait fort, ça riait, ça chahutait, ça fumait aussi et ça flirtait allègrement.

Isabelle et Boris se postèrent un peu en retrait. Ils ne parlaient pas, occupés à scruter ces jeunes, à se rappeler, peut-être, leur propre jeunesse.

— Je crois que les voilà, dit Isabelle. Il me semble reconnaître le grand black avec les cheveux en balai brosse. Il a dû venir une fois à la maison. C'est en maths, je crois. Il était venu aider Geneviève qui ne comprenait pas

un des problèmes posés.

Les élèves sortaient sans se presser ; ils allumaient les portables, ou une clope.

— Voilà Læticia, fit Isabelle en avançant vers la grille ouverte. C'est la meilleure amie de Geneviève. Elle vient coucher quelques fois à la maison.

Læticia ne l'avait pas aperçue, tout occupée à faire du charme à un garçon à la blondeur angélique. Isabelle dut l'appeler.

— Ah ! Madame Colomb. Geneviève est malade ? Ça fait deux jours qu'on ne la voit pas. Les profs demandent des mots d'excuse. Et moi, elle aurait pu m'appeler, tout de même. Faudra que je lui donne les cours qu'elle manque.

Isabelle prit son bras.

— Ce n'est pas tout à fait ça, Læticia.

Le visage de la jeune fille se plissa d'anxiété.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle fit un signe à ses copains et suivit les deux adultes.

— Tu as quelques minutes ? On peut parler autour d'un verre ? demanda Boris.

— Oui, bien sûr. Qui êtes-vous ?

— Un flic.

Læticia sursauta.

— Il est arrivé quelque chose à Geneviève ?

Boris et Isabelle ne répondirent pas.

Ils firent quelques pas et voulurent entrer dans le premier troquet venu.

— Non, pas celui-là, si on veut être tranquille, objecta Læticia. C'est notre bistrot habituel. Ils vont tous rappliquer.

Ils continuèrent la rue.

— Celui-là, fit la jeune fille. On ne vient jamais jusque-là.

Ils choisirent une table au fond, à l'écart des autres consommateurs. Elle s'installa face à eux. Ses grands yeux les fixaient, appréhendant ce qui allait suivre.

— Vous buvez quoi ? demanda Boris quand le serveur arriva.

— Un coca.

Ils commandèrent et, en attendant que le garçon revienne avec les consommations, Læticia n'y tint plus.

— Vous allez me dire ce qu'il y a ! s'écria-t-elle avec une pointe de colère anxieuse dans la voix.

— Il faut me promettre de ne rien dire... même à ta meilleure amie, même à ton petit copain, prévint Corentin en braquant son regard dans le bleu des

yeux de la jeune fille.

Elle haussa les épaules, de plus en plus angoissée dans l'attente de ce qu'on allait lui annoncer.

Le garçon apporta les boissons et quand il se fut éloigné, Boris parla.

— Geneviève était mardi avec Ludo. Il l'a laissée au métro, comme d'habitude et Geneviève n'est jamais rentrée.

— Oh ! Mon Dieu... murmura Læticia en portant ses mains à son visage.

Elle regarda Isabelle et des larmes perlèrent dans ses yeux.

— Et vous n'avez pas de nouvelles ?

Madame Colomb secoua la tête.

— Aucune.

— Mais qu'est-ce qu'il dit Ludo ?

— Rien de plus que ce que je viens de te dire, dit Boris. Il nous a montré l'endroit où ils se rencontrent... en amoureux.

— Oui, je sais. C'est vers l'hippodrome.

— Comment tu sais ? s'exclama Isabelle en prenant son bras.

— Tout simplement parce qu'on parle de nos histoires d'amour, madame Colomb. On ne se cache rien, Geneviève et moi. On est comme deux sœurs.

— Est-ce qu'il y en a d'autres qui savent ? demanda Boris.

— Oh non ! Non... je ne crois pas. Geneviève est assez secrète. Elle ne se vante pas, ne raconte pas ses histoires à tout le monde.

Un instant, il avait supposé que ce pouvait être un lycéen qui les ait pistés.

— Dis-moi Læticia, est-ce que Geneviève va sur des sites de rencontre ?

Les joues de la lycéenne se teintèrent de rouge.

— Ça nous arrive. Mais c'est pour rigoler.

— Et la « rigolade » va jusqu'où ?

Læticia hésita. Manifestement, elle avait honte d'avouer que son amie et elle s'adonnaient à ce genre de distraction.

— Ben... on met des petites annonces marrantes et puis... on répond quelques fois.

— Il vous est arrivé de faire des rencontres à la suite d'un échange de mails ? demanda Boris.

— Oh non ! Je vous dis, c'est juste pour s'amuser. Faut voir les annonces. Ils se prennent tous pour des Apollons.

— Vous auriez pu être tentées de vérifier.

— Non, on sait que c'est dangereux. Après tout, on ignore sur qui on tombe.

— Et tu es certaine que Geneviève n'a pas pris de rendez-vous sans t'en

faire part ? demanda la mère.

Læticia réfléchit.

— Non ! Ce n'est pas possible.

Isabelle et Boris se regardèrent. C'était tout de même une piste à explorer.

— Une dernière question, fit le commandant. Est-ce qu'il y a des jaloux, ou des jalouses de sa relation avec Ludo ?

La jeune fille écarquilla les yeux.

— Vous croyez que...

Elle n'osa pas formuler la suite de sa pensée. Puis, elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'est que Ludo est convoité par beaucoup de filles, mais de là à... oh non !

Boris, d'un claquement de doigt, appela le garçon pour payer.

— Merci Læticia, tu nous as aidés.

— Et surtout, pas un mot de la disparition de Geneviève. Nous sommes bien d'accord ? recommanda-t-il.

La jeune fille hocha la tête. Elle prit son sac, en bascula la bandoulière sur son épaule, et regarda madame Colomb.

— C'est affreux, murmura-t-elle. J'espère qu'on va la retrouver. Vous me tenez au courant.

— Bien entendu, Læticia. Merci.

La lycéenne les salua, se leva, et sortit du bar.

Boris se tourna vers Isabelle.

— Je rentre avec toi. Il faut absolument qu'on épluche l'ordinateur de ta fille.

Chaumet stoppa la Renault devant l'entrée de l'hippodrome. Les portières claquèrent et tous trois entrèrent dans l'enceinte.

La vérification de l'ordinateur de Geneviève n'avait rien livré. La jeune fille, prudente, n'avait donné aucun rendez-vous. Son amie avait raison.

Chaumet avait relevé que dans son fichier de délinquants sexuels, l'un d'eux, libéré depuis trois mois, travaillait comme garçon d'écurie à l'hippodrome de Villeurbanne. Une piste en remplaçait une autre.

Un homme en survêtement bleu approcha dès qu'il les aperçut.

— Messieurs, vous cherchez quoi ? C'est fermé.

Le commissaire brandit sa carte.

— Nous recherchons Marcel Prieur.

— Là-bas... Mais il a du travail. Ne le retenez pas trop.

Sans répondre les trois policiers se dirigèrent vers l'endroit indiqué d'un paresseux mouvement de tête.

Il faisait sombre et ça sentait très fort le cheval, l'urine, la paille souillée. Ils trouvèrent Prieur dans la seconde stèle.

— Marcel Prieur ? s'enquit Chaumet en présentant sa carte.

L'autre s'appuya sur la pelle qu'il maniait et soupira.

— Vous pouvez pas me lâcher, hein ? Vous m'aimez donc tant que ça ? Trois mois de tranquillité, c'était trop sans doute. Alors, vous rappliquez pour quoi, cette fois ?

Il y avait une fatalité désespérée dans la voix de l'homme d'écurie.

— Simple visite de routine.

— À trois ? Je vous crois pas.

— Tu étais où mardi dernier entre 20 h et 23 heures ?

— Ben, nous y voilà ; il me faut un alibi. Qu'est-ce que vous voulez me mettre sur le dos ?

— Réponds à ma question au lieu de philosopher.

— Ben, mardi, vous avez pas de chance. J'étais pas là. J'étais chez le proprio de « Fortuna » Elle court dimanche. Vous pouvez vérifier.

— On va se gêner. En tout cas, ne bouge pas trop de Lyon.

— Où vous voulez que j'aille ? Je préfère mon lit ici, que celui de la prison.

Les trois policiers firent demi-tour.

— Bonne chasse, leur cria Prieur en reprenant son travail.

Dans la grande rue de la République, la rue principale de Lyon, devenue piétonne depuis le percement du métro, les passants baguenaudaient d'une vitrine à l'autre. Quelques hommes d'affaires se pressaient vers le rendez-vous, qui apporterait un bon contrat.

L'homme était arrivé à Lyon de bonne heure ce matin, avait garé la voiture dans le parking Bellecour et se hâtait vers la boutique où il avait commandé certaines pièces indispensables à son prochain projet.

Soudain, il s'immobilisa devant le kiosque à journaux. Le titre et la photo le firent vibrer. Il tira quelques pièces de sa poche et l'acheta. Il le plia soigneusement sous son bras et alla jusqu'à la première terrasse de bistro qu'il trouva. Il s'installa à une petite table ronde, en marbre, dans le fond, bien à l'abri du vent sous le soleil qui pointait et commanda un café.

Quand il fut servi, alors il déplia le quotidien et lut l'article. On y relatait la disparition d'une jeune fille. Les médias avaient mis trois jours avant d'en

parler. Sans doute, une décision des flics qui craignaient toujours que ce genre d'affaire donne des idées à d'autres dingues.

Pendant ces trois jours où il avait guetté la presse, il s'était pris à espérer que ce serait le black-out total. Et maintenant, le récit de la disparition de la petite s'étalait, avec sa photo.

La photo... Soudain, il paniqua. Ses mains tremblèrent sur la feuille de papier. Si un de ses clients prenait peur et qu'il aille tout raconter à la police ?

Il replia le journal aussi calmement qu'il put, avala son café devenu froid, et posa un regard indifférent sur la rue. Lequel serait assez couard pour tout dévoiler ?

Et puis, à force de réflexion, il se calma. Non, aucun ne dévoilerait quoi que ce soit. Car, en participant à sa petite chasse très spéciale, ils étaient devenus complices du crime qu'il avait commis.

CHAPITRE V



Le siège de la banque franco-anglaise « Open-Corporation » était situé dans le centre de Lyon, près de la Bourse.

Le bureau de son PDG était au premier étage. Spacieux, moderne, douillet tout en étant fonctionnel. Cette pièce reflétait l'importance de la banque.

Alexandre Berdal arrivait toujours vers 10 heures. Il saluait aimablement

ses employés et s'enfermait dans son bureau pour toute la matinée. Seule sa secrétaire particulière avait le droit de le déranger.

Il installait ses 1 m 98 derrière la grande table en verre fumé, ouvrait les trois ordinateurs et prenait le pouls des places boursières les plus importantes. Il ne laissait ce soin à aucun trader. Il voulait voir et sentir lui-même l'évolution du marché financier. Ensuite, après un temps de réflexion plus ou moins long, il donnait ses ordres.

Puis, c'était la cérémonie du thé. Il avait pris cette habitude lors d'un séjour au Japon. Certes, il n'était pas un expert, mais il aimait à le croire.

Pendant que l'eau chauffait, il passait dans le cabinet de toilette attendant au bureau et auscultait son visage et sa silhouette dans le grand miroir mural. Alex prenait grand soin de sa personne. À cinquante ans, il surveillait la moindre ride, le moindre gramme de trop.

C'est que le sieur Alex avait un grand appétit des femmes et qu'il comptait leur plaire encore longtemps. En toute logique, il pouvait prétendre à cette longévité. Le cheveu brun abondant, les tempes grisonnantes qui plaisent tant aux jeunes femmes, le visage légèrement hâlé, juste ce qu'il faut pour avoir bonne mine, et une silhouette de jeune homme. Vraiment un bel homme.

Cette inspection rituelle achevée, il s'installa dans un des fauteuils de cuir et prépara son thé avec lenteur et concentration.

Quand le thé fuma dans un petit bol chinois, il se leva, prit son téléphone portable et revint s'asseoir pour composer certains numéros.

— Allô ? Claude, c'est vous mon cher ? Et votre secrétaire ?

— Bronchite. Arrêtée pour une semaine. J'ai pris une intérimaire pour la remplacer, mais elle se laisse facilement déborder. Donc, je réponds au téléphone. Quoi de neuf ?

— Que faites-vous le week-end en quinze ?

— Rien de prévu pour l'instant, répondit le dénommé Claude.

Directeur d'une importante agence de voyages, Claude Marsac faisait appel à Alex Berdal pour le co-financement de certains projets. Pourquoi lui posait-il cette question ? Ils avaient de bonnes relations, mais qui n'avaient jamais débordé en amitié.

— Eh bien, je crois que vous n'êtes jamais venu dans ma propriété de la Dombes ?

Claude se sentit tout émoustillé. Enfin ! Il allait entrer dans le cercle très fermé des grands bourgeois lyonnais. Cet arriviste attendait que cette porte s'ouvre depuis quelques années.

— Non, je n'ai pas eu cet honneur, répondit-il aimablement.

— Chassez-vous, mon cher ?

— Bien entendu.

— Eh bien, joignez-vous donc à nous, dimanche en quinze. Nous serons entre gens du monde. Certains que vous connaissez, d'ailleurs,... enfin je le pense.

— Vous m'en voyez ravi et j'accepte avec empressement, répondit Claude Marsac tout frétilant de bonheur.

— Vous verrez, les chasses dans la Dombes sont assez spéciales. Viendrez-vous avec votre épouse ?

Alors là, c'était plus que Marsac pouvait espérer.

— Elle en serait ravie, répondit-il prudemment.

— Eh bien, je le suis de même. On dit qu'elle est ravissante.

Marsac eut un sourire. La porte s'ouvrait en grand. Il pourrait avancer ses pions pour son projet.

— Je vous laisserai seul juge de sa beauté.

— Eh bien, je suis heureux que vous acceptiez de rejoindre notre petit groupe. Je vous envoie le plan et l'heure de rendez-vous.

Claude Marsac se confondit en remerciements avant de raccrocher. Il croisa les mains, le regarda fixé sur le combiné. Que signifiait cette invitation soudaine ? Qu'avait donc Alex Berdal à lui demander ? Et comme lui avait une requête, ce serait du donnant-donnant.

De son côté, Berdal mit un terme à la communication d'un doigt, sans lâcher le combiné et composa immédiatement un autre numéro.

Quand dans la cabane dans les bois, Geneviève ouvrit enfin les yeux, elle eut le sentiment d'avoir dormi longtemps sans avoir pourtant la sensation d'être reposée.

Elle bougea légèrement en geignant. Chaque parcelle de son corps était douloureuse, comme si elle avait été rouée de coups. Et surtout, elle était à nouveau attachée. Du ruban adhésif marron, large, liait solidement ses poignets et ses chevilles.

Elle décrispa doucement ses doigts et tenta de placer ses mains autrement, pour que ce soit plus confortable. Mais l'homme avait serré un maximum.

Il faisait jour. Un petit jour sale qui s'infiltrait par une fenêtre poisseuse. Elle put enfin voir à quoi ressemblait sa prison. En fait de cabane, c'était un camping-car dégingué, dont le vent faisait grincer l'armature métallique.

Une petite table, une chaise renversée, des papiers et des boîtes de conserve vides jonchaient le sol maculé de taches immondes, dont elle préférerait ne pas chercher la provenance.

Geneviève ramena ses jambes sous elle et en s'appuyant contre la paroi, elle réussit à se mettre à genoux. Elle se traîna ainsi, tant bien que mal,

jusqu'au milieu de l'espace.

Dans le fond, à sa droite, elle vit le lit contre lequel elle s'était adossée hier pour tenter de fuir. À nouveau, elle était seule.

Elle se remémora les séries américaines qu'elle avait pu voir, où le héros se débarrassait de ses liens en trouvant un ustensile tranchant. Il fallait tenter d'en faire autant. Son regard fit le tour de la caravane. Une boîte de conserve avait encore son couvercle, aux bords dentelés, coupants.

Par petites étapes, elle glissa jusqu'à cette boîte. Le fait de bouger, avait fait rouler la boîte sous la table. Elle la regarda, désespérée. Avec précaution, elle s'assit sur ses talons, se glissa sous la table et en se penchant elle put attraper la boîte entre ses dents.

Lentement, elle recula, se sortit de dessous la table. Maintenant, il s'agissait de la caler quelque part pour qu'elle puisse scier ses liens. En cherchant, elle repéra un étroit espace entre un petit meuble et un des pieds de la table.

Elle mit un temps qui lui parut interminable pour atteindre ce coin. Ce fut tout aussi difficile d'y déposer la boîte, de la coincer aussi solidement que possible, puis de se retourner, le dos contre, pour y insérer ses poignets.

Elle entreprit un va-et-vient à l'aveuglette qui n'eut d'autre résultat que de lui tirer un cri de douleur. Elle sentit la chaleur du sang couler sur sa paume. Elle y était allée doucement. L'entaille ne devait pas être très profonde.

Allez, courage... Geneviève se déplaça légèrement et recommença. La boîte bousculée s'éjecta de l'emplacement et roula loin de Geneviève.

Et merde ! lâcha-t-elle.

Il fallait s'y prendre autrement. Elle se laissa tomber sur le côté, détendit ses jambes et avec effort, roula sur le dos, puis s'assit.

La boîte était à cinquante centimètres de ses pieds. Doucement, elle glissa sur les fesses jusqu'à ce que ses pieds la touchent. Elle la poussa lentement contre le lit et la coinça entre le sommier et ses pieds. Puis, avec précaution, pour que la boîte ne se carapate pas, elle remonta les pieds, les posa dessus et recommença le va-et-vient pour couper le scotch.

Dans son dos, la porte s'ouvrit.

— Où elle est la petite demoiselle ? bafouilla une voix nasillarde, désagréable.

Geneviève n'osa plus bouger. Ce n'était pas l'homme en noir. Qui alors ?

— Ah ! Mais elle est là. Tu as réussi à te traîner jusqu'ici ? Tu es coriace !

Un homme se pencha au-dessus d'elle. Une sorte de Quasimodo monstrueux. Les sourcils épais masquant difficilement une arcade sourcilière digne des hommes de Cro-Magnon. Des épaules énormes sous une chemise crasseuse et à moitié déchirée.

Elle étouffa un cri. L'homme eut un rictus qui se voulait sourire.

— Je te fais peur ?

Geneviève, tétanisée, le fixait s'attendant à tout. L'homme s'accroupit. Sa tête se pencha au-dessus de celle de la jeune fille.

— Je m'appelle Tiénou. T'as faim ?

Il leva un bras et exhiba un sachet en plastique.

— C'est pas grand chose, mais mieux que rien, non ? éructa-t-il avec un rire gras qui lui donna la nausée.

Il se pencha davantage. Geneviève sentait son souffle empuanti d'alcool ou de bière, elle ne savait, sur ses joues. Les yeux globuleux se promenèrent sur son visage, puis descendirent sur son corps.

— T'es gironde, tu sais. J'ai jamais eu de femme aussi belle que toi. T'as des jambes, dis donc... On dirait une miss France !

Geneviève prit alors conscience de sa demi-nudité. Elle avait été rhabillée en hâte, cette nuit. À vrai dire, elle ne se souvenait pas de grand chose après qu'on l'eut ramenée dans la caravane.

Tiénou, toujours accroupi, sautilla le long de son corps.

— Ça me donne des idées, dit-il d'une voix enrouée de désir. Pourquoi qu'y aurait que les autres qui en profiteraient, hein ? C'est pas juste. Moi, je te veille, je t'apporte à bouffer. C'est normal que j'ai une p'tite récompense, non ?

Il tendit la main vers le ventre de Geneviève. D'un mouvement brutal, elle roula sur elle-même pour échapper à ce contact qui lui répugnait. Dans ce roulé-boulé, la boîte de conserve lui échappa et tourna jusqu'à la table. Tiénou fronça ses épais sourcils.

— Mais... qu'est-ce que tu mijotais ? La garce ! Tu essayais de te libérer... Tiénou est pas si bête qu'on le croit. Si le maître l'apprend, tu vas avoir ta raclée... Et qui te la donnera ? ajouta-t-il en se frottant les mains.

À l'idée que cette masse de muscles et d'idiotie la frappe, Geneviève paniqua.

— Ne lui dites rien, je vous en prie.

Tiénou balança la tête de gauche à droite, en se mordant les lèvres.

— Tout service mérite salaire, dit-il enfin.

Et, à nouveau, sa main avança. Cette fois le geste fut si vif que Geneviève n'eut pas le temps de s'esquiver. Les doigts fermes se posèrent sur sa hanche et s'y incrustèrent.

— Viens, ici, ma mignonne, fit Tiénou en la tirant vers lui.

Dans un sursaut d'énergie désespérée et écœurée, Geneviève, d'un brutal mouvement de reins, projeta ses deux pieds en l'air. Elle le cueillit au menton.

Tiénou la lâcha et recula. Son visage avait pris une teinte grise avant de virer au rouge.

— Sale petite femelle ! Tu crois m'échapper ? brailla-t-il, assis par terre.

Puis, d'une voix chantante :

— Tu te fais des idées...

Geneviève reculait en se traînant sur les fesses sans le quitter des yeux. Un vilain rictus fendait le visage grotesque de son agresseur. Il se mit à quatre pattes et entreprit d'avancer sur elle.

C'était le jeu du chat de la souris. Il ne parlait plus. Ses yeux porcins la fusillaient. Il était certain de l'avoir. Et Geneviève savait qu'elle n'aurait pas le dessus, mais elle continuait à se battre.

Ils firent ainsi le tour de l'espace, bousculant la table, l'unique chaise, écrasant les papiers et les détritrus. Chaque fois qu'elle le pouvait, Geneviève lançait les pieds. Mais Tiénou, aguerri, esquivait adroitement.

Et puis, soudain, il s'arrêta.

— Ok ! Tu veux pas ? D'accord. Je me contenterai, pour l'instant, de mater. C'est pas mal, aussi.

Il approcha. Elle eut des vellétés de se défendre.

— Calme-toi. Comment tu vas manger si je ne te délie pas les mains ?

Il se mit debout. D'une poussée, il la fit rouler sur le ventre. Geneviève retint son souffle. N'était-ce pas une dernière ruse pour la prendre, comme un sauvage ? Instinctivement, elle serra les fesses.

Tiénou avait sorti un couteau de sa poche. Il s'accroupit et d'un geste brusque, il coupa le scotch. Puis, se relevant, d'un pied, il la remit sur le dos et recula de trois pas.

— Tiens, fit-il en poussant le sac plastique vers elle. Mange.

Elle hésita avant d'avancer ses mains libérées vers le sac. Elle frictionna ses poignets pour que le sang circule à nouveau et enfin, se décida à ouvrir le sac.

— C'est moi qui l'ai préparé, dit Tiénou avec une fierté enfantine.

Il y avait un énorme sandwich qui sentait le pâté et une bouteille d'eau.

À cette vue et à l'odeur, la faim de Geneviève se réveilla et elle n'hésita plus. Tiénou s'assit devant elle et la regarda calmement dévorer son sandwich.

Quand elle eut terminé, il se leva et tout aussi calmement, il prit ses mains et les attacha à nouveau dans son dos. Puis, il sortit de la caravane, sans avoir dit un seul mot.

Ayant abandonné toute velléité de fuir, Geneviève somnola le reste de la journée.

Ce fut le ronronnement de la première voiture qui, troublant le profond

silence des bois, la réveilla en sursaut. Aussitôt, elle fut sur le qui-vive et le souvenir du viol la fit trembler. Comme si cela pouvait la protéger, elle recula dans le coin le plus sombre et le plus étroit de la caravane, pour s'y cacher. Réaction infantile, n'obéissant à aucun raisonnement.

Puis, elle écouta le silence qui suivit. Bientôt, il lui sembla entendre des feuilles sèches et des branches craquer. Quelqu'un marchait, avançait vers sa prison.

Quand, dans le lointain, elle perçut le moteur de la seconde voiture et qu'elle fut certaine que le véhicule approchait, stationnait loin de la caravane, elle sut que le calvaire de la veille allait recommencer.

— Oh non ! Maman... bredouilla-t-elle.

Puis, ce fut un troisième ronflement de moteur. Geneviève tremblait de tous ses membres. Impossible de s'arrêter et un filet de sueur perlait à son front, coulait lentement sur ses joues, se mêlant aux larmes. L'odeur de son violeur imprégnait encore sa peau. Un profond dégoût lui souleva le cœur et elle vomit le peu qu'elle avait avalé dans la matinée.

Peu après, elle perçut des voix d'hommes. Puis un pas se rapprocha. La porte s'ouvrit. Comme hier, le faisceau d'une lampe électrique balaya l'espace.

— Où es-tu, petite garce ? fit la voix de l'homme en noir.

Cette voix toujours déformée par le masque... Geneviève se tassa davantage dans son recoin. La lueur jaune de la torche la traqua enfin.

— Qu'est-ce que tu fous ? Tu sais bien que tu n'as qu'une solution, si tu veux me fausser compagnie... Courir. C'est ta seule chance.

L'homme s'accroupit devant elle. Elle essayait de reconnaître la voix de l'homme à la voiture. Cette foutue voiture dans laquelle elle n'aurait jamais dû monter. Mais peut-être n'était-ce pas lui ? Peut-être qu'il l'avait kidnappée pour le compte d'un autre ? Après tout, elle n'était qu'une marchandise, un objet pour ces hommes à la perversité malade.

— Et si tu te montres maligne, tu vas leur échapper. C'est ça, le but du jeu : leur échapper. Tu comprends ?

Mets-toi bien ça dans la tête. Ta délivrance ne tient qu'à toi. Les bois sont grands. Tu peux t'y perdre et qu'ils ne te retrouvent pas.

La lame d'un couteau brilla dans ses mains. Il se pencha, la fit basculer sur le côté pour couper ses liens. Puis, il trancha également ceux des pieds.

— Allez, debout... Tu vois, je ne te veux que du bien. Fiche-le camp !

Mais Geneviève ne bougea pas.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? gronda-t-il, d'une voix contrariée.

Il pensait à ses clients qui piaffaient d'impatience, autour de la caravane.

Il lui prit un bras et la força à se mettre debout.

— T'as pas compris, ou tu te plais en la compagnie de Tiénou ?

Elle frissonna à l'évocation du monstre.

— Saisis ta chance, bon Dieu !

Mais elle ne bougeait toujours pas. Elle savait ce qui l'attendait dehors. Et elle préférait qu'il la batte, là, tout de suite. D'une bourrade, il la poussa jusque vers la porte restée ouverte. Puis, dans un dernier geste brutal, il la fit basculer à l'extérieur.

— Non ! Surtout ne bougez pas ! cria-t-il.

Geneviève devina dans la nuit, les silhouettes des chasseurs postés près de la caravane. Si l'homme en noir avait espéré qu'une fois dehors, elle courrait, c'était raté. Geneviève était d'une immobilité parfaite.

D'un bond, il sauta de la caravane, l'attrapa par le bras et la fit remonter dans le camping-car en jetant :

— Sale petite garce ! Entêtée, hein ? Mais peut-être que t'aimes ça, le viol ?

Il la poussa à l'intérieur et ressortit en claquant la porte.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? interrogea un des chasseurs.

— Rien ! Un petit contretemps. Ne vous inquiétez pas. Ça va s'arranger.

Il approcha de Tiénou, tapi dans l'ombre.

— Viens ici, toi !

Le cerbère avança vers son maître.

— Ramasse quelques feuilles sèches, des branches et entasse tout ça, près de la caravane. Et tu y mets le feu.

— Mais...

Tiénou soudain s'inquiétait. Ce camping-car, c'était sa maison à lui, depuis des années. Il avait fallu que l'homme en noir arrive, et lui propose des compensations pour qu'il consente à l'abandonner quelque temps.

— Rassure-toi. On ne va pas l'incendier. Tu surveilles. Y en aura pas pour longtemps. Allez, dépêche-toi.

Tiénou se fondit sous le couvert et ramassa ce dont il avait besoin. Les bras chargés, il revint vers la caravane et déposa son fardeau de branchages à un mètre de la caravane, sous la minuscule fenêtre.

Autour, les chasseurs le regardaient faire sans comprendre. Une allumette craqua et une belle et haute flamme bondit vivement vers la carcasse métallique de la roulotte.

À l'intérieur, Geneviève n'avait pas bougé. Un tremblement nerveux l'agitait convulsivement. Elle claquait des dents. Et soudain, sa prison fut illuminée. Horrifiée, elle vit les flammes s'élever. Par représailles, ils avaient donc décidé de la faire griller ? Geneviève avait une peur incontrôlable du feu.

Sans réfléchir, en une seconde, elle fut près de la porte, l'ouvrit, et sauta à l'extérieur. Devant elle, les arbres, les fourrés, et peut-être la liberté. Elle fonce.

Il y eut un frémissement sensuel parmi les chasseurs en la voyant apparaître. C'était encore plus excitant que ce qu'ils avaient espéré. Les carabines se redressèrent, impatientes de remplir leur office.

L'homme en noir, laissa deux mètres d'avance à sa victime, puis il porta le sifflet à ses lèvres. Au signal, les chasseurs s'élancèrent.

— Bonne chasse, messieurs. Et que le meilleur gagne, murmura l'homme en noir.

Les quatre hommes s'élancèrent. Dumbo choisit de suivre le même chemin que la fille. Bedonnant, il n'avait guère l'habitude de ce genre d'exercice. Il s'empêtra dans le premier amas d'orties, jura entre ses dents. Il l'entendait, pas très loin. Ça lui donna du courage. Il repartit, sauta maladroitement un buisson de ronces, s'affala à moitié dans les tentacules de la plante et jura à nouveau.

La perspective de cette chasse libertine avait émoustillé sa volupté perverse. D'habitude, il se contentait des putes qui obéissaient à tous ses caprices. Là, c'était un cran au-dessus. Mais franchement, il n'aurait pas cru que ce serait aussi sportif.

Au bout d'un quart d'heure, il soufflait comme un phoque, la respiration bloquée, le point de côté imminent. Il sut qu'il ne serait pas le vainqueur.

Lui, il avait choisi le masque de Prof, un des sept nains de Blanche-Neige. Il était venu ici pour gagner. C'était un vainqueur né qui ne supportait pas l'échec. Et il n'était pas question d'être excité comme un taureau et de se contenter du rôle de voyeur.

Jeune, fréquentant les salles de musculation, cette course dans la nuit était un jeu d'enfant pour lui. Il était parti sur la gauche, projetant de contourner la course de la fille, de la devancer et de lui couper la route. Un stratagème tout bête.

Mais ce foutu masque le gênait terriblement. Sans ralentir sa progression, il le remonta sur son front. Il aurait bien aimé connaître l'identité de ses compagnons de chasse. En faisant quelques recherches, il y parviendrait peut-être.

Ça faisait maintenant près d'une demi-heure qu'il louvoyait sous le couvert des sapins et des frênes. Il jugea avoir dépassé le trajet de la fille. Il s'immobilisa, écouta. Sur sa droite quelques branches craquèrent. Quelqu'un courait. Il pouvait entendre le souffle précipité. Il se déplaça légèrement. Maintenant, il se trouvait sur la trajectoire de celui qui arrivait.

Ce ne pouvait être aucun des trois autres chasseurs, il en était certain. Il se coula derrière un tronc et attendit. Bientôt une silhouette éperdue apparut. La fille !

Sans soupçonner sa présence, elle passa devant lui. Il tendit le bras, l'agrippa et la colla contre lui. D'une main plaquée sur sa bouche, il étouffa le cri qui venait à Geneviève. Les vêtements en lambeaux, elle était à moitié nue et terriblement excitante. La poussant contre l'arbre, Prof prit les deux seins, à moitié dénudés. Il les malaxa durement.

— Écarte les jambes, ordonna-t-il.

Geneviève obéit. L'homme avait l'air si violent...

Il avait dégrafé son pantalon et c'est un pieu énorme et impérieux qui se ficha brutalement en elle. Il ahanait en cognant au fond de son ventre. Prof n'entendait pas que les autres assistent à son plaisir. Il détestait les voyeurs. Le plaisir arriva rapidement. Il eut un cri rauque avant de la quitter et de la balancer dans le fourré de ronces et d'orties tout proche.

Geneviève eut un cri qui, cette fois, parvint aux oreilles de l'homme en noir. Il connaissait ces bois comme sa poche. Il eut tôt fait de rejoindre le couple. Il comprit tout de suite ce qui s'était passé.

— Ce n'est pas dans les conventions, grogna-t-il.

— Je me fous de vos conventions, mon vieux. J'ai payé, fort cher, donc je prends ce que j'ai acheté.

L'homme en noir porta le sifflet à ses lèvres. Les trois autres chasseurs arrivèrent.

— Oh ! merde ! articula Dumbo, complètement épuisé.

— Vous n'avez pas acheté que votre plaisir égoïste, mais aussi celui de vos compagnons. Je vous prie de vous exécuter, tonna l'homme en noir.

Prof eut un geste d'apaisement. Il regarda les trois chasseurs, puis fit un signe à Dumbo.

— Il me semble que vous avez bien mérité une petite récompense pour votre peine. Vous avez fait un réel effort que j'applaudis.

Dumbo balbutia, au bord de l'asphyxie :

— C'est bien aimable à vous.

— Ôtez votre pantalon, suggéra Prof.

Puis, se tournant vers Geneviève :

— Et toi, viens ici. À genoux.

Et comme elle ne s'exécutait pas assez vite, il la prit par les cheveux et la poussa devant Dumbo. Le sexe de celui-ci pointait devant sa bouche. Dumbo n'eut qu'à forcer les lèvres pour l'insinuer dans la cavité humide.

— La langue, balbutia-t-il.

Les deux autres chasseurs avaient, eux aussi, dégainé. Dumbo allait et venait entre ses lèvres en gémissant. Elle avait envie de vomir. De part et d'autre, les poignets s'activaient. L'homme en noir se tenait à l'écart.

Prof, une fois la chose enclenchée, tourna les talons et repartit vers la

caravane, sans même apercevoir Tiénoù qui se donnait un plaisir silencieux, mais intense.

CHAPITRE VI



La propriété d'Alexandre Berdal dans la Dombes était une gentilhommière du 18^e siècle, au toit d'ardoise, rare dans cette région. La terrasse, délimitée par une balustrade de colonnettes en pierre blanche, se prolongeait par une immense pelouse qui venait mourir dans un étang où pataugeaient des cygnes noirs et des canards.

Quand il faisait beau, de confortables fauteuils de rotin, garnis de coussins de couleur, étaient placés sur la terrasse, sous de vastes parasols blancs.

Tout autour les grands arbres du parc, puis les bois laissés à la convenance de dame nature. Le premier voisin était à plus d'un kilomètre.

Ce matin, le brouillard enveloppait le paysage d'une chape blanche, mouvante sous la légère brise.

Ils étaient une dizaine dans l'impressionnante salle à manger. Dans la cheminée, où l'on aurait pu faire cuire un veau entier, un feu chauffait les vieux murs et les tentures qui les ornaient. Et ce n'était pas du luxe. Il ne faisait pas chaud.

Les convives se consolaient de ce temps maussade en soufflant sur le café

ou le thé brûlant. Il n'y avait là que du beau monde, dont les femmes étaient exclues. Présentes, mais encore dans leurs chambres. Certaines aimaient la chasse autant qu'eux, mais leur hôte, Berdal, n'appréciait pas les femmes dans leurs longues marches à travers bois et étangs de la Dombes. Il les préférait et les cantonnait dans des rôles plus excitants, plus intimes, où là, il se montrait le maître.

Banquier, chef d'entreprise, haut fonctionnaire, artiste, cuisinier de renom, ils répondaient toujours présent aux invitations de Berdal. Lui opposer un refus était se rayer à tout jamais des listes d'invités.

Alexandre avait quitté sa chaise et scrutait le temps par une des hautes fenêtres, en tirant convulsivement sur une cigarette. Charles Assaya s'approcha, sa tasse de café à la main.

— Tu crois que ça va se lever ?

— Vers 10 heures, pas avant. Et sur les étangs, ce doit être la purée de pois.

— Remarque, c'est bon pour la chasse, non ?

— Ça dépend, répondit Alexandre en faisant la moue.

Ils s'étaient connus pendant leurs études à Math Sup, à Paris. Et quand Berdal avait été nommé à Lyon, tout naturellement il avait renoué avec Assaya, qui avait réintégré sa région d'origine.

Derrière eux, les discussions d'abord calmes, s'animaient. Claude Marsac voulait réussir son examen de passage. Bon vivant, il en faisait un peu trop et ses plaisanteries faisaient rarement dans la finesse. Il était d'ailleurs le premier à en rire, comme s'il craignait que les autres ne trouvent pas ça drôle. Chacun sait que le rire est communicatif !

— ... Et alors, il lui a dit : « je t'en colle une » et vous savez ce que l'autre a répondu ? « Oui, mais alors, bien grosse... »

Marsac s'esclaffa.

— Elle est bien bonne, non ?

— Surtout le matin au petit déjeuner, répliqua Arnaud Servantis d'un ton pincé.

Entre ces deux-là, ce n'était pas l'amour fou. Servantis était directeur d'un des grands musées de Lyon. Persuadé d'être investi d'une mission culturelle du plus haut niveau, il se la jouait volontiers intello.

Assaya venait de les rejoindre.

— Moi, je la trouve marrante, dit-il. Mon cher Arnaud, ne faites pas la fine bouche. On est entre hommes.

— Certes, mais doit-on pour cela se déculotter ?

Les rires fusèrent. Alexandre éteignit sa cigarette.

— Messieurs, êtes-vous prêts ?

Les chaises grincèrent sur le parquet et tous se levèrent. La couleur kaki dominait dans les tenues de chasseurs. On aurait dit un uniforme.

— Cette fois, pronostiqua Charles Assaya à l'adresse de Marcel Messinger, je vous battraï. J'ai l'intention de faire le plein de ma gibecière.

— Allons, vous vous vantez, s'écria Messinger en lui cédant la place pour quitter la salle à manger. Je suis meilleur fusil que vous.

— Pas dit. Je me suis entraîné depuis notre dernière rencontre.

Ils continuèrent à s'asticoter ainsi jusqu'à l'escalier.

— Rendez-vous aux voitures dans une demi-heure, ordonna Alexandre.

Marcel Messinger était le plus jeune de la bande. Pas encore très haut placé dans la hiérarchie sociale, mais un jeune énarque plein d'avenir qu'Alexandre invitait pour deux raisons : très bon fusil, Messinger asseyait la réputation de sa chasse, et deuxièmement, ce jeune loup aux dents longues serait sous peu, sans doute aux prochaines élections, assez bien placé parmi les édiles de la ville. Une relation qu'il fallait chouchouter. On ne sait jamais !

Claude Marsac grimpa l'égage en courant. Il voulait être dans la jeep de Berdal et en profiter pour lui demander un service.

Sa femme paressait encore au lit quand il entra. Elle bâilla et se redressa à demi.

— Ça y est, vous êtes sur le départ ?

— Ça y est !

— Tu n'oublieras pas ? demanda-t-elle.

Il passa dans la salle de bains, prit sa brosse à dents, l'enduisit de dentifrice et commença le brossage. Il ne risquait pas d'oublier. Il lui fallait absolument ce crédit pour combler les déficits de l'année.

Il se rinça, s'essuya et revint dans la chambre pour prendre sa veste et sa carabine.

— Je te rappelle que je t'ai demandé, de ton côté, de faire un effort. C'est dans tes cordes, il me semble ?

— Oh ! C'est d'une élégance... marmonna-t-elle en s'étirant.

Adeline Marsac, malgré la quarantaine, était encore une femme plus qu'appétissante. Les hommes sentaient en elle une possibilité de fantaisies coquines. Un reste sans doute de son passé de cowgirl.

— Tu n'as pas remarqué les yeux gourmands que Berdal te lance ?

— Tu crois qu'une femme ne remarque pas ces choses-là ?

— Alors, pousse ton avantage ce soir.

La porte claqua la laissant seule à rêver des grosses pattes de Berdal sur son corps. La question récurrente chez Adeline quand elle rencontrait un homme, était : comment est son membre ? Et elle se prit d'une curiosité toute particulière pour celui d'Alexandre Berdal.

Marsac fut le premier en bas. Alexandre flattait les chiens qui, excités, aboyaient à faire péter les tympanes.

— Votre meute est superbe, s'extasia Marsac.

— Superbe et efficace. Surtout efficace. C'est ce que je lui demande.

Puis, en confidence, il ajouta, avec un clin d'œil.

— Mais je ne suis pas contre le beau.

— Je m'en étais rendu compte, répondit Claude avec un sourire entendu.

Quelques mots qui créèrent entre eux une connivence complice. Les autres arrivaient. Alexandre disposa son petit monde dans les trois véhicules.

Marsac, d'autorité, s'était assis dans la jeep de Berdal, lequel ne trouva rien à redire quand il y prit place.

En file indienne, les trois véhicules sortirent du parc et prirent la route qui filait vers les étangs. Ils roulaient lentement car le brouillard n'avait pas l'intention de se lever.

Claude, assis aux côtés de leur hôte cherchait l'ouverture pour parler de son projet, mais la présence du chauffeur et d'un dénommé Alain Couchon qu'il connaissait peu, le retenait.

La route bientôt serpenta entre les nappes calmes. Le brouillard ici se faisait plus dense, un nuage épais au-dessus de l'eau. Les cris des oiseaux semblaient sortir d'un rêve.

Une petite demi-heure de route et la jeep d'Alexandre se gara sur le bas côté, les autres en firent autant. Les chasseurs étaient silencieux. Pas question d'ameuter le gibier.

Berdal organisa son monde.

— Claude et Charles par la gauche autour du grand étang. Arnaud, Marcel et Alain prenez ce chemin, vous tombez sur le second étang. C'est là que nichent les sarcelles.

— Et vous ? demanda Claude.

— Je vais avec vous.

Ouf ! soupira Marsac. Il trouverait bien le moyen de s'isoler avec Berdal.

Tout le monde s'éparpilla comme prévu.

Les chiens encore attachés tiraient sur les laisses en gémissant d'impatience.

— Tout doux, tout doux, marmonnait Alexandre qui avait pris la tête.

Il marchait vite, entraîné par les chiens et distança rapidement ses compagnons.

— Vous êtes un copain de fac, je crois ? se renseigna Claude.

— Oui... On peut dire que ça fait quelques années, répondit Charles Assaya.

— J'aurais bien aimé le connaître jeune, ce cher Alexandre. Ce devait être un chaud lapin, comme on dit ?

— Il ne donnait pas sa part au chien, pour rester dans les images animalières.

Ils rirent tous deux.

— Depuis qu'il est marié, il s'est assagi, avança Claude qui pensait à la mission confiée à Adeline.

Charles eut un grognement qui pouvait passer pour une confirmation ou son contraire. Ils arrivaient à la cahute prévue pour l'affût. Mais d'Alexandre, point.

— Il a dû continuer jusqu'à la suivante, fit Charles en s'installant dans l'étroit espace.

— Ce n'est pourtant pas un solitaire. On m'a raconté que...

— Ah bon ! s'étonna Charles. Il ne faut pas croire tous les ragots.

Claude Marsac resta un moment silencieux, l'œil fixé sur l'étang peu à peu délaissé par le brouillard. Soudain, Charles épaula et tira. Le canard fut fauché en plein vol et s'abîma dans les eaux troubles. Un chien aboya, avant de se jeter à l'eau pour récupérer l'animal.

— Bravo ! Beau coup de fusil, apprécia Marsac.

— Le prochain est pour vous, mon cher, fit aimablement Assaya.

Claude gloussa.

— Vous voulez que je vous dise ? Cette chasse-là n'est rien à côté de certaines plus... spéciales.

Charles le dévisagea.

— Que voulez-vous dire ?

Claude pinça les lèvres.

— On m'a raconté des chasses à la... femelle.

Assaya finit par comprendre.

— Non ?... Mais qui peut organiser ce...

Nouveau pincement de lèvres de Marsac.

— Ça... nul ne le sait. Le secret est bien gardé. Mais c'est si excitant qu'il y a eu des fuites. Certains se sont vantés d'y avoir participé.

— Mais où ça a lieu ?

— Peut-être ici, marmonna Marsac.

— Je ne peux pas vous croire... Attention, col vert à dix heures.

Claude épaula, tira, mais le manqua.

— Manque de concentration, mon cher, expliqua Charles. Allez, pour vous rattraper, je vous laisse le prochain.

— Trop aimable, marmonna Claude, vexé.

Le dîner, dans la vaste salle à manger aux boiseries datant du 18^e était plutôt animé. Les deux serveuses n'avaient cessé d'apporter des bouteilles de la cave prestigieuse d'Alexandre Berdal. Lequel ne manquait pas d'annoncer avec fierté chaque millésime et chaque cru.

Les convives, après cette rude journée passée dans les bois et les étangs de la région, étaient tous passablement éméchés. Enfin... tous ou presque. Arnaud Servantis gardait la tête froide et toisait ses compagnons avec un rien de mépris dans le regard.

La conversation avait doucement roulé vers des régions plutôt salaces, malgré la présence de deux femmes : Adeline Marsac et Marielle, l'épouse d'Alexandre. Elles riaient aux plaisanteries ou souvenirs toujours plus porno, mais un rire jaune, gêné. Surtout celui d'Adeline. Trop de mauvais souvenirs, de souvenirs qu'il fallait enfouir au plus profond de la mémoire, dans ces récits ou fantasmes masculins.

— Moi, on m'a invité une fois à une soirée un peu particulière, dit Charles Assaya. Je ne sais pas pourquoi on m'avait invité. Je n'ai pas la réputation d'un homme à partouzes, que je sache.

— Parce que tu caches bien ton jeu, mon salaud, répliqua Alexandre en lui donnant une bourrade à l'épaule. J'ai quelques souvenirs, tout de même, de notre jeunesse estudiantine.

— Il y a si longtemps, répondit Charles.

— Pas marié... Ça veut dire quelque chose, fit doucement Marielle avec un sourire coquin.

Il la dévisagea froidement.

— Ça veut tout simplement dire que je ne veux pas être emmerdé au quotidien par une bonne femme, lâcha-t-il.

Une réponse sèche qui jeta un froid. Marielle détourna les yeux et se pencha vers son voisin de gauche, Alain Couchon.

— On ne vous entend guère. N'avez-vous rien à partager avec nous tous ? demanda-t-elle d'une voix flûtée.

— Si fait, madame, répondit-il aimablement. Mais ce que j'ai à raconter conviendra-t-il à vos oreilles ?

Marielle rougit, malgré elle.

— Je réserve mes souvenirs pour ces messieurs quand nous serons dans le fumoir.

Alexandre se leva et jeta sa serviette sur la table.

— Excellente suggestion ! Messieurs, je vous invite à déguster une petite

prune, faites dans la région. Vous m'en direz des nouvelles.

— Voilà qui va délier les langues, remarqua Charles.

— Comme si elles ne l'étaient pas déjà ! fit Claude.

Il traîna pour attendre son épouse et la prit par le bras.

— Tu le surveilles et tu saisis le bon moment, lui glissa-t-il à l'oreille. Ce matin, je n'ai rien pu faire.

— Tu m'emmerdes ! répliqua-t-elle vertement.

Sa main se fit serre de charognard sur son bras. Elle grimaça de douleur.

— Je te rappelle qu'on est embarqués sur le même bateau.

Et il rejoignit les autres, alors que les deux femmes passaient dans le jardin d'hiver.

— Café, thé ou tisane ? proposa Marielle.

— Café, pour moi, répondit Adeline.

Madame Berdal commanda à la serveuse qui les avait suivies.

Le jardin d'hiver était une longue véranda où foisonnaient les plantes et les fleurs les plus extravagantes.

— C'est magnifique ! s'exclama Adeline. Vous avez plusieurs variétés d'orchidées ?

— C'est ma passion. Une véritable folie de collectionneuse.

Les rires gras des hommes leur parvinrent.

— Ils ont l'air de bien s'amuser, murmura Adeline.

— Des plaisirs de mâles... laissons-leur cela.

Les cafés venaient d'arriver. Elles prirent place dans des fauteuils en bambou et le dégustèrent en silence. Marielle reposa sa tasse et se leva.

— Vous m'excusez quelques minutes ? Des questions d'intendance à régler pour demain matin.

— Je vous en prie.

Madame Berdal la laissa seule. Adeline restait aux aguets. Quand elle entendit la voix d'Alexandre, elle sortit de la véranda et s'arrangea pour se trouver sur son chemin.

— Ah ! Alexandre... murmura-t-elle d'un ton provocant.

L'homme se sentit tout de suite émoustillé. Il n'ignorait pas le passé tumultueux de la belle, et avait souvent souhaité goûter à ses spécialités. Mais il semblait que, mariée, elle se soit définitivement rangée.

Il leva un sourcil surpris et se penchant vers elle :

— Me trompais-je, ma chère ? Il me semble que nos conversations de tables, un peu lestes, j'en conviens, mais rien qui puisse vous choquer, n'est-ce pas ?

Adeline lui dédia son sourire le plus envoûtant. Les réflexes du métier revenaient rapidement.

— Donc, continua Alexandre, il me semble que ces propos vous ont échauffé les sens ?

— C'est peu dire, murmura-t-elle d'une voix enrouée.

Il s'assura que dans ce couloir aucun regard indiscret ne pouvait les surprendre, et prit sa main.

— Et si on s'occupait de cela, tous les deux ?

Pour toute réponse, elle entrouvrit les lèvres et passa un bout de langue prometteur.

Alexandre l'entraîna dans le couloir, loin du fumoir et du jardin d'hiver. Il ouvrit une porte qui donnait sur un escalier qui descendait. Ils s'y engagèrent, après qu'il eut pris soin de refermer sur eux.

L'escalier aboutissait à une cave transformée en studio d'enregistrement.

— C'est mon jardin secret, expliqua-t-il.

Puis, l'attirant violemment contre lui, il passa sa main sous la jupe et remonta. Elle portait des bas et un porte-jarretelles. Ses doigts s'insinuèrent sous le satin de la petite culotte, vérifièrent que l'attente de la femelle était au diapason de la sienne.

— Tu mouilles, ma salope, murmura-t-il à son oreille.

Des mots qu'elle avait entendus pendant tant d'années et qui la firent se raidir contre l'homme qui la soumettait à son autorité.

Mais elle se souvint de son mari et se fit toute molle, consentante entre les bras impérieux.

— Mets ta main sur mon sexe, ordonna-t-il.

Sa longue expérience lui permettait de cataloguer tout de suite le type à qui elle offrait son corps. Celui-ci était à ranger dans la catégorie maître. Elle obéit. Le membre de Berdal était d'une importance optimale.

Les doigts du maître la fouillaient sans précaution, avec une certaine perversité malsaine. Comme s'il désirait lui faire mal.

Elle se cambra, joua à la perfection le plaisir mêlé de souffrance. Elle connaissait son rôle.

— Déboutonne mon pantalon.

Ce qu'elle fit. Puis, elle se mit à genoux, en position pour la fellation qu'il réclamait. Mais il la rattrapa par les cheveux et la redressa.

— À l'époque, tu avais la réputation d'avoir des doigts de fée...

Elle prit à pleines mains ce sexe dressé devant elle comme une flèche et avec science, doucement, en alternant les pressions fermes et les caresses, elle amorça un lent va-et-vient.

Alexandre pointait le ventre et la tête en arrière, les yeux révoltés, il se donnait tout entier à cette étreinte.

— La garce... souffla-t-il en retenant son plaisir. C'est vrai que tu sais y faire. Bon Dieu ! Ce que ça peut être bon... Tu devrais apprendre ça à Marielle.

La question était maintenant de savoir, combien de temps, il pourrait retenir la jouissance qui montait. Il ahanait, soufflait, gémissait, se crispait pour faire durer le plaisir. Mais deux minutes plus tard, il n'y tint plus et un long cri étouffé sortit de ses lèvres serrées.

Adeline recula légèrement pour que la semence ne tache pas sa robe.

Ils restèrent silencieux quelques secondes. Était-ce le moment d'avancer ses pions ? se demanda Adeline.

— Alexandre, je voudrais vous parler de Claude...

— Plus tard, marmonna-t-il.

Ah non ! Elle n'avait pas fait cela pour rien !

— Déshabille-toi.

Elle fit trois pas en arrière et commença un vrai strip-tease. La jupe, le petit haut bustier, qu'elle dégrafa avec une lenteur calculée. En soutien-gorge et petite culotte, le porte-jarretelles soutenant les bas noirs, elle roula des hanches, en portant les mains à sa poitrine.

— Claude a besoin d'un prêt, dit-elle tout en dégrafant une des jarretelles.

Alexandre eut un rire forcé.

— Et il t'a envoyée, le salaud ! OK, il l'aura son prêt, si tu m'obéis.

Cette tactique l'amusait. C'était un bon échange de procédés. Après la petite séance bien sympathique que cette pute venait de lui offrir, son sexe se balançait mollement devant la braguette ouverte. Il fallait vite remédier à cet état plutôt humiliant. La vue de cette chair encore fraîche, malgré la quarantaine, raviva la verdure de son membre. Mais il lui fallait plus.

Adeline était maintenant entièrement nue devant lui. Le sexe eut un délicat sursaut de bien-être.

— Allonge-toi, ordonna Alexandre.

Adeline lorgna le sol en ciment gris, mais obéit. De toute façon, avait-elle le choix ? Claude le lui paierait ! Elle frissonna au contact du revêtement glacé.

— Écarte les jambes.

Son intimité luisante de moiteur se dévoila au regard libidineux de son maître. Il scruta un moment cette grotte, source de mystères insondables.

— Caresse-toi.

L'expérience avait appris à Adeline à ne jamais s'étonner des fantasmes des hommes. Avec un sourire entendu, elle s'exécuta. D'abord, elle entrouvrit

les lèvres, puis sa main descendit doucement le long de son corps, s'arrêtant aux deux seins, qu'elle gratifia d'une caresse insistante.

Il ne fallait pas oublier le son, paramètre important du plaisir masculin. Elle feula entre ses lèvres entrouvertes, tandis que sa main descendait vers le pubis et que ses doigts se perdaient dans la toison brune.

Ils glissèrent encore et ouvrirent les portes du mystère. À la vue du clitoris gonflé et humide, le sexe d'Alexandre se redressa, comme pour un rappel à l'ordre. Sa main l'empoigna. Ses yeux ne quittaient pas les doigts de la femme qui s'amusaient avec cette partie de son corps si intime et si propagatrice de plaisirs.

Adeline le fixait. Ses doigts s'enfonçaient en elle, allaient et venaient lui tirant des petits cris de plaisir qui n'étaient plus feints. Et elle aurait été bien incapable de dire si ce plaisir montant était dû à son action ou à la vue de Berdal, devant elle, se donnant le même plaisir en astiquant son manche.

Leur jouissance fut simultanée, leurs soupirs se mêlant. Ils restèrent quelques secondes immobiles, puis Adeline se releva, se rhabilla, sans un mot. Alexandre rangea son membre épuisé et referma la braguette. Puis, il s'engagea dans l'escalier, suivi de Madame Marsac.

En haut, il ouvrit la porte, la laissa passer.

— Tu es encore une grande professionnelle, lui glissa-t-il. Dommage, que tu aies arrêté. Tu ferais fortune si tu m'écoutais.

Adeline se contenta de sourire pour masquer son envie de le gifler.

— Merci de penser à Claude, murmura-t-elle en prenant pied dans le couloir.

— Dis-lui que c'est chose faite. Il a une bonne ambassadrice. C'est quand tu veux...

— J'y penserai, répliqua-t-elle, tout en se disant : va te faire foutre !

Alexandre prit le couloir en sens inverse. Adeline rejoignit la véranda. Marielle en sortait. Elle sourit en la regardant venir. Puis, quand elles furent face à face, elle gloussa :

— Avec vous, ça a dû être parfait.

Adeline fit la grimace.

CHAPITRE VII



C'est un rayon de soleil, particulièrement insistant, qui réveilla Geneviève. Il s'était glissé dans l'interstice de deux tôles et tombait à la verticale sur le visage fatigué de la jeune fille.

Elle ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Aucun bruit dans la caravane, si ce n'est le craquement des tôles sous la brise. Tant mieux. Elle craignait tellement le retour du monstre. Il essaierait encore, c'était sûr. Aurait-elle la force de se défendre ? Elle se sentait tellement épuisée.

Une crampe lui tira une grimace. Elle voulut bouger. Mais, comme d'habitude, elle était solidement attachée. Elle décolla sa langue de sa bouche desséchée et tenta de saliver pour humecter les papilles.

Quelle soif ! Elle boirait un tonneau entier si on le lui présentait. Dehors un cri strident d'oiseau la fit sursauter. Le soleil devait taper dur sur le camping-car. Il y faisait une chaleur étouffante, moite, stagnante. Ce qui augmentait sa soif. Quelle heure pouvait-il bien être ?

La sensation de faim lui dit qu'on était peut-être déjà l'après-midi. Elle bougea lentement. Son corps était douloureux de partout. Comme si on l'avait rouée de coups.

Le souvenir de la fellation de cette nuit lui donna envie de vomir. Elle eut un haut-le-cœur qui n'amena qu'un filet de bile amer dans sa bouche en feu.

Il fallait qu'elle respire un peu d'air frais, sinon, elle allait crever. Mais une autre pensée, plus morbide occupa son esprit. Vu le régime odieux qu'on lui faisait subir, ne vaudrait-il pas mieux en finir tout de suite ?

L'instinct de survie fut le plus fort. Par reptations laborieuses elle parvint à glisser jusqu'à la paroi et à mettre son visage à la hauteur du rai de jour qui s'infiltrait.

Elle ouvrit la bouche et goulûment aspira l'air qui lui sembla d'une fraîcheur exquise. Dans les bois alentour, les oiseaux gazouillaient, se

répondaient, se tenaient de véritables conversations. En toute liberté, eux !

Ce mot liberté cogna dans sa tête et pour la première fois, depuis qu'elle était prisonnière, livrée, tel un animal, à la perversité de ces hommes, Geneviève pleura. D'abord silencieusement, les larmes chaudes noyant ses joues. Puis ce furent de véritables sanglots qui la secouèrent et enfin des cris d'accablement.

Soudain, une lueur d'espoir fit taire ses débordements de douleur. L'après-midi, il devait y avoir des promeneurs, des bûcherons peut-être, un garde-chasse, dans ces bois...

Alors, elle approcha sa bouche de l'interstice.

— Au secours ! cria-t-elle.

Non ! Plus fort... Elle hurla à nouveau et enchaîna les appels à l'aide en s'arrachant les cordes vocales. Combien de temps ? Des heures, moins ? Elle n'aurait su dire. De temps en temps, elle arrêta, écoutait. Mais seuls les oiseaux recommençaient à piailler.

Épuisée, Geneviève, se laissa aller sur le plancher dégueulasse et elle pleura à nouveau en murmurant : maman...

Affamée, assoiffée, vidée de toute énergie, elle somnola. Il faisait nuit et elle venait de se réveiller quand elle entendit la porte s'ouvrir.

Instinctivement, Geneviève recula. Le faisceau de la lampe la chercha.

— Où elle se cache la petite demoiselle ?

C'était la voix nasillarde du monstre... Geneviève retint son souffle. Précaution ridicule et inutile. Le rond lumineux la capta.

— La voilà...

Elle ne le voyait pas, mais entendait ses chaussures racler le plancher. Il posa la torche debout sur le sol. Le rayon illumina le plafond.

— Tu dois avoir faim, ma mignonne, susurra-t-il d'une voix si douce que Geneviève en trembla. Elle semblait chargée de menaces.

Il poussa devant elle un sandwich emballé dans un papier grossier.

— Cette fois, je t'ai mis du jambon. Du vrai, tu sais. Parce qu'ici, il y a encore une ferme qui tue le cochon.

Ils font leur jambon. C'est pas les tranches rachitiques sous cellophane du supermarché.

Une ferme... Donc, ils étaient loin de Lyon, en pleine campagne.

Elle le devinait dans la pénombre, accroupi devant elle. Il la dévorait des yeux avec une gourmandise qui l'effraya. Il allait recommencer !

— Tu n'as pas faim ? chuchota-t-il après quelques secondes.

Elle hocha la tête.

— Pour pouvoir manger, il faut me détacher.

— Oh ! Mon petit ange, j'ai oublié. Tu vois, tu me fais perdre la tête...

Tiénou approcha, passa derrière elle. Dans sa main, brillait la lame de son couteau. Geneviève se raidit. Mais il se contenta de trancher le ruban adhésif.

Il revint s'asseoir en face d'elle. De sa poche, il sortit une petite bouteille d'eau qu'il posa à côté du sandwich. Geneviève allongea la main et s'en empara. Tiénou allongea le bras pour la toucher. Elle recula si promptement qu'elle se cogna à la paroi.

— Tu as peur de moi ? C'est vrai, je suis un apollon. Mais pour certaines, c'est excitant la laideur.

Geneviève ne l'écoutait plus. Elle décapsula la bouteille de plastique et but avidement.

— Apparemment, pas pour toi, continua Tiénou. Dommage... Mais je vais te dire, j'm'en fous ! Ça changera rien.

Les derniers mots la firent frémir. Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Eh ben mange, l'incita-t-il.

Elle regarda le paquet et se décida. Vivement, elle tendit la main, l'attrapa et déroula la papier pour mordre à belles dents dans la baguette.

— Je t'ai même mis du beurre, expliqua le monstre, tout fier de lui.

Il la regardait manger. Dehors les oiseaux s'étaient tus. Un silence parfait dans lequel la jeune fille ne distinguait que son masticage qui prenait des proportions inimaginables.

Elle termina le sandwich, dut reconnaître qu'il était bon, et but ce qui restait dans la petite bouteille.

— Ah ! Ça va mieux, hein ? Tu as repris des forces, estima Tiénou avec un contentement serein.

Il prit la torche et se releva.

— Écoute, j'ai bien réfléchi. J'ai pitié de toi. Tu es jeune.

La voix avait des intonations saccadées. Il s'était reculé dans l'ombre de la caravane pour parler.

— Tu vaux mieux que le sort que te réserve l'homme en noir.

Pour la première fois, Geneviève osa une question.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Comment tu veux que je le sache, répliqua Tiénou.

Il y avait maintenant une impatience fébrile dans sa voix.

— Alors, voilà, reprit-il. Je vais te délivrer.

Geneviève retint sa respiration. Disait-il vrai, ce fou ? Mais oui. Il approcha, se pencha à nouveau vers elle et coupa les liens de ses chevilles. Mais elle resta immobile, prostrée sur le plancher. On lui avait fait le coup déjà deux fois. Elle n'y croyait plus.

— Qu'est-ce que t'attends ? cria Tiénoù. Ils vont arriver ce soir, comme les autres soirs. C'est ce que tu veux ? Allez, fous le camp !

Hésitant encore à y croire, Geneviève se leva lentement. Le monstre s'était tapi dans le fond de la caravane, laissant la porte grande ouverte. N'était-ce pas une ruse ? Les chasseurs étaient-ils dehors, à l'attendre ? Mais elle n'avait entendu aucune voiture. Peut-être ce fou disait-il vrai ? Ne lui préparait-il pas des sandwiches avec un certain amour ?

Alors, mue par un espoir insensé, elle se précipita dehors et courut droit devant pour se mettre à l'abri des arbres.

Tiénoù sourit, tout content de son stratagème. D'un geste vif, il souleva le couvre-lit miteux qui cachait une carabine dont il se munit.

La garce ! Y avait aucune raison qu'il n'en profite pas, comme les autres. Après tout, lui, il faisait le boulot pour l'homme en noir. Il avait droit à sa récompense.

Il s'élança dehors et resta dix secondes à l'écoute. Il connaissait bien ces bois. Depuis deux ans, il vivait dans cette caravane abandonnée. Les gens du village l'ignoraient, racontaient simplement qu'un vieux SDF campait dans le vieux camping-car. Tiénoù savait se cacher des promeneurs.

Il aurait pu nommer chaque arbre, enviait leur grandeur, alors que lui n'était qu'un petit gnome aux jambes arquées.

La fille était à une centaine de mètres devant. Elle filait droit sur la parcelle de bouleaux. En contournant par la gauche, il serait moins enquiné par les ronces et les parterres d'orties. Ce qu'il fit. L'excitation lui donnait des ailes. Il était comme ces nantis qui se croyaient tout permis. Comme eux, il allait profiter de cette garce qui n'avait pas voulu de lui gentiment.

Il retrouvait sa dextérité d'enfant, quand les copains lui couraient après pour le rouer de coups, tout ça parce qu'il n'était pas comme eux.

Geneviève entendit des craquements sur sa gauche. Sans doute un renard, pensa-t-elle sans s'arrêter. Sa seule certitude : elle n'avait pas entendu les voitures.

Il fallait sortir de ces bois, trouver un chemin qui l'amènerait aux premières maisons. Les orties piquaient douloureusement ses jambes à moitié nues, mais quelle importance ?

Elle aperçut une trouée dans les arbres, s'y dirigea. Un chemin ! Sauvée ! Elle le prit sans cesser sa course. Elle s'astreignait à souffler régulièrement pour éviter le point de côté.

Et soudain, une silhouette, venant du couvert des arbres, bondit au milieu du chemin. Geneviève s'immobilisa et vit tout de suite, la carabine dont le canon luisait sous la lune qui s'était levée.

Comment était-ce possible, elle n'avait rien entendu. Et soudain, l'évidence : le monstre ! Elle fit une volte-face brutale et repartit dans l'autre

sens.

Tiénou jura ! La pute ! Il regardait la mince silhouette s'éloigner dans la nuit. Il était comme les chats. Tellement habitué à circuler de nuit qu'il y voyait comme en plein jour.

Ah non ! Elle n'allait pas encore lui échapper ! Sans réfléchir, il épaula. Le coup de feu se répercuta dans le silence. Un bruissement d'ailes s'éleva à droite. Un hibou, dérangé dans sa tranquillité.

Devant, Geneviève était tombée, sans un cri. Tiénou, calmement, son arme posée sur l'épaule, avança vers sa victime. Elle gémissait. Il ne l'avait que blessée. Il s'accroupit, la retourna. Une large flaque de sang rougissait ce qui restait de son soutien-gorge et de son chemisier.

La respiration de Geneviève était devenue sifflante, oppressée.

— Je t'ai touchée aux poumons ? Dommage, murmura Tiénou.

Il se débarrassa de sa carabine sur les cailloux du chemin et ses mains se posèrent sur la peau de Geneviève, en une caresse douce, presque affectueuse. Puis, il tira sur le slip et découvrit la toison blonde. Fasciné, il scruta ce tapis soyeux ; son souffle se fit plus fort, rauque, saccadé. Imitant en cela celui de la malheureuse qui mourait sous ses yeux.

Oh non ! Elle allait pas lui faire ce coup-là ? Il voulait en profiter. Il déboutonna rapidement sa braguette, sortit son pieu et enjamba la fille. D'un seul coup, il la pénétra et s'activa vivement. Geneviève n'avait pas eu un sursaut.

Tout à sa jouissance, Tiénou ne se rendit même pas compte que sous lui, sa victime ne respirait plus.

En se redressant il secoua Geneviève.

— Allez, déguerpis, maintenant !

Il se reculotta et fronça ses épais sourcils en scrutant l'immobilité de la jeune fille.

— Oh ! fit-il en lui donnant un coup de pied.

Aucune réaction. Il se pencha, colla son oreille sur la poitrine, malgré la tache de sang qui s'agrandissait.

— Oh ! Merde... articula-t-il.

Il se redressa, regarda autour de lui, paniqué. Il était bien seul. Qu'est-ce qu'il allait faire de ce corps ? Il n'avait pas voulu cela. Oh merde de merde, jura-t-il entre ses dents. L'homme en noir ! Sa silhouette effrayante envahit son esprit. Quelle punition allait-il inventer ?

Affolé, le monstre laissa échapper une plainte et tourna sur lui-même comme une toupie, les bras ballants, le regard perdu.

Puis, il empoigna Geneviève par les pieds et la traîna sous les arbres. Un parterre d'orties fit l'affaire. Il se baissa, prit le cadavre dans ses bras et le

balança au milieu des orties. On la voyait... on la voyait... ! Comme un fou, il gratta le sol, amassa les feuilles mortes et les jeta sur le corps. Une fois, deux, fois, dix fois, jusqu'à ce qu'il ne vît plus un pouce de peau ou de vêtement.

Alors, il se calma, scruta son œuvre et repartit vers le chemin.

Une tache sombre sur les cailloux attira son attention. Il se baissa. Du sang ! Il s'empara des cailloux gluants, les balança loin, dans les fourrés. Puis, du bout du pied, racla la terre pour tout effacer.

Ensuite, il reprit sa carabine et fila à travers bois, loin du camping-car.

La première voiture arriva vers dix heures. Elle traversa le village lentement, comme on le lui avait recommandé, pour ne pas éveiller les curieux. Il tourna la rue à droite, au bout du village et se trouva bientôt entouré de champs. Après un kilomètre, il vit la masse sombre des bois sur sa gauche.

Il bifurqua dans le premier chemin et monta pour trouver une place relativement cachée. Il ouvrit son coffre, prit la carabine et continua à pied. Il trouva rapidement la caravane. Tout était éteint. Il eut un instant de doute. Avait-il bien suivi le chemin.

C'est alors qu'il entendit la seconde voiture. Il mit son masque et se coula dans l'ombre des arbres. Une chouette ulula quelque part, et un coucou lui répondit.

Le second chasseur apparut. Ils se saluèrent sobrement et attendirent les autres.

L'homme en noir arriva le dernier. Il serra la main de chacun.

— Je vais chercher le gibier, annonça-t-il en riant.

À grandes enjambées, il approcha de la caravane et s'immobilisa en découvrant la porte grande ouverte.

— Tiénou ! appela-t-il.

Aucune réponse. Il renouvela son appel en entrant dans le mobile home. Le silence total l'inquiéta. Il sortit la lampe électrique de sa poche et balada le faisceau dans chaque recoin.

Nom de Dieu ! Elle s'était fait la malle ! Mais comment avait-elle pu ? Cet idiot de Tiénou, forcément ! Toute seule, c'était impossible, ficelée comme elle l'était. Il pensa à ses quatre clients qui attendaient la petite séance promise, l'arme aux pieds, pleins d'espoir et d'impatience.

Il réfléchit à ce qu'il allait leur annoncer et se décida enfin à sortir. Il les rejoignit.

— Messieurs, il y a un petit contretemps.

— C'est-à-dire ? questionna durement le gros, au masque de Peter Pan.

L'homme en noir respira profondément et se lança.

— Le gibier a quitté le terrier.

Trois exclamations furieuses fusèrent.

— Quoi ?

Il ouvrit les bras en geste d'impuissance.

— J'ai été trahi par le gardien de la demoiselle.

Le gros approcha, menaçant, la carabine pointée devant lui.

— Tu te fous de nous !

— Du calme, messieurs. Je le déplore autant que vous.

Un grand maigre, le visage caché sous un masque de chat, fit un pas en avant.

— Tu nous as fait venir jusqu'ici, fait prendre des risques pour rien ?
Qu'est-ce que c'est que cette organisation d'amateur ?

Le troisième se joignit aux deux premiers.

— Tu sais qu'on pourrait te faire la peau, là, maintenant ?

— Pas besoin d'aller aussi loin, répliqua le quatrième. Monsieur va nous dédommager.

Les autres le regardèrent. Pour l'instant, ils n'avaient pas payé, qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Tu vas te débrouiller pour nous offrir une prochaine chasse, mais cette fois... grandiose.

— Oui, ouais... Un cheptel, renchérit le gros.

Il approcha de l'homme en noir au point de le toucher. Celui-ci ne fit pas un mouvement.

— Et dis-toi bien qu'on peut savoir qui tu es... Ce serait bête que les flics mettent le nez dans tes petites combines.

— Et vite, ponctua Peter Pan. Tu nous as échauffé les sens. On n'attendra pas un mois, OK ?

— Pas de problème, répondit l'homme en noir, avec un sang-froid qu'il était loin d'avoir.

Les quatre chasseurs tournèrent les talons. Il resta là, immobile, jusqu'à ce que les moteurs des voitures s'estompent dans le lointain.

Boris écarta le récepteur de son oreille. Et même à cette distance, il pouvait entendre les vociférations de Badolini.

— Je vous avais donné une semaine. Nous sommes samedi, où en êtes-vous ?

— Point mort, répondit Boris.

— Aucune piste, brailla le commissaire de sa voix rocailleuse. Donc vous n'êtes d'aucun secours à votre amie. Laissez donc faire notre collègue lyonnais. Ici, il y a du boulot et je tiens à vous rappeler, tout de même, que votre affectation est Paris, quai des Orfèvres.

— Je ne peux pas l'oublier, patron.

— Je vous veux au bureau lundi matin.

— Je vais en parler à Chaumet.

Baba faillit s'étrangler. Corentin pouvait l'imaginer allant et venant dans le bureau, se cognant aux fauteuils Empire, remettant en place ses trois mèches gominées qui prétendaient cacher sa calvitie, ou alors tirant nerveusement sur une énième Job, ces cigarettes qu'il faisait venir directement de sa Corse natale.

— Qu'est-ce que le commissaire Chaumet vient faire dans ma décision ?

— Mais patron, vous nous avez délégués auprès de lui. C'est donc à lui de dire si notre présence ici est nécessaire, répliqua Boris en souriant du bon tour qu'il jouait au boss.

— Corentin, je trouve que vous allez un peu fort. Lundi matin, dans mon bureau ! clama-t-il une dernière fois avant de raccrocher brutalement.

Isabelle le regarda tristement.

— Alors, tu pars ?

Il prit sa main par-dessus la table autour de laquelle ils avaient pris un café et des biscuits.

— Ne t'en fais pas. Je reviendrai. Je t'ai dit que je m'occuperais personnellement de cette affaire.

Une larme perla dans le regard fatigué de son amie.

— Il n'y a plus d'espoir de la retrouver vivante, n'est-ce pas ? Toi-même tu n'y crois plus.

— Ne dis pas cela. Je te défends d'avoir cette idée. Dans les affaires d'enlèvements, il y a tous les cas de figure. On a vu des détraqués sexuels violer et tuer dans la foulée. Mais il existe aussi le récidiviste qui, plutôt que de prendre le risque d'aller chercher une autre proie, va garder celle-ci sous clé pour pouvoir en profiter.

Isabelle étouffa un sanglot. Il pressa davantage ses doigts qu'il n'avait pas lâchés.

— Excuse-moi de te parler si franchement. Mais depuis le début, tu sais au fond de toi qu'on se heurte à une affaire de ce genre.

— Si on retrouve Geneviève en vie dans quel état sera-t-elle, ma pauvre enfant.

— Elle sera en vie, c'est ce qu'il faut que tu te dises. Et bien suivie, elle

s'en remettre.

Il mentait effrontément. Il savait bien que lorsqu'une gamine de cet âge subissait des violences sexuelles à répétition, cela voulait dire une vie foutue. Il lui en resterait toujours, soit un dégoût de la chose sexuelle, des hommes, une peur, un dégoût de soi-même, enfin un traumatisme grave.

Il se leva et se dirigea vers la porte. Avant de partir, il prit son amie dans ses bras.

— Je serai de retour la semaine prochaine. Il faut juste que j'aille calmer le boss.

Ils s'embrassèrent et elle referma doucement la porte alors qu'il dégringolait les escaliers.

Le commandant Boris Corentin referma la porte de son petit deux pièces de la rue de Turbigo. Une semaine d'absence et ça suffisait pour que ça sente le renfermé. Il alla jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit en grand.

Elle donnait sur la cour. Quelques notes de piano balbutiantes s'infiltrèrent dans l'appartement. La petite du troisième faisait ses gammes. Boris éplucha le courrier. Rien de passionnant. Des pubs, des appels d'organisations caritatives, des papiers de la banque. La routine, quoi !

Les premières notes de la « Lettre à Elise » s'égrenèrent. Quel apprenti pianiste ne s'était pas essayé sur ce fameux Beethoven ?

Le répondeur, lui, était saturé. Il y avait notamment plusieurs appels d'une certaine Nadine. Nadine... Nadine...

— Tu te souviens de moi ? Tu m'as laissée en plan, un soir où ton portable a sonné au moment crucial. Tu as filé comme un malpropre. Tu as promis qu'on se reverrait. Appelle au 0610322400.

La fille soulevée au bistrot le soir où Geneviève avait disparu... Oui, exact, il aurait bien conclu avec elle. Elle lui plaisait cette fille et il n'aimait pas les affaires non résolues que ce soit dans le boulot ou l'amour.

Mais franchement, en ce moment, il n'avait guère envie de bagatelle. Faisant partie de la gent masculine, il se sentait honteux et sali par la disparition de Geneviève. C'était un de ses semblables qui abusait de cette gamine et lui faisait subir Dieu sait quelle avanie.

Il serra les poings et frappa avec colère sur la table.

Aimé Brichot se pencha par-dessus d'épaule de sa fille Colette.

— Non ! Poulailier ça ne s'écrit pas comme ça.

— Mais comment alors ? pleurnicha la gamine.

— Tu cherches dans le dictionnaire. C'est la meilleure méthode.

Jeannette mettait la table et hochait la tête, mécontente.

— Je te laisse chercher, dit Aimé en se redressant. Quand tu as trouvé, tu me le dis.

Il rejoignit son épouse dans la cuisine. Ça sentait bon le gratin dauphinois.

— Je trouve que tu exagères, rouspéta-t-elle. Tu es absent de toute la semaine, et quand tu rentres ce n'est pas drôle pour elles.

— Tu veux que tes filles soient des cancre ? Non ? Alors, je suis bien obligé de sévir puisque tu ne le fais pas.

— Oh ! fit Jeannette. Comme si la terre s'arrêtait de tourner quand tu n'es pas là.

— Tu me fais une mauvaise querelle !

— J'ai trouvé, papa, claironna Colette de sa chambre.

Ce qui mit fin à la discussion.

Pendant le repas, les jumelles racontèrent leurs petites histoires avec les copines et les professeurs contre lesquels elles se rebellaient.

Quand elles furent au lit, Aimé alla les embrasser.

— Tu restes avec nous cette semaine, papa ? demanda Rose.

— Je ne sais pas... J'espère.

— C'est Boris qui te le dira ?

— Eh oui. C'est mon chef, je dois lui obéir, susurra-t-il à l'oreille de la petite. Allez, bonne nuit, les filles.

Il referma doucement la porte et rejoignit Jeannette dans la chambre. Elle était déjà au lit et lui fit un sourire prometteur de délices.

Il passa dans la salle de bains, ôta ses lunettes qu'il posa sur le bord du lavabo, se déshabilla, scruta sa fine moustache, ouvrit un tiroir pour y prendre une paire de ciseaux et délicatement, le nez collé au miroir, il coupa les poils pour rectifier la ligne impeccable de cet attribut dont il était fier.

Il éteignit et regagna la chambre pour se glisser au côté de Jeannette. Elle se coula contre lui et sa main caressa le torse malingre.

Aimé l'embrassa sur le front.

— Pas ce soir, chérie. Je ne suis pas en état, murmura-t-il.

Jeannette, vexée, se redressa sur un coude et le toisa.

— Dis donc, comment sont les Lyonnaises ?

— Oh ! Jeannette...

Non, vraiment, incapable de faire l'amour à sa femme quand il savait qu'une gamine, qui aurait pu être la sienne, subissait en ce moment les pires outrages.

CHAPITRE VIII



La classe de 3^e S du collège J.P. Sartre, s'était éparpillée dans les bois. Leur mission : rapporter les plantes, herbes, feuilles, fleurs qu'ils étaient en mesure de nommer et d'identifier.

Karine et Élodie s'étaient laissée distancer par leurs camarades. Pour elles cette sortie n'était qu'une aubaine pour sécher le cours. Elles se fichaient carrément de savoir si les arbres sous lesquels elles marchaient étaient des chênes, des bouleaux ou des coudriers.

— Tu crois qu'ils vont venir ? demanda Karine à la copine.

C'était la moins aventureuse des deux. Il avait fallu qu'Élodie insiste pour que la jeune fille accepte de donner ce rendez-vous. Élodie, elle l'admirait pour sa hardiesse, son effronterie. Elle aurait tant voulu lui ressembler.

— Évidemment ! Ils en meurent d'envie, répondit Élodie.

Elles marchaient lentement. Un cri d'oiseau retint tout particulièrement l'attention de Karine.

— C'est quoi cet oiseau ?

La copine haussa les épaules.

— J'en sais rien et je m'en fous. T'as la frousse, hein ? Allez, avoue...

— N'importe quoi ! laissa tomber Karine avec un mépris feint.

Devant elles, les camarades avaient disparu. Elles les entendaient à peine.

— Tiens, les voilà, fit Élodie en lui donnant un coup de coude.

Elles s'immobilisèrent pour attendre les deux garçons qui venaient vers elles, Loïc et Steph.

— On y va ? fit Loïc quand ils les rejoignirent.

Il prit la main d'Élodie et Steph prit celle de Karine. Ils quittèrent le chemin et s'enfoncèrent sous le couvert.

Karine freina.

— Le prof a dit de ne pas quitter les sentiers. Il y a des pièges à renard.

— Il dit n'importe quoi ! C'est pour ne pas nous perdre. Allez, viens, répondit Steph en l'entraînant.

Devant eux, Loïc avait passé son bras autour de la taille d'Élodie et sa main caressait ses fesses. Steph en fit autant. Élodie frémit.

Ils trouvèrent bientôt une clairière, relativement abritée des regards.

— Là, ce sera bien, dit Elodie qui s'impatientait.

Il ne fallait pas qu'ils s'absentent trop longtemps, sinon le prof s'en apercevrait et alors, aïe... aïe... aïe ! Elle s'assit sur les feuilles sèches et attira Loïc vers elle. À un mètre d'eux, Steph s'assit le premier et Karine en fit autant.

Avides de tester l'éveil de leur sensualité, les garçons posèrent leurs lèvres sur celles de leurs partenaires. Élodie ouvrit grand la bouche et sa langue chercha instantanément celle de Loïc. Elle avait déjà une certaine habitude.

À côté, Karine entrouvrit sa bouche. Steph y glissa sa langue. Dans un premier temps, elle se laissa faire, n'osant lui faire comprendre que c'était bon. Et puis, l'émoi prit le dessus et elle se fit plus active.

Ils exploraient leurs cavités buccales sans réserve, faisant naître des frissons. La main de Loïc partit vers le jean d'Élodie. Cette foutue manie qu'avaient les filles maintenant de s'habiller comme eux. Avec une jupe, c'était tellement plus facile. Il caressa le pubis de sa partenaire avec de plus en plus d'insistance. Elodie écarta les jambes et prenant les devants, elle défit la fermeture du pantalon.

Loïc n'eut plus qu'à glisser ses doigts dans l'ouverture, puis à travers le slip pour atteindre une intimité chaude et moite.

Karine, moins hardie, laissait faire Steph qui ne se débrouillait pas mal. Il vint à bout de la fermeture, écarta d'une main ferme les cuisses de la fille et se faufila dans l'ouverture.

Au contact de ces doigts en elle, Karine eut un sursaut. Elle prit la main du garçon et voulut l'éloigner de son clitoris qu'il commençait à titiller.

— Laisse-toi faire, chuchota-t-il. Tu vas voir, c'est vachement bon. Après, tu m'en feras autant.

Elle eut un regard vers sa copine. Mais Élodie était trop occupée à son plaisir pour voir quoi que ce soit.

La résistance de Karine échauffa les sens de Steph. La petite garce, elle avait pourtant accepté ce rendez-vous. Elle devait bien savoir à quoi s'attendre.

Tout en la caressant avec la rudesse et l'impatience de la jeunesse, il dégrafa son jean. Non, mais... Elle allait voir ce que c'était un homme, cette garce !

Brusquement, il bascula sur elle. D'une main fébrile il tenta de faire glisser le jean de Karine aux genoux. Elle se débattit.

— Non, arrête, souffla-t-elle.

Mais Steph n'écoutait plus que son désir violent de l'embrocher.

— Arrête, je te dis, répéta Karine en se tortillant pour se délivrer de la poigne de son camarade.

La peur lui donna une force insoupçonnée. Dans un dernier sursaut, elle réussit à se dégager. Elle se releva et sans réfléchir, courut, droit devant elle.

Elodie reprit ses esprits.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-elle en se relevant à demi.

Elle vit alors le sexe de Steph hors du jean, tout gonflé de désir.

— Ce que tu peux être con ! jeta-t-elle en se mettant debout. C'était pas prévu comme ça.

Tout en courant, elle refermait son jean et appelait :

— Karine, reviens...

Et soudain, il y eut un hurlement... Ça y est ! Karine s'était pris les pieds dans un piège à renard.

C'est Loïc qui arriva le premier sur les lieux. Karine était debout devant un buisson d'orties. Au milieu, d'un amas de feuilles mortes que le vent avait dispersées, sortaient une main et un pied.

Les deux autres arrivaient.

— Mon Dieu... murmura Élodie soudain d'une pâleur cadavérique.

Karine éclata en sanglots convulsifs en criant, ce qui eu pour effet d'ameuter toute la classe, le prof en tête. Ils entendirent une cavalcade sur le chemin. Quelques minutes et le prof les rejoignait, suivi de toute la classe.

Il s'immobilisa devant les quatre jeunes gens, l'œil furibard.

— Qu'est-ce que vous... lança-t-il en colère.

Elodie le regarda, puis tourna les yeux vers les orties, le prof en fit autant. Le spectacle morbide lui coupa la parole. Mais la surprise et l'horreur firent vite place à sa conscience de prof. Il se tourna vers les élèves.

— Reculez... reculez ! hurla-t-il avec un geste pour les repousser loin de cette vue macabre. Asseyez-vous au milieu du chemin et n'en bougez plus.

Les élèves obéirent en marmonnant : « qu'est-ce qu'il se passe ?... qu'est-

ce qu'il lui prend ?... T'as vu quelque chose, toi ? Pourquoi ils étaient pas avec nous ?... »

Le prof avait empoigné son portable et appelait la police.

L'estafette des gendarmes arriva sans discrétion un quart d'heure plus tard. Les élèves n'avaient pas bougé, malgré leur curiosité, le prof y veillait.

— Qui a découvert le corps ? demanda le capitaine.

— Ces jeunes gens, répondit le prof en désignant Karine, Steph, Loïc et Elodie qui avaient rejoint leurs camarades sur le chemin.

— Venez ici, ordonna le capitaine avec un geste d'invite.

Tous les quatre se levèrent. Le gendarme les entraîna à l'écart.

— Racontez, incita-t-il.

Karine et Elodie échangèrent un coup d'œil embarrassé.

— Ben, on faisait comme nos copains, attaqua Elodie. On cherchait les plantes que monsieur Germain nous avait demandées. Mais,... continua-t-elle embarrassée, on discutait, on n'a pas fait attention, on s'est laissé distancer. Alors, on a voulu couper à travers bois pour les rejoindre. Et c'est là...

Le capitaine consulta du regard les trois autres.

— Vous confirmez ?

— Tout à fait, assura Loïc.

Un des gendarmes s'approcha de son chef. Une information urgente à lui communiquer qui venait de lui revenir.

— Capitaine...

Il l'attira à l'écart.

— Est-ce que ce ne serait pas la jeune fille disparue depuis une dizaine de jours ?

— Dans ces cas-là cette affaire ne relève plus de notre compétence.

Il rejoignit le groupe et se tourna vers le groupe.

— Merci. On passera au collège pour relever vos identités. Vous pouvez rentrer, mais restez à notre disposition. On aura peut-être encore besoin de vos témoignages.

Le prof rassembla les élèves et ils se mirent en route.

— On laisse tout en l'état. Berdeau et Gouprien vous restez sur place jusqu'à nouvel ordre. Nous, on rentre.

Il lui fallait appeler la PJ de Lyon au plus vite.

Dès le coup de fil de la gendarmerie, Chaumet et son lieutenant avaient bondi dans la voiture. Il dut la laisser en bas. Le capitaine les attendait.

Sylvain Chaumet extirpa difficilement sa masse corporelle de la Renault. Puis, il suivit son lieutenant, en soufflant, pestant contre les pierres du chemin qui montait dans les bois.

Arrivé sur les lieux, il respirait difficilement. Les deux gendarmes de garde le saluèrent avec respect.

— Rien à signaler ? demanda-t-il par routine.

— RAS, commissaire.

— Merci messieurs. Vous pouvez disposer. Nous prenons l'affaire en main.

Les deux gendarmes saluèrent. Chaumet attendit qu'ils disparaissent pour s'approcher. La peau claire de Geneviève tranchait brutalement dans la pénombre du sous-bois. Son visage était encore masqué par les feuilles mortes que Tiénoü avait jetées sur elle.

Chaumet eut un mouvement de tête vers son lieutenant. Celui-ci hésita avant d'approcher des orties. Avec précaution, les bras haut levés pour éviter les feuilles urticantes. Il dégagea les feuilles mortes du corps, puis du visage.

Chaumet tira de son portefeuille la photo de la petite disparue.

— C'est elle ? demanda le lieutenant.

— Oui. C'est elle, répondit le commissaire en remettant la photo à sa place.

— Elle a été tuée d'un coup de carabine, remarqua le lieutenant.

— Oui... Salement amochée la pauvre gosse.

Chaumet fit demi-tour. En chemin, il prit son portable, sélectionna le répertoire, et appela Corentin.

— Boris... Chaumet. On vient de la retrouver. Ça va être dur pour ton amie.

D'un côté, Badolini avait tempêté ; de l'autre Jeannette avait voué Boris à tous les diables. N'empêche qu'ils étaient à nouveau à Lyon, tous les deux. Ou plutôt dans les bois qui surplombaient St-Jallois, à l'est de la capitale des Gaules.

Corentin n'avait encore rien dit à Isabelle. Il voulait voir la petite, peut-être élucider les circonstances de l'assassinat.

Chaumet, son lieutenant, eux deux, le capitaine de gendarmerie, le médecin légiste et deux brancardiers, plus le maire de St-Jallois, ça en faisait du monde. Geneviève reposait toujours dans son buisson d'orties, gardée en permanence par deux gendarmes.

— Je n'ai rien touché avant que tu voies, expliqua Chaumet.

— Merci. Tu as eu raison.

Boris enjamba les orties, observa longuement le cadavre. Dans ce visage horrifié, si pâle, il ne retrouvait rien de son amie. Il recula, inspecta le sol.

— Tu ne retrouveras rien, expliqua Chaumet. Il y a eu beaucoup de piétinements. Tu parles, avec tous ces lycéens !

Brichot refaisait lentement le parcours du chemin jusqu'aux orties, le nez et l'œil collé au sol. Soudain, il se pencha, ramassa un minuscule bout d'étoffe qu'il tint avec précaution entre le pouce et l'index.

— Regarde, fit-il en brandissant son trophée :

Les deux policiers se penchèrent au-dessus du bout d'étoffe. Boris se retourna, observa les lambeaux du chemisier de Geneviève.

— Oui... C'est à elle, marmonna-t-il.

— Ce qui veut dire qu'elle a été tuée dans le chemin et traînée jusqu'ici, conclut Aimé.

Il sortit un sachet plastique de sa poche et y glissa l'indice. Ils revinrent tous vers le chemin, chacun inspectant minutieusement une parcelle du terrain. Le lieutenant de Chaumet qui s'était éloigné, revint bientôt, brandissant deux cailloux. Sans un mot, il les mit sous le nez de Corentin.

— On dirait du sang coagulé. Docteur !...

La légiste accourut, observa la trouvaille du lieutenant et confirma.

— Et vous avez trouvé ça, où ?

— Là, dans les taillis.

— L'assassin a fait le ménage, marmonna Brichot.

Corentin se tourna vers la légiste.

— Je veux savoir rapidement si elle a été violée, torturée, quels sévices elle a subis.

— Je sais bien que les Parisiens sont toujours pressés. Mais trois jours, ça vous ira ?

— On s'en contentera.

La légiste appela ses deux brancardiers. Accroupie dans les orties, elle dicta la position du corps, les plaies, les taches de sang au dictaphone, avant de permettre aux deux hommes d'enlever le corps.

Corentin regarda le maire. Charles Assaya était un grand type à l'aspect solide ; un visage franc, ouvert qui affichait la quarantaine à tout casser.

— À qui appartiennent ces bois ?

— Une partie à la commune. Cette parcelle-là, si j'ai bonne mémoire, mais il faudra consulter le cadastre pour en être certain, appartient à un gros soyeux de Lyon, Francis Beausset. Il y vient chasser avec des amis, deux ou trois fois, l'automne.

— La chasse est fermée en ce moment ? demanda Brichot.

— Au printemps, oui...

— Y a-t-il un garde-chasse ?

— Oui. Dans les parcelles communales, pour éviter les braconnages, les squatters. Pour la sécurité des promeneurs, quoi !

Il se rendit compte de l'incongruité de ses dernières paroles et marmonna en baissant la tête :

— Excusez-moi.

— Il y a beaucoup de promeneurs ? demanda Boris qui se demandait ce qu'on pouvait bien faire dans ces bois.

— Le week-end, oui, répondit Chaumet. Moi-même, je suis venu me promener par ici.

— Ce sont donc des bois assez fréquentés ?

Charles Assaya haussa les épaules et prit un temps avant de répondre.

— Normalement, ici nous sommes sur un terrain privé, où l'on n'a pas le droit d'aller. Mais comme rien n'est clôturé... Et puis, ça dépend des périodes de l'année. En ce moment, si c'est ce que vous voulez savoir, ce n'est pas trop fréquenté. On est à la sortie de l'hiver. Il ne fait pas encore très chaud.

Il leva le nez vers la cime des arbres.

— Et vous constatez que les feuilles sortent à peine. Ces grandes branches décharnées, ce n'est pas très engageant comme promenade.

Boris acquiesça d'un mouvement de tête.

— Vous chassez, monsieur le Maire ? demanda soudain Brichot.

Assaya éclata de rire.

— Oh non ! Et si je pouvais interdire cette pratique barbare. Mais les permis de chasse rapportent quelque argent.

Tout en parlant, ils étaient redescendus sur le chemin.

— Ça mène où ? demanda Boris.

— De ce côté, au champ des Jauffrey, les gros fermiers du coin... Par ici, fit-il en désignant la droite, j'avoue que je ne sais plus. Il y a une éternité que je ne suis pas venu me balader dans ce coin. Vous savez, le rôle de maire, outre mon métier, est très prenant.

— Vous faites quoi ?

— Je suis avocat.

— Eh bien, allons voir ensemble. Par principe, un chemin mène toujours quelque part.

— On va se retrouver à Rome, si on en croit le dicton, plaisanta Aimé.

Boris ne trouva pas de plaisanterie à opposer. Franchement, il n'avait pas la tête à ça !

Le chemin descendait en pente douce. Ils marchaient lentement,

inspectant chaque pouce de terrain : le sol, les fourrés, les branches qui barraient parfois leur marche. Après un bon quart d'heure, ils débouchèrent dans une sorte de clairière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Boris en découvrant une antique caravane.

Le maire eut un léger rire.

— Ah ça ? C'est un camping-car abandonné par des touristes indécents. Il servait de refuge pour les chasseurs.

— Il servait ? fit Chaumet en fronçant les sourcils.

— Oui... parce que depuis deux ans peut-être, c'est devenu le domicile d'un vieil hurluberlu.

Les policiers échangèrent un regard soupçonneux.

— Vous le connaissez ? demanda Brichot.

Assaya haussa les épaules.

— Ben... oui... Je l'ai trouvé un jour installé là.

— Et alors ?

— Ben... il avait l'air paumé, complètement inoffensif. Je lui ai permis de rester.

— D'autres personnes le connaissent ?

Le maire hésita.

— Je ne sais pas trop. C'est un sauvage, qui ne se montre pas.

Boris et Aimé avaient sorti leurs armes.

— Inoffensif, avez-vous dit ? Tu passes derrière, chuchota Boris à Aimé.

Puis, regardant Chaumet et le capitaine de gendarmerie :

— Vous nous couvrez.

Ils approchèrent de la caravane avec précaution en se cachant autant qu'ils le pouvaient. Rien ne bougeait. Corentin se plaqua contre la roulotte. La porte était ouverte.

— Sors, cria-t-il. Tu es cerné.

Mais seul le silence répondit. Alors, d'un bond, il sauta en haut du petit escalier de fer et émergea dans la caravane, le Smith & Wesson pointé en avant.

— Il n'y a personne, cria-t-il en réapparaissant à l'extérieur.

Chaumet et son lieutenant accoururent, bientôt rejoints par Brichot. Le lieutenant enfila des gants latex et commença une inspection minutieuse. Dans le minuscule évier quelques tasses sales traînaient maculées d'un fond de café. Il en retourna une et les quelques gouttes de kawa restèrent collées au fond de la tasse.

— Cette tasse n'a pas servi depuis quelques heures, sinon le café aurait

coulé.

— Venez voir ! s'exclama Brichot.

Tous le rejoignirent vers le lit. Par terre, des morceaux de ruban adhésif marron, tranchés avec un couteau. Pas difficile de comprendre ce qui s'était passé dans ce lieu sinistre. Corentin s'accroupit et scruta ce qui restait des liens de la malheureuse jeune fille.

— Geneviève a été prisonnière ici.

Il se releva, toisa le maire.

— Inoffensif, hein ? Et vous, vous êtes quoi ? Complètement inconscient ?

Il passa devant lui et sortit pour respirer de l'air frais.

— Mais... balbutia Charles Assaya en le suivant. Il n'a jamais rien fait de mal cet homme.

— Ouais... Eh bien, il a commencé. Pas de doute, assura Chaumet.

Puis, se tournant vers son lieutenant.

— Tu me fais venir l'identité scientifique. Ils passent tout au peigne fin. Et on met les scellés.

Boris respira fortement.

— Ça va ? s'inquiéta son ami en le rejoignant.

Boris hocha la tête.

— Reste à savoir comment et pourquoi Geneviève a atterri ici.

Et surtout, il lui restait à annoncer la nouvelle à Isabelle.

Il montait les trois étages pesamment, retardant le moment où Isabelle ouvrirait. Ce genre d'annonce n'était jamais une partie de plaisir, mais aujourd'hui c'était un calvaire.

Arrivé devant l'appartement, il s'octroya encore quelques secondes de répit et enfin posa le doigt sur la sonnette. Il entendit les talons de son amie marteler le parquet et la porte s'ouvrit.

Il devait afficher une telle tête qu'il n'eut pas besoin de parler. Isabelle devint blême et porta les mains à sa bouche.

— Oh non, laissa-t-elle échapper. Puis, plus fort, dans un cri : « non ! »

Boris la prit dans ses bras, l'entraîna dans l'appartement et referma la porte. Le père était là, devant sa télé. Il se leva à leur entrée dans le salon. Son visage était figé, son regard fixe. Il semblait une statue, incapable du moindre mouvement vers sa femme qui hurlait sa douleur, telle les pleureuses d'Orient.

Boris conduisit doucement Isabelle dans les bras de son mari.

— Vous l'avez retrouvée ? balbutia-t-il enfin.

Boris hochâ la tête.

— Mais où ?

— Dans des bois, du côté de St-Jallois.

— Mais qu'est-ce qu'elle allait faire là-bas ?

Puis, la colère l'emportant :

— C'est ce petit connard qui nous a raconté des histoires.

— De qui parlez-vous ? demanda Boris.

— De ce gamin qu'elle fréquentait. Elle n'a pas dû vouloir faire ce qu'il demandait et alors...

Sa voix se cassa.

— Je ne crois pas, monsieur Colomb. Je pense qu'elle a été enlevée.

Isabelle cessa ses pleurs et releva la tête.

— Un sadique... murmura-t-elle.

Boris n'eut pas le courage d'acquiescer. Il biaisâ.

— Nous attendons les rapports d'autopsie.

Elle ferma les yeux et brusquement, perdit connaissance entre les bras de son mari. Boris sortit immédiatement son téléphone.

— Je vais appeler un médecin.

— Non ! Je m'occupe d'elle.

Le ton était sans réplique. Jean prit son épouse dans ses bras et la transporta dans la chambre. Corentin fit demi-tour vers la sortie. Il serait bien temps, demain, de leur dire qu'ils devaient reconnaître le corps.

Ils étaient réunis dans le bureau de Chaumet qui sentait les vieux papiers, l'air vicié, comme s'il n'était jamais aéré.

Le lieutenant avait ramené quatre cafés de la machine, située dans le couloir.

— Bon ! Voilà le rapport d'autopsie, fit Chaumet en posant la main sur un dossier devant lui. Que nous dit-il ? Qu'elle a bien été tuée avec une carabine, d'un modèle ancien que plus personne n'utilise. Des marques aux chevilles et aux poignets attestent qu'elle a été attachée longtemps et d'une manière agressive.

Il prit sa tasse de café, la termina, la reposa et reprit le dossier.

— D'autre part, comme nous le supposions, elle a été violée avant de décéder. Mais, fait plus étrange, le légiste a trouvé dans l'utérus des échantillons de sperme différents. Comme la malheureuse n'avait pas la possibilité de se laver...

— Prostitution ?

— Il est probable qu'elle ait été enlevée dans ce but. Pourquoi séquestrée dans ces bois ? Peut-être une mise à l'épreuve, une initiation avant d'être expédiée en Orient ou ailleurs.

Boris baissa la tête. Comment expliquer cela à Isabelle et Jean ?

CHAPITRE IX



Aline se leva et enfila sa veste qu'elle avait posée sur le lit de la copine. Elle remit le livre de math et son cahier dans sa sacoche qu'elle ferma avant de tendre sa joue à son amie.

— Bon... T'as tout compris, c'est sûr ?

— Pas de problème. Tu jetteras quand même un coup d'œil au devoir avant d'entrer en cours demain ?

— OK ! Travaille bien.

— Merci pour ton aide.

— On se fera la revanche en français ; t'es meilleure que moi.

Elles sortirent de la chambre. Dans la salle à manger, la table était déjà mise. La maman d'Alicia sortit de la cuisine en s'essuyant les mains sur son tablier.

— Vraiment, tu ne veux pas rester dîner avec nous ? Tu peux même coucher, si tu veux, proposa-t-elle.

— Non, je vous remercie, madame. Mais je vais rentrer. Maman est toute seule. Mon père est en déplacement à l'étranger.

— Comme tu veux.

Ce fut au tour du papa de plier son journal et de quitter à regret le confortable fauteuil devant la télé.

— On met ton vélo dans la voiture. Je te raccompagne.

— Pas la peine. En pédalant bien, j'en ai pour un quart d'heure. Je vous

assure, tout va bien.

— En tout cas, c'est gentil d'aider Alicia.

— C'est normal.

Ils la raccompagnèrent jusqu'à la porte. Elle avait laissé le vélo près de la grille de la maison. Le père descendit avec elle pour ouvrir et refermer.

— Tu nous téléphones dès que tu es arrivée, conseilla-t-il.

— D'accord. À demain, Alicia.

Aline posa son sac dans le panier devant le guidon, enfourcha la bicyclette et eut un dernier geste d'adieu en amorçant le mouvement de pédales.

Il faisait nuit. Elle s'était un peu trop attardée. Mais elle connaissait tellement le coin. Elle jeta un coup d'œil à sa montre et sans cesser de pédaler, elle sortit son portable, et appela sa mère.

— Ne t'inquiète pas, j'arrive. Je suis sur la route.

— Mais si, je m'inquiète, à cette heure-ci.

— Il n'est pas minuit, maman ou trois heures du matin. Ce n'est que 20 heures. Fais chauffer la soupe. Je suis là dans un quart d'heure.

Elle rempocha son portable et s'activa sur les pédales.

Il avait pris la voiture et rôdait à la recherche d'une proie. La police avait enfin donné des infos aux journaux qui, depuis hier, faisaient les gros titres avec la gamine trouvée dans les bois de St-Jallois.

Il était relativement loin de cette petite commune, mais on ne sait jamais. Il ne roulait donc pas trop lentement de crainte que son manège ne se remarque.

Les rues de Meyzieu étaient vides. Quelques garçons, une canette de bière en main, assis sur le dossier d'un banc sur une place, refaisaient le monde à grands coups de gueule. Un peu plus loin, un café était encore ouvert. Quelques rares voitures et au volant, des hommes pressés de rentrer avant le J.T.

Il ne trouverait rien par ici. Il sortit de la ville par le nord. Pourtant, il ne pouvait pas rentrer bredouille. Il avait accéléré. Il aborda le virage à grande vitesse et faillit ne pas la voir. Brutalement, il lâcha l'accélérateur. La voiture ralentit. Il regarda à droite, à gauche. Pas une maison, pas un véhicule.

Devant, la jeune fille avait accéléré. Aline sentait la voiture dans sa roue et elle n'aimait pas ça. Si c'était un type saoul, il était capable de la renverser, sans même le faire exprès.

Instinctivement, elle fit un écart, pour le laisser passer. Le coup fut rapide. L'homme avait pris sa décision. Il appuya un peu plus sur le champignon et fonda sur elle, pas trop vite pour ne pas l'esquinter. Il heurta la roue arrière du vélo qui fut projeté sur le bas-côté de la route.

Aline sous la violence du choc, bascula par-dessus le guidon et se retrouva

dans le fossé. Avant de perdre connaissance, elle entendit la voiture qui s'arrêtait.

L'homme approcha rapidement. Pourvu qu'il n'y soit pas allé trop fort. Il se pencha sur la jeune fille. Bon ! Elle vivait. Apparemment, rien de cassé. Le sac s'était ouvert et les cahiers et livres s'étaient répandus dans les herbes folles.

— Et merde ! jura-t-il.

Il ne pouvait pas laisser ça derrière lui. À tâtons, il retrouva le sac et partit à la quête de son contenu. Les cahiers ouverts faisaient une tache claire repérable facilement, mais pour les livres et les stylos, c'était une autre paire de manches.

Bon ! Il espérait avoir tout récupéré. Sa main tâta l'herbe humide et ne rencontra rien qui fût à la fille. Parfait !

Il attrapa la bicyclette et la porta près de la voiture. Il ouvrit le coffre et la fourra dedans. Elle ne tenait pas. Il dut ôter la roue avant pour l'y faire entrer.

Il retourna chercher le sac, le jeta dans le coffre avant de le claquer et revint vers la fille. Elle n'avait pas bougé. Parfait, parfait ! Bien sonnée. Ce serait facile.

Il se pencha, la prit dans ses bras, la souleva et la porta jusqu'à la voiture. Il ouvrit la portière arrière et la déposa sur la banquette. Puis, il se remit au volant et s'éloigna du lieu de son forfait.

Il avait repéré X fois l'itinéraire de nuit et aurait pu reconnaître n'importe quel buisson. La voiture monta péniblement dans le chemin rocailleux. Il avait éteint les phares qui auraient pu être repérables d'en bas.

Les ruines du château se dressaient au sommet de la colline. Un endroit où personne ne venait jamais. Dans le pays, on disait ce lieu hanté. Il se rappelait avoir entendu dans son enfance la légende racontant qu'une jeune princesse était morte emprisonnée dans les caves du château et que la nuit, elle rôdait. Même les enfants du pays n'y venaient pas jouer.

Lui-même n'y était monté que voici peu de temps. S'il voulait continuer son petit trafic, il avait bien fallu trouver une autre prison pour ses victimes depuis que la caravane avait été découverte. Ici, c'était un lieu idéal où personne ne viendrait fouiner.

Il stoppa au pied de ce qui restait de la grande tour. Il ouvrit la boîte à gants, y prit une lampe frontale, celle utilisée par les spéléologues ou les randonneurs, la positionna sur son front, puis l'alluma.

Il sortit du véhicule, fit le tour, ouvrit la portière arrière. La fille n'avait pas repris connaissance. Tant mieux ! À nouveau il la chargea dans ses bras et se dirigea vers la tour. Là, il dut la déposer.

Quand il était venu rôder par ici, voici une quinzaine de jours, l'ouverture pour entrer dans la tour avait été en partie murée. Il avait ôté les pierres une à

une. Puis, après avoir inspecté et trouvé les lieux à sa convenance, il avait remis en place ce semblant de mur.

Il posa Aline sur le sol et ôta les pierres une à une. Il dégagea ainsi des marches qui descendaient dans les sous-sols. Il reprit la fille dans ses bras et s'engagea dans l'escalier en colimaçon. Ce n'était pas facile, elle était lourde, et il n'y voyait guère.

Il mit donc un certain temps pour atteindre une porte de bois verroulu, plus très solide et sur laquelle brillait un cadenas tout neuf. L'homme avait fabriqué une fermeture de fortune qui lui paraissait suffisante.

Il ouvrit le cadenas, entra dans une cave voûtée. Ça sentait le moisi, l'humidité. Il posa son fardeau sur le sol de terre battue. Il avait tout prévu lors de sa dernière visite. Il prit le rouleau de ruban adhésif posé près de la porte et entortilla les chevilles et les poignets de sa prisonnière et la laissa là, au milieu de cet espace restreint.

Il remonta en vitesse. Il ne tenait pas à s'attarder dans le coin. Il fallait qu'il s'occupe du vélo et du sac. Le plus sage était de les descendre dans la cave avec la fille.

Il ouvrit son coffre, mit la bandoulière du sac sur son épaule et sortit le vélo. La roue démontée à la main, il redescendit, posa le tout dans le fond de la cave. La fille n'avait pas repris connaissance.

À nouveau il s'élança dans l'escalier. En haut, il prit le vélo. Il eut du mal à le descendre dans cet espace en colimaçon. Il manqua tomber plus d'une fois avant d'atteindre enfin la cave. Il posa le vélo à côté du sac et de la roue.

Avant de quitter ce lieu sombre et humide, il se pencha vers la fille. Elle ouvrait les yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? bredouilla-t-elle.

Bon, ça allait... Rassuré, il sortit, referma le cadenas.

En haut, il remit les pierres en place. Méfiance ! et remonta dans sa voiture.

Les foulées de Juliette étaient longues, régulières. On lui avait toujours dit qu'elle avait un beau style. Elle courait avec élégance et ce n'était pas donné à tous les joggeurs.

Les écouteurs sur les oreilles, elle se laissait aller au rythme des musiques qu'elle avait chargées dans son MP3. Elle aimait courir le soir, dans ces bois dont elle connaissait chaque bosquet, chaque arbre.

Ce soir, se sentant particulièrement en forme, elle avait augmenté son taf de kilomètres. 21 heures... Il était temps de regagner son petit studio dans Vaux-en-Velin. Demain, c'était gymnase. Juliette sourit en pensant à sa copine Chloé qui se moquait d'elle. « Tu es une droguée au sport », lui disait-elle entre deux baisers ou trois caresses. À vingt ans, elle avait de la chance d'avoir Chloé. Bon nombre d'homos, comme elle, passaient de fille en fille

sans jamais rencontrer l'âme sœur.

Juliette en magnifiques foulées remonta vers la route en pensant à la soirée de demain. L'anniversaire de Chloé. Ne pas oublier d'aller chercher le cadeau qu'elle avait commandé. Elles fêteraient ça, en tête à tête, en amoureuses.

Toute à la perspective joyeuse de cette soirée, elle ne prit pas garde à la racine qui pointait par-dessus les pierres du chemin. Elle se prit les pieds dedans, s'étala de tout son long en jurant : « bordel de merde ! »

Elle se releva aussitôt et poussa un hurlement en posant le pied gauche par terre. Elle se laissa tomber sur la terre et porta les mains à sa cheville. Cassée ou foulée ?

Lentement, elle se remit debout, réessaya. Ce n'était peut-être que foulé. Avec précaution, elle tenta de marcher en boitillant.

Ça irait pour regagner la voiture, mais demain, pas question de gymnase. Est-ce qu'elle pourrait conduire pour rentrer ? Oui, elle se débrouillerait. Juliette ne se laissait jamais déborder.

En boitant, à moitié sur une patte, elle prit pied sur la route. Au loin, elle vit les phares d'une voiture. Sa Fiat était à une centaine de mètres.

L'homme en noir roulait sans trop savoir où aller. Il était reparti en chasse, espérant un heureux hasard pour rencontrer sa seconde victime. Ses clients voulaient du grandiose, ils en auraient.

Les phares prirent la silhouette boitillante, de Juliette comme dans un projecteur. Pas possible ! Elle était là, la seconde, à sa portée... Une excitation fébrile lui monta à la tête. Il se sentait tout ragaillard à l'idée de jouer son rôle.

Il la dépassa, puis stoppa et recula pour s'arrêter à sa hauteur. D'un coup d'index sur le bouton électrique, il descendit la vitre côté passager et se pencha.

— Vous avez un problème ? interrogea-t-il d'un ton aimable.

— Non, non, ça va aller, répondit Juliette sans s'arrêter.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, oui, ma voiture n'est pas loin. Merci.

— Bon courage ! lança-t-il sans insister.

Il embraya et redémarra doucement. L'œil dans le rétro, il vit la jeune fille trébucher et repartir doucement. Il l'attendit. Quand elle fut à sa hauteur, il se pencha à nouveau.

— Qu'est-ce que vous vous êtes fait ?

— Je ne sais pas si c'est cassé ou simplement foulé.

Juliette ne s'était pas arrêtée. Ils parlaient tout en continuant, lui au pas, elle à cloche-pied.

Ah ! Pour courir devant les chasseurs, ce ne serait pas facile...

— Ce n'est pas prudent de vous appuyer sur le pied blessé.

— Laissez-moi au moins vous déposer à votre voiture.

Juliette le regarda mieux. Un type d'une quarantaine, bien habillé, un visage avenant.

— Je serais heureux que quelqu'un le fasse pour ma fille si cette mésaventure lui arrivait, dit-il.

— Vous avez une fille de mon âge ?

— Oh ! À peu près. Elle a 18 ans.

— Un peu plus jeune, répondit Juliette. Moi, je travaille déjà.

— Je vois bien que vous peinez. C'est un peu bête. Montez.

Elle mesura le chemin qui lui restait à faire et se dit : pourquoi pas ? Il a une fille de mon âge, c'est bon. Elle s'immobilisa.

— Écoutez, je veux bien. Parce que je me demande si j'arriverai au bout.

Il arrêta la voiture, descendit, et fit le tour pour approcher.

— Je vois que vous êtes raisonnable. Faites voir.

— Vous êtes médecin ?

— Non, kiné, mentit-il.

Il palpa la cheville. Juliette fit la grimace.

— Je ne pense pas que ce soit cassé. Mais même une foulure ou une entorse, il ne faut pas forcer. Allez, appuyez-vous sur moi. Voilà que je deviens déjà un bâton de vieillesse !

Il rit de bon cœur à sa plaisanterie, alla ouvrir la portière pour faire monter Juliette dans la voiture. Elle s'installa, il se glissa derrière le volant.

— C'est gentil, merci, fit-elle.

— Bof ! Ce n'est rien. On y va ?

— Oui, ma Fiat doit être après le virage.

Ils roulèrent en silence. L'homme lui jetait des regards à la dérobée.

— Cet accident vous est arrivé quand ?

— Je finissais mon jogging. Il y a un quart d'heure, à peu près. Heureusement que vous êtes arrivé, je souffle un peu.

— Cet effort a dû vous donner soif. Prenez la bouteille d'eau devant vous. Dans la boîte à gants, il y a des gobelets.

— C'est pas de refus.

Elle ouvrit le compartiment, prit un gobelet.

— Vous en voulez ?

— Non, non, allez-y.

Elle remplit le verre à moitié, reboucha la bouteille et but d'un trait.

— Ah ! Ça fait du bien.

Oui, ma cocotte... ça va te faire du bien...

Juliette se pencha en avant.

— Ralentissez... La voilà...

Garée sur le bas côté de la route, une petite Fiat de couleur sombre attendait sagement. L'homme stoppa juste derrière. Juliette posa la main sur la portière pour ouvrir. Puis, elle la porta à son front.

— Je ne me sens pas bien, tout à coup.

— Le contrecoup de votre blessure. C'est courant, affirma l'homme sans la moindre hésitation.

Juliette se rejeta en arrière, contre le dossier du siège et ferma les yeux. L'homme la scrutait, un demi-sourire aux lèvres.

— Ça ne va pas du tout, balbutia-t-elle encore, d'une voix pâteuse.

Il ne répondit pas, attendit avec patience. Encore quelques secondes et ce serait parfait. Quand il fut certain qu'elle dormait, il fouilla la pochette qu'elle portait à la ceinture, en tira la clé de la Fiat. Il sortit de sa voiture, alla jusqu'à l'autre qu'il ouvrit. Un sac à main était planqué sous le siège conducteur. Dans la boîte à gants, un sachet de mouchoirs en papier, une carte routière et un gilet de protection.

Il ressortit, ouvrit le coffre et n'y découvrit que le triangle de danger en cas de problème et une sangle.

Savoir comment elle s'appelait, d'où elle venait, n'avait aucun intérêt pour ce qu'il voulait en faire. Il laissa le sac à main en place et ne l'ouvrit même pas. Il enclencha la clé dans le démarreur et claqua tout simplement la portière.

Quand il s'installa à nouveau dans sa voiture, la fille n'avait pas bougé. Il n'avait que trop traîné dans le coin. Il démarra.

Il était près de minuit quand il atteignit les ruines. Sur les dernières portions de route, il avait roulé lentement, phares éteints. Pas besoin de se faire repérer si un insomniaque entendait le véhicule.

Au château, ce fut le même procédé. Arrêter la voiture, aller ôter les pierres qui obstruaient l'entrée, mettre la lampe frontale, prendre la fille dans ses bras et la descendre à la cave.

La clé tourna dans le cadenas. À l'intérieur, Aline sursauta.

— Qui êtes-vous ? balbutia-t-elle. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je t'amène une compagne pour que tu te sentes moins seule.

Il posa Juliette sur le sol, alla chercher le ruban adhésif et emprisonna ses chevilles et ses poignets.

— Comme ça, vous pourrez bavarder, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— Non, je vous en prie, ne partez pas ! cria Aline qui paniquait complètement dans ce noir absolu. Dites-moi ce que vous voulez...

— Tu le sauras bien assez tôt, répliqua l'homme, de l'autre côté de la porte en tournant la clé dans la serrure.

La mère d'Aline regarda l'heure une fois de plus. Mais qu'est-ce qu'elle faisait ? Il y avait presque une heure, Aline lui avait dit qu'elle serait rentrée dans un quart d'heure.

Elle prit le combiné du téléphone, composa à nouveau le numéro du portable de sa fille. Elle avait sûrement rencontré quelqu'un.

— Avec qui discutes-tu ? jeta-t-elle d'une voix coléreuse. Moi, j'ai mangé, tant pis.

Elle se planta devant la télé et essaya de suivre le téléfilm de France 3. Mais elle était trop préoccupée pour comprendre l'intrigue.

Elle se leva, jeta un châle sur ses épaules et prenant ses clés, elle sortit. La rue était calme, comme d'habitude à cette heure-ci. Elle fit quelques pas pour aller au devant de sa fille. Elle scrutait aussi loin qu'elle pouvait. Et soudain, son cœur bondit. Ah ! La voilà enfin ! Elle s'apprêta à lui passer un sévère savon.

Le cycliste arriva à sa hauteur, ce n'était pas Aline.

— S'il vous plaît ? cria-t-elle en le poursuivant.

L'homme s'arrêta, mit pied à terre et se tourna vers elle.

— Vous n'avez pas croisé une jeune fille à vélo ?

Il fit la moue.

— Non, désolé, madame.

Et il reprit son pédalage.

La mère resta près de dix minutes, le regard perçant, espérant enfin apercevoir sa fille. Finalement, de plus en plus inquiète, elle rentra chez elle. Aucun message sur le répondeur. Elle reprit le combiné et appela son mari pour lui expliquer la situation.

— Et tu n'as pas averti la police ? s'emporta-t-il.

— J'espérais toujours qu'elle allait arriver.

— Téléphone tout de suite aux flics et tiens-moi au courant.

Alors, seulement, la mère commença à paniquer et à envisager que quelque chose de grave était arrivé.

Chloé avait la clé du studio de Juliette. Le lendemain, elle y arriva, comme prévu, vers 19 heures, le jour de son anniversaire. Juliette ne l'avait pas appelée de la journée. Mais sachant qu'elles se voyaient le soir, ça n'avait rien de déroutant.

— Juliette ! appela-t-elle en entrant.

Ni musique, ni réponse. Un silence total. L'espace était si restreint que, au premier coup d'œil Chloé se rendit compte que rien n'était prêt. Elle eut un sourire. Juliette avait projeté de l'emmener au restaurant.

Elle sortit les apéritifs, les cacahuètes et les biscuits salés, installa tout cela joliment sur la table et se vautra dans le canapé en attendant son amie.

Pour éviter l'ennui pendant cette attente qui, sans aucun doute, serait courte, elle alluma la télé et sélectionna Canal +. C'était l'heure du Grand Journal et elle appréciait cette émission.

Aucune idée du temps qui s'écoula avant que quelqu'un ne sonne.

— J'arrive ! cria-t-elle en se levant. Ne me dis pas que tu as oublié tes clés.

Elle ouvrit la porte en grand et se trouva devant deux policiers en tenue qui la saluèrent.

— Mademoiselle Juliette Servanti ?

— Non. Justement, je l'attends.

— Elle est bien propriétaire d'une Fiat 500, immatriculée 887 FT 69 ?

— Oui, balbutia Chloé en devenant très pâle. Elle a eu un accident ?

— Non. Mais nous avons retrouvé sa voiture sur la route de Décines.

— Intacte ?

— Oui. Dans la voiture, il y a son sac et les clés sont sur le contact. Pouvez-vous nous expliquer ?

— Juliette a l'habitude d'aller courir dans les bois le soir. C'est ce qu'elle a dû faire hier.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Je l'ai eue hier au téléphone hier. Nous devons fêter mon anniversaire ensemble, ce soir. C'est pourquoi je suis là.

Les deux flics échangèrent un regard, puis le plus grand, celui qui avait parlé jusqu'à maintenant, posa les yeux sur elle.

— Je crains que vous l'attendiez en vain.

Chloé paniqua.

— Mais ça veut dire quoi ? Vous l'avez retrouvée dans les bois ?

— Les recherches vont commencer.

Chloé, abattue, s'appuya contre le chambranle. Le flic n'eut pas le courage de lui dire : attendez-vous au pire.

— Nous vous tenons au courant, dit-il en la saluant avant de faire demi-tour.

CHAPITRE X



La police de Décines et de Meyzieu avait rapidement fait le rapprochement entre ces deux disparitions et la première, celle de cette malheureuse jeune fille retrouvée morte dans les bois de St-Jallois.

Les deux plaintes avaient donc atterri sur le bureau de Sylvain Chaumet. Ils étaient tous les trois debout devant le grand plan de la région lyonnaise qui ornait un des murs de la pièce.

Chaumet s'était muni de sa règle. Il pointa les régions où avaient eu lieu les disparitions.

— Villeurbanne... Meyzieu... Décines ou Vaulx-en-Velin..., la même région, l'est de Lyon.

— Et les bois de St-Jallois sont aussi dans ce secteur, remarqua Brichtot.

— On peut en conclure qu'il s'agit du même client, qui, probablement, loge dans ce périmètre, précisa Corentin, en traçant, avec son index, un grand cercle englobant les communes citées.

— Le fichier n'a localisé aucun de nos sadiques par ici, répondit Chaumet.

— Il a peut-être déménagé.

— Ou c'est un parfait inconnu des services.

Chaumet revint s'asseoir à son bureau.

— Je vais mettre la pression sur mes collègues de ces communes.

Il passa quelques coups de fil, puis, regarda les deux Parisiens.

— Boris, tu voulais te rendre sur place, on y va.

Alicia marchait devant. Les trois policiers, plus une armée de gendarmes, la suivait.

— Tu es certaine qu’Aline a pris cette route ? demanda Brichot.

— Certaine ! Il n’y en a pas d’autre. Avec son vélo, elle ne pouvait pas couper à travers. Obligée de prendre la route.

Ils étaient allés interroger la mère de la jeune fille qui avait donné l’heure à laquelle elle avait eu sa fille en ligne.

— Je ne peux pas me tromper. Aline m’a dit exactement : il n’est que 20 heures...

Les parents d’Alicia avaient donné une autre précision : il était environ 8 heures moins dix quand elle avait quitté leur maison.

Alicia avait bien voulu faire la démonstration. Sur son vélo, elle avait fait le trajet. Aimé l’œil sur sa montre lui avait crié « stop » dès que les aiguilles avaient atteint les dix minutes de battement entre son départ de la maison d’Alicia et son coup de fil à sa mère.

La route à cet endroit était bordée de champs de colza en fleurs à cette époque de l’année. Les gendarmes se déployèrent et le secteur fut systématiquement ratissé. Rien dans le fossé. Les hautes tiges de colza n’étaient pas écrasées. Ici, tout était nickel.

— Ce qui s’est passé est donc situé plus loin. Continuons, décida Boris.

Les gendarmes avançaient dans toute la largeur de la route. Une voiture venant en face dut se garer sur le bas côté pour les laisser passer. Derrière le cordon des enquêteurs qui avançaient lentement, un automobiliste qui les suivait au pas depuis quelques minutes, perdit patience. Il klaxonna.

Le capitaine de gendarmerie fit stopper ses hommes, leur fit signe de libérer une portion de route et fit passer l’automobiliste pressé. Puis ils reprirent leur lente progression.

Ce n’est qu’un kilomètre plus loin qu’un des gendarmes cria :

— J’ai quelque chose.

Ici, la route longeait un bosquet, reste sans doute d’un bois que les agriculteurs du coin avaient peu à peu grignoté. Le gendarme s’était immobilisé à l’orée de ce bosquet.

Les trois flics se précipitèrent. Le gendarme n’avait pas bougé. Accroupi, il montrait un stylo qui brillait dans les herbes folles. Brichot enfila un gant de latex, prit le stylo et le glissa dans une pochette plastique.

Puis ils mirent l’attention maximum pour ratisser en cercles concentriques. Corentin se releva après quelques minutes à scruter l’herbe à s’en provoquer des maux de tête. Il brandissait un minuscule débris.

Chaumet approcha pour mieux regarder.

— C'est du verre ?

— Non, je dirais plutôt de la matière plastique. Certainement un morceau de l'éclairage du vélo. Regarde, je l'ai péché là, près de cette racine. Elle a dû tomber par ici.

Ils remontèrent sur la route et inspectèrent le macadam.

— Qu'est-ce qui a bien pu la faire chuter ? La route est droite, il n'y a rien, pas de nid de poule, pas de pierres...

— Un animal qu'elle a voulu éviter ? proposa Brichot.

— C'est pas con, ça, répliqua Chaumet. Un chevreuil, ou un lapin. Le coin en est infesté.

— On chasse par ici ? demanda brusquement Boris.

— Oui, hélas... Je déteste cette caste de chasseurs, répondit Sylvain Chaumet. Ils se prennent pour des petits soldats. On a souvent des altercations entre chasseurs et riverains.

Brichot poursuivait ses hypothèses.

— Elle a pu être renversée par un chauffard, lança-t-il.

Chaumet se tourna vers Boris.

— Vous faites une fine équipe tous les deux, hein ?

Puis regardant Aimé :

— Si un jour tu veux t'exiler en province, je te garde une place au chaud.

Suivant cette dernière hypothèse, ils passèrent le macadam et le bas-côté de la route au peigne fin.

— Là, peut-être, dit Boris en s'accroupissant devant une trace de pneu.

Chaumet et Brichot s'agenouillèrent à ses côtés.

— Ouais... Le gars a freiné brutalement, remarqua le commissaire. Je vais faire venir l'équipe technique pour qu'il nous dise de quand datent cette trace de gomme et la marque du pneu.

— Et si réellement cette petite a été renversée, le type l'a emmenée... peut-être grièvement blessée, conclut Corentin.

— Il s'est peut-être débarrassé du vélo quelque part. Il faut le chercher.

Chaumet donna ses instructions. Le capitaine de gendarmerie fit immédiatement installer des plots de protection.

— Je crois que nous ne trouverons rien de plus, dit Boris en se relevant. De ce que nous avons péché, on peut conclure qu'Aline soit, a été renversée, soit, est tombée ici-même. Et après...

C'est l'humidité glaciale de la cave qui sortit Juliette de sa torpeur. Elle tremblait de froid. Elle voulut se mettre debout et se rendit compte que ses

chevilles et ses mains étaient liées.

— Tu es qui ? demanda une voix dans l'ombre.

Juliette se raidit. Elle n'était pas seule.

— Juliette, répondit-elle. Et toi ?

— Aline...

Elles se turent évaluant la probabilité d'être aux mains d'un sadique.

— Tu es là depuis longtemps ? demanda Juliette.

— Non. Hier soir. Il m'a apportée avant toi.

— Tu es où ? demanda Juliette. Parle encore pour que je te localise.

— J'ai peur, murmura Aline. J'ai froid, j'ai soif. Cet homme va nous faire du mal ou peut-être nous envoyer quelque part, dans un bordel.

Soudain, elle tressaillit et eut un léger cri. Juliette venait de la frôler. Elles se serrèrent l'une contre l'autre.

— Désolée, fit encore Aline. Mais je préfère ne pas être seule dans cet endroit sinistre.

— Est-ce que tu as vu où il nous a enfermées ?

— Non ! J'ai été renversée à vélo et ensuite, je me suis retrouvée ici.

— Donc, tu n'as pas vu le type ?

— Non...

— Moi, je l'ai vu et je ne suis pas prête de l'oublier, crois-moi.

Puis, Juliette enchaîna :

— Faut qu'on sorte d'ici. C'est une chance qu'on soit deux. On va s'aider. Il n'y a pas pensé, le con !

— Oui... fit Aline d'une voix pleine d'espoir. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— C'est moi qui vais faire. Mets-toi sur le côté ou sur le ventre et avec mes dents, je vais essayer de couper tes liens.

Aline se mit sur le côté et sentit Juliette qui, à tâtons, glissait le long du corps. Puis, elle sentit un souffle chaud sur ses poignets. Juliette attrapa le ruban adhésif entre ses dents et commença à le grignoter.

Ce n'était pas facile. L'effort lui donnait chaud, tant mieux. De temps en temps, elle s'arrêtait, reprenait son souffle et recommençait.

Aline se sentait moins paniquée avec cette fille qui avait l'air de vouloir se battre. Elle ne disait rien, suivait comme elle pouvait les efforts de sa compagne de captivité.

Au bout de quelques minutes, Juliette eut l'impression d'avoir rompu un petit centimètre, peut-être, du ruban.

— Essaie de tirer dessus, conseilla-t-elle.

Aline écarta ses poignets au maximum, sans résultat.

— Non, rien à faire.

Juliette se remit au travail. Et soudain, elle s'immobilisa, la tête levée, l'oreille attentive.

— On dirait que quelqu'un vient, murmura-t-elle.

Elle se rejeta sur le dos, glissa sur un mètre pour s'éloigner d'Aline et attendit. Quelqu'un descendait l'escalier. Peu après une clé tourna dans la serrure. Éblouies par un faisceau lumineux elles fermèrent les yeux.

L'homme en noir avait mis son masque.

— Alors, mes petites chattes, on fait la conversation ?

Elles ne pouvaient distinguer l'homme resté dans l'ombre. Juliette fit un effort pour tenter de reconnaître son ravisseur, mais le masque déformait la voix.

— Qu'est-ce que vous allez faire de nous ? demanda-t-elle.

Il eut un ricanement.

— Tu m'as l'air d'avoir la langue bien pendue, toi ! Tu le sauras bien assez tôt, et peut-être même que ça va te plaire et que tu en redemanderas.

Il posa la torche électrique sur le sol. Elles distinguèrent une silhouette massive sous une cape.

— Je vous apporte à manger, mes chéries. Il faut que vous soyez en forme, autrement il n'y aura plus de jeu.

Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Aline frissonna. Juliette serra les mâchoires. Il fallait le prendre en défaut.

— De quel jeu parlez-vous ?

Nouveau ricanement.

— Oh ! La petite curieuse. Tu verras. Tiens ! Puisque tu m'as l'air dégoûdée, toi, tu vas donner à manger à l'autre.

Il reprit la lampe électrique, la braqua sur le visage de Juliette qui cligna des yeux.

— Tourne-toi.

Elle vit briller une lame et frissonna d'appréhension. Elle se mit sur le côté. Mais ce n'était que pour sectionner le ruban adhésif. Il était près d'elle, c'était le moment. Dès que ses mains furent libérées, elle fit une volte-face et enserra les jambes de l'homme entre ses bras noués.

Il se baissa et lui asséna une manchette du tranchant de la main sur la nuque. Juliette eut un cri et lâcha prise.

— Petite garce, tonna l'homme. T'as de la ressource. Tant mieux ! Ce sera plus marrant.

De quoi voulait-il parler ? Il avait fait un pas en arrière. D'un coup de

pied, il lui envoya deux sandwiches et une bouteille d'eau.

— Allez, mangez toutes les deux. J'ai pas que ça à faire.

Juliette extirpa les sandwiches des papiers d'emballage et en tendit un vers la bouche d'Aline. Puis, elle mordit dans le sien.

L'homme s'était adossé au mur froid et humide et braquait la lampe sur elles. Quand elles eurent fini, il s'approcha de Juliette.

— Sur le ventre ! ordonna-t-il. Tes mains dans le dos. Ainsi positionnée, les pieds liés, elle était sans défense. Il entortilla le ruban autour de ses poignets et fila vers la porte.

— À bientôt, les petites chattes. Inutile de vous dire d'être sages, vous ne pouvez pas faire autrement.

Et en plus, il se permettait de faire de l'humour bidon.

— Enfoiré ! cria Juliette quand la porte fut refermée. Le cadenas claqua. Elles étaient à nouveau dans le noir complet. Aline se mit à pleurer.

La petite commune de Verrien était située dans le secteur est de Lyon, celui qui intéressait la police. Toutes les communes limitrophes des lieux de disparition des jeunes filles, étaient ratissées centimètre par centimètre. Verrien était gérée par un homme solide, bien charpenté, Georges Manguette, lequel ne mâchait pas ses mots.

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il avait vu débarquer dans sa tranquille bourgade l'effectif musclé de la police lyonnaise.

360 habitants, femmes et enfants compris, s'abritaient dans les maisonnettes autour d'une place centrale, sur laquelle régnait l'église du village. Un village français banal, en somme, avec son café de la République, et son épicerie fourre-tout.

— Je connais tous mes administrés, personnellement, et je réponds d'eux, avait commencé par tempêter le maire.

N'empêche... Il avait été obligé de sortir le dernier recensement. Chaumet, Corentin et Brichot attablés dans la salle du conseil municipal, étaient penchés sur les feuilles qu'ils épluchaient avec soin. Manguette donnait les précisions au fur et à mesure.

— Les Garat... Une famille établie dans le village depuis des générations. Ils ont quelque cent hectares de culture. Ce sont des fermiers sans histoire.

— Propriétaires de bois ?

— Oui, ceux qui sont en allant vers St-Jallois.

Les trois flics échangèrent un regard.

— Ces bois sont sur votre commune ou la commune de St-Jallois ?

— St-Jallois, je crois. Les terres des Garat s'étalent sur plusieurs communes limitrophes.

— De combien de membres se compose la famille ? demanda Boris.

Le maire réfléchit.

— Cinq ! Le père et la mère, âgés maintenant de plus de 70 ans et trois filles.

— Mariées ?

— Deux, oui. La troisième fait tourner la ferme. Elle est célibataire et est restée avec ses parents. Les deux autres sont à Lyon et à... Grenoble, je crois.

Rien à espérer de ce côté, à moins qu'un des gendres... Trop alambiqué, mais s'ils ne trouvaient rien d'autre...

Il passa à une autre fiche. Éplucher la liste des 360 habitants demanda tout de même un peu de temps, même en éliminant les enfants. Un travail décevant car ils ne trouvaient rien. Et il leur faudrait faire le même dépouillement dans d'autres communes. Combien ? Un travail de titan !

Au moment de partir, Boris revint sur un point qui, inconsciemment, lui posait problème.

— Dites-moi, monsieur le maire, cette famille qui possède des bois à St-Jallois...

— Les Garrat...

— Oui... Vous m'avez bien dit qu'ils étaient âgés et qu'une de leurs filles faisait tourner la ferme ?

— Exact.

— Un boulot impensable pour une jeune femme seule. 100 hectares.

— Elle se fait aider, naturellement, répondit Manguette d'un air évident. Ils ont recueilli, il y a deux ou trois ans, une espèce de vagabond qu'ils logent et qui décharge Emilienne, la fille, des gros travaux.

— Le nom de ce type ? demanda Brichot.

Le maire réfléchit.

— Attendez... Ici on l'appelle « chez Garrat »

Boris et Aimé eurent un sourire.

— Oui, je sais, fit le maire. C'est amusant. C'est un de mes conseillers qui a eu cette astuce. Une minute.

Il sortit de la salle, alla jusqu'au secrétariat et revint quelques secondes plus tard.

— Voilà ! Je pensais bien que la secrétaire de mairie le savait. Elle est copine avec Emilienne. Le bonhomme s'appelle Jules Méchin. Il a une quarantaine d'années. Par contre, personne ne sait d'où il vient et comment il a atterri un jour dans notre commune.

Chaumet avec agrippé son téléphone et donnait des ordres.

Il regarda son collègue Corentin.

— Ils s'en occupent au fichier.

Boris tendit la main à Georges Manguette.

— Merci, monsieur le maire de nous avoir aidés.

— Je n'ai peut-être pas été d'un grand secours. C'est tout de même malheureux ces pauvres jeunes filles, commenta-t-il en les raccompagnant à la porte.

Une fois dans la rue, Boris se tourna vers lui.

— Dites-moi, la ferme des Garrat, c'est loin ?

— À la sortie du village. Vous prenez la rue à droite et la ferme est tout de suite à votre gauche. Vous verrez une grande cour encombrée de matériel agricole.

— Merci.

— Vous faites une fixation sur eux ?

— Oui, jeta Brichot. Et nous vous demandons la plus grande discrétion.

— Pas de problème.

Pensif, il les regarda regagner leur voiture. Il espérait qu'ils allaient mettre la main sur cette ordure, mais en dehors de sa commune. Il préférerait. Il n'était pas du tout tenté par une horde de journalistes de tous poils, envahissant son tranquille village.

Les portières de la Renault claquèrent.

— On va chez les Garrat, je suppose ? dit le commissaire Chaumet en tournant la clé de contact.

— Allons voir à quoi ressemble cette ferme. Mais on attend la réponse de tes gars sur le fichier, répondit Boris.

Comme l'avait indiqué le maire, ils prirent la rue à droite et repérèrent tout de suite la ferme Garrat. Ils passèrent à petite vitesse, leur laissant le temps d'observer la cour.

Un type, mal rasé, les cheveux grisonnants attachés en catogan, le ventre gonflé de bière, poussait une brouette. Il tourna la tête vers eux avec indifférence, sans arrêter sa manœuvre.

La Renault continua sa route. Le portable de Chaumet sonna. Il répondit aussitôt. Il répondait par monosyllabes et conclut :

— Merci les gars d'avoir fait aussi vite.

La communication terminée il tourna la tête vers les deux Parisiens.

— Notre homme est dans nos fichiers. Condamné deux fois pour agressions sexuelles et exhibitionnisme.

Il fit faire un demi-tour à la voiture en demandant :

— Qu'est-ce qu'on fait ? On l'arrête tout de suite. On y est. Il craquera facile si on le cuisine.

— Non, répondit Corentin. Tu veux l'arrêter sur quelles preuves ?

Présomptions ? Je tente le flag.

— Donc, sous surveillance étroite, dit Brichot.

Pour la première planque, Boris avait tenu à s'y coller personnellement. Brichot faisait le guet derrière les bâtiments, près de la grande porte de la grange qui ouvrait directement sur les champs dans lesquels il était tapi.

Corentin, lui, était resté, dans la voiture sur la grande rue. De là, il voyait parfaitement l'entrée de la ferme. Demain, des gars de Chaumet prendraient la relève. Il était bien décidé à ne pas lâcher prise.

Son téléphone était posé sur la plage avant et, la tête renversée contre l'appui-tête, il écoutait, en sourdine, un programme de jazz. À cette heure-ci, la nuit était presque totale. Dans le village, rien ne bougeait. Chacun devait être vautré devant son feuilleton télé favori. De temps en temps, une voiture traversait à vive allure.

Il se laissait bercer par la trompette de Winston, ou celle de Miles Davis. Et soudain, la sonnerie de son portable le sortit de sa douce torpeur.

— Ça bouge, susurra Aimé. Il vient de sortir. Il porte une espèce de sac en toile, sur l'épaule. Il traverse le champ. Oh ! merde ! Il vient dans ma direction.

Boris se dressa, la main sur la portière, prêt à intervenir. Mais déjà son ami se calmait.

— Non, ça va. Il bifurque vers le chemin.

Un chemin qui conduisait à des bois au-dessus du champ vallonné. Boris sentit le frémissement qu'il connaissait quand il était près du but.

— Ne le perds pas de vue, mais ne bouge pas, j'arrive.

Boris sortit de la voiture, prit soin de ne pas faire claquer la portière et contourna la ferme au pas de charge. Il rejoignit Aimé toujours planqué derrière un buisson de buis.

Il se leva quand il vit sa flèche.

— Ça va pas être facile dans cette obscurité, grommela-t-il en s'engageant dans le chemin.

— Non, souffla Boris. Marche sur l'herbe. Tu vas nous faire repérer.

Quel con ! Il n'avait pas pensé aux cailloux qui roulaient sous les semelles. Chacun d'un côté du chemin, sans souci des orties, écrasant les branches tentaculaires des ronces, ils suivaient une silhouette noire, à une centaine de mètres devant eux.

Il filait bon train, le vieux. On sentait qu'il avait l'habitude de cette promenade nocturne.

Soudain, les deux flics stoppèrent, l'adrénaline montant d'un cran. Devant eux, un faisceau de lumière venait de trouer les ténèbres du bois dans lequel le vieux s'enfonçait.

Mais non ! Il ne les avait pas repérés comme ils le craignaient. Tout bonnement, il éclairait sa route. La filature devint plus facile.

Quelque part dans les grands arbres une chouette ulula, le coucou lui répondit. Et parfois, tout près d'eux, un froissement d'herbe révélait la fuite d'un renard.

Ils montèrent longtemps avant que le vieux ne stoppe. Du village, ils n'auraient jamais cru ce bois aussi grand. Une appréhension fébrile les rendait nerveux. D'où ils étaient, ils ne pouvaient voir ce que faisait le vieux.

Boris plissa les yeux. Il lui semblait qu'il s'était accroupi. Aucun son à part ceux des animaux de la nuit. Aucun cri, aucune supplique de fille.

Enfin, il lui sembla que le vieux se relevait et revenait vers eux. Ils s'aplatirent dans les broussailles. Il passa à deux mètres d'eux sans même s'en apercevoir. Ils attendirent qu'il disparaisse au virage, que le bruit de ses pas soit à peine audible pour enfin se décider à bouger.

— Il a enterré quelque chose, souffla Aimé en se pressant dans l'ombre du bois, se cognant aux troncs en étouffant des jurons.

Pour toute lumière, Boris prit son téléphone et pointa l'écran vers le sol. Ils découvrirent vite l'endroit où le sol avait été remué. Ils s'accroupirent. Il ne leur fallut que quelques secondes pour comprendre : un léger fil de fer était astucieusement posé et à moitié camouflé.

Ils se regardèrent.

— Le con ! articula Boris avec colère. Il pose des collets. Un vulgaire braconnier !

— N'oublie pas qu'il a tout de même été arrêté pour agressions sexuelles, fit Aimé en se relevant.

— On continue la planque, assena Boris en colère. S'il croit nous balader avec ces conneries !

CHAPITRE XI



Alexandre Berdal s’octroyait un jour de congé par semaine. Le mercredi, il était aux abonnés absents. Pas moyen de le joindre, quelle que soit la gravité du motif.

Personne n’avait jamais osé lui demander ce qu’il faisait de cette journée de loisir. Les spéculations allaient bon train : sport... études... repos... amour ?

Le directeur de banque se rendait dans un immeuble éminemment bourgeois du tranquille quartier des Brotteaux. Il cachait sa voiture, qu’exceptionnellement il conduisait, dans le parking et montait au quatrième étage.

Là, Sonia l’attendait. Elle l’attendait toute la semaine, d’ailleurs, car elle avait interdiction de sortir. Alexandre était un amant exigeant et tyrannique.

Fétichiste du soutien-gorge, c’est dans cette tenue qu’elle l’accueillait. Une longue jupe, très ouvragée, avec dentelles, ou broderies, dans des tissus très riches et en haut un soutien-gorge, c’était tout. Sonia en avait toute une collection et il n’était pas rare que son amant lui en apporte d’autres.

Cette tenue, qui mettait la femme à sa merci, victime consentante de ses fantaisies, l’excitait au plus haut point. Alexandre revivait dans ces instants sa première émotion érotique. Il avait 15 ans. Une femme mariée, une amie de sa mère, évidemment. Elle l’avait aguiché, il avait cédé non sans angoisse. Et voilà, alors qu’il était excité comme un taureau furieux, il s’était débattu avec le soutien-gorge de la dame. Et cette bataille avait décuplé son excitation. Quelle victoire quand il avait réussi à le dégrafer. Depuis, il fantasmaient sur cet accessoire féminin, persuadé que l’intensité de son plaisir dépendait de sa victoire sur ce cache-fruits délicieux.

Ce mercredi-là, Sonia lui ouvrit revêtue d’une longue jupe en brocard rose indien, rebrodée de perles grises. En haut, un soutien-gorge en dentelle noire,

qui laissait deviner les deux seins rebondis de la belle, tout en les masquant.

Elle l'accueillit par un tonitruant :

— Bonjour, mon lapin.

En bonne professionnelle, elle connaissait son rôle et ne s'en écartait jamais. La bouteille de champagne était au frais ; elle la déboucha. Sur la table devant le canapé de cuir blanc, deux flûtes. Elle en remplit un et au moment de remplir l'autre, Alexandre ordonna :

— Non ! Va chercher une assiette creuse.

Sonia s'exécuta et posa l'assiette sur la table basse.

— Verse !

Ce qu'elle fit.

— Et maintenant, lape.

— Oh non ! protesta la jeune femme.

— Lape ! Tu n'es qu'une chienne.

Là, c'était le moment le plus difficile pour Sonia : il fallait avoir des larmes plein les yeux. Il lui fallait donc penser à quelque chose d'extrêmement triste, ce qui n'était pas toujours évident.

— Non, je ne veux pas, protesta-t-elle à nouveau en pleurnichant.

La main de son amant s'abattit sur sa nuque. Il la força à se mettre à genoux devant l'assiette et abaissa sa tête.

— Lape !

Maintenant, elle pleurait pour de bon et tentait d'avaler le champagne.

— Je veux qu'il n'en reste plus une goutte ! intima Alexandre.

Il relâcha son étreinte. Sonia continua à laper tel un jeune chien. Mais après quelques coups de langue, elle se redressa.

— Je ne peux plus, je t'en prie, le supplia-t-elle.

Elle se leva et en courant s'éloigna d'Alexandre. Il se lança à sa poursuite. S'en suivit une course entre les meubles, le jeu du chat et de la souris, cette dernière sachant très bien qu'en fin de compte, elle sera terrassée par le chat.

Estimant que l'excitation de son mentor avait atteint son maximum, Sonia se laissa attraper par le chat.

— Non, non, je t'en prie, protestait-elle en se débattant mollement.

Les mains d'Alexandre agrippèrent le soutien-gorge et tirèrent dessus. L'agrafe craqua. Il porta cet accessoire magique à ses narines, le respira avec volupté. Puis, le visage enfoui dans la dentelle, il la força à se mettre à genoux devant lui.

— Fais ton travail ! ordonna-t-il en se campant sur ses jambes légèrement écartées.

Le visage de Sonia était à la hauteur de la braguette. En rechignant, elle

défit la fermeture et libéra un pieu raide et impatient. Elle pointa la langue et comme pour le champagne, elle lapa ce membre frémissant de désir. Puis, elle arrondit ses lèvres et doucement l'engloutit au plus profond de sa gorge.

Alexandre aimait réduire les femmes en esclavage. C'était sa seule façon de jouir. Sonia était géniale dans ce registre. Elle jouait son rôle à la perfection. Sous ses savants coups de langue, il se pâmail. Il retenait la jouissance mais après quelques minutes, ce fut impossible. Il alla lui-même, d'un coup de rein au fond de cette caverne humide qui lui tirait des soupirs heureux. Et enfin, il explosa en étouffant son cri dans la dentelle du soutien-gorge.

Sonia garda dans sa bouche ce sexe qui lentement perdait de sa force. La main de son amant tapota sa tête en un geste satisfait. Alors seulement, elle se releva. Maintenant, il fallait passer à la dernière phase de la séance : le lavage. Alexandre y tenait.

Ils passèrent dans la salle de bain. Doucement, avec des gestes tendres, la jeune femme flatta le membre entre ses mains savonneuses. Parfois Alexandre rebandait et demandait un supplément.

Mais ce jour-là, son portable sonna. D'une chiquenaude, il fit comprendre à Sonia que ça suffisait. Il alla dans le salon, plongea la main dans sa veste et en sortit le téléphone.

— Oui... fit-il, surpris.

Les consignes étaient pourtant strictes.

— Alexandre Berdal ? demanda une voix inconnue. J'ai une proposition à vous faire. Vous aimez la chasse ?

— Oui... mais...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Son interlocuteur reprenait :

— C'est une chasse d'un genre un peu particulier que je vous propose. Mais connaissant vos pratiques sexuelles, je suis certain qu'elle vous plaira.

— Mais enfin qui êtes-vous ?... tonna Alexandre qui se sentait soudain traqué.

— Peu importe. Seule compte ma proposition dont voici la teneur : venez jeudi, à 22 heures, aux ruines du château de Curly. Venez masqué. Vos autres compagnons de jeu le seront également. Nous nous réjouirons dans l'anonymat le plus total.

Et la communication fut coupée. Pensif, Alexandre regarda son portable, comme si ce petit instrument pouvait lui donner une réponse. Cette conversation était complètement farfelue et il soupçonnait un proche de lui faire une blague ou de vouloir l'inquiéter.

Mais déjà, il sentait qu'il réfléchissait à cette offre avec intérêt et curiosité.

Tiénou errait dans les bois, dormant dans les abris aménagés par les chasseurs pour les animaux, buvant l'eau croupie des bassines.

La faim ne cessait de le tenailler. Que grignoter au mois de mai ? Les pommes étaient encore minuscules, les cerises trop vertes, pas de mûres, pas de champignons. Parfois il avait la chance de tomber sur quelques fraises des bois pas encore rouges, mais qu'il engloutissait avec voracité. Il avait jeté sa carabine dans un fossé. Plus de munitions. Il avait trouvé un vieux quignon de pain jeté par un chasseur en automne et il s'était fait les dents dessus.

Il ne quittait pas les bois, allant de ceux de Curly à ceux de St-Jallois. Il dormait la nuit enfoncé dans des taillis épais, protégé par un rideau de ronces, que sa peau tannée, rompue à tous les dangers, ne craignait pas. Il marchait le jour, espérant trouver un oiseau tombé du nid, une musaraigne tétanisée par la peur.

Prudent, depuis qu'il avait failli se cogner, dans son errance, à ce groupe de collégiens. Il les avait vus découvrir le corps. Alors, il avait fui sans attendre l'arrivée des flics.

Et là, immobile, il regardait le lapin pris dans le collet. Une aubaine. Il se baissa, le sortit délicatement du piège, observa le collet pour apprendre à en faire.

La pauvre bête s'était débattue et était blessée.

Tiénou s'assit, mit les doigts dans la plaie et tira. La faim décuplait sa force. Il réussit à écarter la fourrure, à planter ses mâchoires dans la chair. Il s'était assis et mangeait goulûment. Les os furent léchés jusqu'à la dernière fibre. Repu, Tiénou eut un magistral rot qui le fit rire.

Il se releva et se remit en route à travers bois, évitant soigneusement les gardes champêtres, ou les rares promeneurs.

Corentin bâilla. Ce soir, c'était à nouveau leur tour de garde pour surveiller la ferme des Garrat. Aimé, planquait sur l'arrière des bâtiments. Boris s'était installé sur la banquette arrière de la Renault, pour plus de confort.

Depuis trois jours, il ne se passait rien. Il y avait plus d'une demi-heure qu'ils étaient arrivés quand son portable sonna.

— Il sort, chuchota Aimé.

— J'arrive !

Même scénario que précédemment. Ils virent le vieux s'engager sur le chemin qui montait au bois. Ils le suivirent à bonne distance. Après un quart d'heure de montée, il s'arrêta au même endroit. Il relève ses collets, pensa Boris, tapi quelques mètres derrière lui.

Soudain, ils sursautèrent. Le vieux venait de jurer. Il se releva d'un bond et jeta des regards autour de lui. Merde ! Il nous a repérés ! se dit Aimé en se couchant dans les ronces.

Pas du tout. Le vieux fit quelques mètres plus loin et à nouveau s'accroupit. Puis, il redescendit. Les deux flics attendirent un temps avant de quitter leur planque. Ils s'agenouillèrent où il avait posé le premier collet et découvrirent une peau de lapin déchiquetée et des os.

— Un renard ? demanda Brichot.

Boris secoua la tête.

— S'il savait qu'il y a un renard dans le coin, il ne l'aurait pas posé là.

— Quoi alors ? Un chien ?

— Moi, je dirai un homme, répondit Boris qui examinait le sol. Regarde comment l'herbe est couchée ici et on a arraché des orties et cassé des branches de ronce. Tu vois quelqu'un s'est assis ici pour manger.

— On devrait trouver des restes de feu.

Ils cherchèrent, en vain.

— Le type a mangé ça cru ?

— Oui, et sans couteau.

Ils se regardèrent, perplexes.

— Tu penses comme moi ? demanda Aimé.

— Au SDF de la caravane de St-Jallois !

— Exact !

— Tu pourrais avoir d'autres idées, pour alimenter le débat. J'en ai marre que tu aies toujours les mêmes intuitions que moi, répliqua Boris faussement bougon en redescendant.

— Ne râle pas ! C'est pour ça que tu m'aimes !

L'homme en noir arrêta la voiture derrière les ruines. Il ne voulait pas risquer qu'un de ses « clients » note le numéro. L'anonymat le plus parfait était un gage de survie.

Il était 9 heures 30. La nuit était maintenant presque complète. Dans une demi-heure elle serait totale. Ils arriveraient. Il fallait préparer les petites. Ce soir, il sentait que ça allait être grandiose. N'empêche, ce connard de Tiénou lui compliquait diablement la vie. Sa disparition l'obligeait à venir chaque jour apporter à manger à son gibier.

Il prit sa lampe électrique, dégagea les pierres qui masquaient les premières marches de l'escalier et s'y engagea prudemment. Arrivé devant la porte de la cave, il ajusta son masque et ouvrit.

Les deux jeunes filles se terrèrent l'une contre l'autre. Trois jours enfermées dans le noir et rien ne se passait. Elles s'attendaient chaque fois au pire.

— Salut, mes petites chattes, fit-il d'un ton jovial.

Juliette serra les mâchoires et frémit. Qu'est-ce que ça cachait ?

L'homme s'approcha d'elles, se pencha et coupa les liens d'Aline.

— Allez, debout, dégourdis-toi les jambes.

Stupéfaite, elle obéit, d'abord avec quelque maladresse, ankylosée. L'homme était passé à Juliette.

— Et toi aussi, fit-il.

Il s'adossa au mur humide. Juliette restait immobile, cherchant à capter cet homme qui ne se montrait jamais.

— Pas d'entourloupe, grogna-t-il. Inutile. Je viens vous proposer votre liberté. Je suppose que vous n'êtes pas contre ?

Juliette fronça les sourcils.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire, ma petite chatte, que tu vas monter et courir droit devant toi. Parce que dehors, tes ravisseurs t'attendent.

— Je ne comprends rien à votre discours.

— Il n'y a rien à comprendre. J'ai pitié de vous, c'est tout. Je suis aux ordres, mais j'en ai marre de ce jeu. Alors, ce soir, je vous rends à la vie. Je vais monter et quand je reviendrai vous chercher, si vous voulez vous en sortir, ça ne tiendra plus qu'à vous. OK ?

Sans attendre leur approbation dont il n'avait que faire, il sortit de la cave, referma le cadenas et monta. Les quatre clients étaient arrivés. Ils se tenaient à distance respectueuse les uns des autres, chacun soucieux de son incognito.

L'homme en noir les salua.

— Heureux de vous voir, messieurs. Ce soir, vous avez droit à deux biches. Donc il y aura deux gagnants. Eh bien, bonne chance et que le meilleur l'emporte.

Les carabines brillèrent dans la nuit. L'impatience devint palpable tandis que l'homme en noir redescendait. Il ouvrit, se colla contre le mur en ordonnant :

— Allez, sortez, grimpez vite et surtout, n'oubliez pas : dehors courez. Bonne chance, mes chattes.

Aline fut la première à s'élancer dans l'escalier. Juliette, tout en réfléchissant, la suivit. C'était la période de pleine lune et dans un ciel sans nuages, notre satellite était un vrai soleil. Dans cette clarté blanche, lunaire, Aline vit parfaitement les quatre hommes et surtout les carabines.

Une poussée fulgurante d'adrénaline lui tordit le ventre. Comme une folle, elle fonça droit devant elle, comme l'avait recommandé l'homme en noir.

Alexandre Berdal, sous son masque de Zorro, venait de comprendre à quelle chasse spéciale on l'avait convié ce soir. Ce n'était pas pour lui

déplaître. Il choisit de courir après cette jeune biche, sans attendre la seconde.

Ils furent deux à s'élancer sur les traces d'Aline. Juliette partit dans le sens opposé, suivie par les deux autres chasseurs.

La peur au ventre Aline ne voyait rien. Elle sautait par-dessus des buissons imaginaires, se prenait les pieds dans les branches tentaculaires des ronces qui s'accrochaient à ses vêtements pour la retenir dans leurs griffes. Ses pieds cognaient durement les racines, les maigres troncs tombés en travers de sa route. Elle contournait les arbres, repartait à gauche, puis à droite, affolée par la course des deux chasseurs qu'elle entendait derrière elle. Ils allaient la tuer. Elle n'était qu'un gibier, assimilée à un chevreuil, rien de plus. Si ce n'est que le chevreuil courait plus vite et connaissait le terrain, même de nuit.

Le premier chasseur courait plus vite que Berdal. Il le distança rapidement. Devant, il entendait le souffle court de la fille. Le contrat passé avec l'organisateur était clair : le premier qui attrapait la fille pouvait faire tout ce qu'il voulait avec elle. Un rêve impensable avec son épouse, et qu'il n'avait jamais osé réaliser avec ses maîtresses. Aller aux putes n'était pas son trip. Donc, depuis des années, celui qui se cachait sous le masque de Bill Clinton était frustré au niveau sexe. Ce soir, il se promettait une belle revanche.

Ces masques, quelle trouvaille ! Il pourrait opérer en toute impunité. L'autre à la grande taille, qui s'était élancé derrière lui, il lui semblait le connaître. Sa mémoire tournait à plein régime pour l'identifier. Et merde ! Une activité qui le distrayait de cette excitation particulière qui le tenait depuis que les filles étaient apparues.

Alexandre Berdal était gêné par sa grande taille dans ce bois. Il devait se pencher fréquemment pour éviter les branches basses qui l'auraient assommé. Ça lui faisait perdre du temps. Mais au fond, il ne tenait pas vraiment à gagner. L'idée de ce jeu, cette course dans la nuit derrière un gibier particulier était déjà pour lui, l'amateur de chasse, une jouissance suprême.

Soudain, la mémoire de Bill Clinton ouvrit le bon tiroir : Alexandre Berdal ! C'était sûr ! Le grand banquier, respecté de tous, celui dont on léchait les pieds pour obtenir un prêt, pour être invité à ses chasses dans la Dombes, s'adonnait à ce type de sport.

Tout en courant, il sourit, pas mécontent de sa trouvaille. C'était un bon atout de pression au cas où.

Il laissa de côté cette hypothèse et se concentra sur la course. La fille, devant, fatiguait. Il l'entendait à son souffle de plus en plus saccadé, rauque. Patience... Encore quelques minutes et elle s'écroulerait comme un fruit mûr. Cette perspective décupla son énergie et ses attentes. Déjà il imaginait tout ce qu'il allait lui faire subir.

Aline entendait un des types tout près d'elle. Elle aurait voulu hurler sa

frayeur. Un point de côté la faisait souffrir, lui coupait le souffle. Il ne devait pas la voir vraiment, sinon, il aurait déjà tiré.

Et soudain, elle s'affala au milieu des orties en criant. Putain de racine qu'elle n'avait pas vue.

L'homme fut tout de suite au-dessus d'elle. Elle l'entendait qui tentait de reprendre sa respiration. Elle ferma les yeux, attendant le coup de feu dans la nuque.

Mais une poigne ferme l'attrapa par les cheveux et la tira hors des orties, multipliant par dix la douleur occasionnée par cette maudite plante.

Berdal s'était immobilisé à quelques mètres. Il vit le vainqueur traîner la fille dans un semblant de chemin, bien en vue dans la lumière lunaire, et se jeter sur elle.

Le visage, les bras, les jambes d'Aline n'étaient qu'un océan de douleur. Elle gémissait tandis qu'il la tirait. Elle vit au-dessus d'elle le masque grimaçant et balbutia :

— Non, je vous en prie, pitié...

Clinton la bascula sur le ventre. Il posa sa carabine et des deux mains, il agrippa le jean et le slip, les tira dévoilant brutalement les deux mappemondes du fessier.

Berdal, dans l'ombre des arbres, sentit son sexe réclamer son dû. Il le caressa délicatement en lui parlant mentalement : du calme. Ça va venir.

Devant lui, le vainqueur de cette chasse s'occupait de son gibier. Il la fit mettre à genoux, écarta les rondeurs roses et plongea le regard dans ce coin d'anatomie féminine qu'il n'avait jamais osé observer.

Il avança la main. Son index caressa la corolle brune, essaya de s'insinuer dans l'étroit orifice.

— Non... non... balbutia Aline.

Une protestation qui l'énerva tant que sa patience craqua. Il se déboutonna. Le membre surgit en même temps que celui de Berdal, dans l'ombre.

Clinton approcha de la fille. Enfin un rêve réalisé, une frustration envolée. Il allait sodomiser une femme. Mais la garce se resserrait tant et plus. Alors, il y alla d'un grand élan. Aline eut un hurlement et s'évanouit.

Trois mètres derrière, Berdal eut une grimace. Il aimait asservir les femmes, mais seulement s'il avait leur accord pour participer à ses petits jeux. Le viol, la sodomie, ce n'étaient pas son truc.

Finalement, il regretta d'avoir accepté. Sous l'émotion, son sexe était devenu tout mou. Il l'enferma, sans regret, écœuré par ce qu'il venait de voir.

CHAPITRE XII



Juliette ne réfléchissait pas. Il fallait courir, courir, encore et plus, pour échapper aux deux fous armés de carabines qui la poursuivaient.

Le but était de la tuer, elle n'en doutait pas. Ces dingues avaient tout bonnement remplacé les lièvres et les chevreuils par des femmes. Tellement plus excitant !

Ils ne m'auront pas... ils ne m'auront pas, se répétait-elle en sautant par-dessus les obstacles. Par bonheur, sa cheville foulée semblait guérie. Elle avait retrouvé tous ses réflexes de sportive. Merci madame la lune d'avoir bien voulu être pleine justement cette nuit. Elle éclairait presque comme en plein jour. En tout cas suffisamment pour que la jeune fille puisse éviter racines, ronces, troncs de jeunes arbres en travers de sa route.

Claude Marsac n'était pas un grand sportif, mais l'enjeu lui donnait des ailes. Il ignorait qui était le second chasseur qui s'était élancé en même temps que lui sur la fille rousse à cheveux courts. Il avait toujours aimé la chasse. Et faisait tout pour être invité à celles organisées par les élites de la ville.

Mais celle-là... depuis le temps qu'on lui avait glissé sous le manteau la teneur de cette chasse particulière, il rêvait d'y être invité. Il fallait avoir de la chance pour être contacté par cet homme mystérieux qui organisait cette course à la femelle.

Et voilà qu'il avait eu cette chance. Il y était, et il entendait bien gagner, se faire la fille devant les regards envieux des collègues. Il fantasmaient déjà sur ce

qu'il lui ferait subir. C'était facile. Elle ne le reconnaîtrait jamais, grâce à ce masque de Charlot dont il s'était affublé. Et il ignorait qui était le gibier pourchassé. Donc, tout était permis ; les perversions les plus diverses, les plus cruelles, celles dont chaque homme rêve sans jamais pouvoir les réaliser.

Par intermittence, entre les arbres, il apercevait le jogging clair dont la fille était vêtue. Elle traçait la garce ! Quand il la rattraperait, il lui ferait payer le point de côté qui commençait à lui couper le souffle.

N'entendant pas l'autre chasseur, qui avait certainement perdu du terrain, il fit une pause, souffla, plié en deux, les mains sur les genoux.

Devant, il entendait les feuilles crisser sous les baskets de la fille.

Tout de même, il aimerait bien savoir qui étaient les autres invités. Le grand qui s'était jeté à la poursuite de la brune, cette silhouette lui rappelait quelqu'un, mais qui ?

Devant, la course de la fille devenait moins audible. Il fallait repartir. Et soudain, sa mémoire ajusta la grande silhouette sèche et Alexandre Berdal. Non ?

Oh ! le salaud ! Dans le fond, ça ne l'étonnait guère. Sa femme lui avait dit qu'il n'avait fait aucune difficulté quand elle s'était offerte à lui, lors de sa dernière chasse.

Marsac s'arrêta à nouveau, l'oreille tendue. Merde ! Il n'entendait plus la fille et derrière, l'autre chasseur approchait. C'était le moment de sortir son joker.

Il siffla doucement à deux reprises. Il perçut un jappement joyeux venant de sa voiture. Il attendit. Son chien avait été bien dressé. Il ne fallut pas deux minutes pour qu'il soit aux pieds.

Marsac lui donna une tape amicale.

— Bon chien. Bravo. Allez, maintenant, fonce, cherche, cherche... souffla-t-il.

Il était temps. L'autre masque était à quelques mètres derrière lui.

Le chien s'élança entre les arbres, Marsac sur ses traces.

Juliette, en entendant l'aboïement, avait tressailli. Des chiens ! Il fallait s'y attendre. Elle accéléra, se retrouva dans un chemin où elle put foncer. Il menait probablement à un village. Là était le salut.

Soudain, elle entendit le hurlement d'Aline. La pauvre avait été rattrapée. Juliette attendit le coup de feu, mais rien. Leur perversité allait-elle jusqu'à les épargner pour d'autres chasses ?

Les salauds ! Elle s'en sortirait, il le fallait. Derrière elle, elle perçut une course rapide. Ce n'était pas celle d'un homme. Sans ralentir, elle se retourna à demi et vit le chien. Il n'était plus qu'à deux mètres d'elle et gagnait encore du terrain. Elle eut une grimace désespérée au moment où le chien bondit et enfonça profondément ses crocs dans le haut de la cuisse.

Juliette hurla en s'écroulant sur les pierres du chemin. Marsac eut un rictus de satisfaction. Le chien avait fait son boulot, exactement comme il le souhaitait.

Il sortit du couvert des arbres et vit la fille se tordant de douleur sur le sol, son chien n'ayant pas lâché sa proie.

— Au pied ! ordonna-t-il d'une voix brève.

Le chien, instantanément, obéit et vint se coucher près de son maître. Claude approcha et se pencha vers Juliette.

— Sportive ? Tu m'en as fait baver, ma garce ! Mais maintenant, à mon tour.

Il posa sa carabine et avança la main vers elle. Juliette se traîna hors de sa portée.

— Ne fais pas la difficile. On va avoir une petite séance, tous les deux, dont tu te souviendras...

Juliette recula encore. Marsac se fâcha.

— Dis donc, tu commences à m'emmerder. J'ai pas fait toute cette course pour te voir minauder.

Il se redressa et lui balança un coup de pied dans les côtes.

— Ça va ? Tu commences à comprendre ? C'est moi qui commande.

Juliette serra les mâchoires pour ne pas crier. Son regard de défi tira un rire nerveux à Marsac.

— Tu crois m'impressionner. Je vais te dire une chose : on a payé très cher cette petite sauterie et j'ai bien l'intention d'aller jusqu'au bout. Tu es ma récompense. Je t'ai gagnée, tu comprends ?

Tout en parlant, il déboutonnait son pantalon et en extirpa son membre gonflé de désir. La course, la perspective du plaisir particulier l'avaient échauffé. Marsac se plaça à califourchon au-dessus de Juliette.

— Si tu n'obéis pas, j'appelle le chien.

Le second chasseur avait arrêté sa course sous les arbres. Il y restait tapi pour observer la scène, frémissant d'une excitation inconnue. Les films pornos ce n'était pas son truc, donc il n'aurait jamais supposé que le voyeurisme puisse être aussi bandant.

Marsac promena son pieu sur le visage de Juliette qui tournait la tête en tous sens pour échapper à ce contact. Mais il l'emprisonna entre ses mains et força sa bouche. Cette énorme trique qui brusquement envahissait sa cavité buccale lui donna un haut-le-cœur.

Par réflexe, elle mordit.

— Sale petite vipère ! cria Claude Marsac en s'extirpant vivement du piège.

Il siffla et le chien accourut, aux ordres.

— Attaque ! jeta Marsac en désignant le mollet.

— Non ! hurla l'homme en noir en apparaissant.

Marsac rappela son chien qui se coucha docilement.

— Vous avez enfreint nos conventions.

— Elles ne spécifiaient pas que je n'avais pas droit à mon chien, répliqua Marsac en tirant sur le pantalon de jogging de Juliette. J'ai gagné. J'ai droit à ma récompense, comme je l'entends. Ça, ce sont nos conventions, n'est-ce pas ?

L'homme en noir acquiesça.

— Mais pas de chien, répéta-t-il.

Marsac regarda le buisson roux qu'il venait de dégager. Ses mains écartèrent brutalement les cuisses. Ses doigts plongèrent vers l'intimité de Juliette, en ouvrant largement, avec brutalité la caverne dans laquelle il s'enfonça d'un seul élan.

Juliette s'était calmée et subissait, sans bouger. Ce n'était pas du goût de son violeur. Elle pourrait jouer la comédie, cette conne ! Sa femme, dans son travail de call-girl, savait parfaitement mimer le plaisir.

Furieux, il noua ses mains autour du cou de Juliette et serra.

— Dis-le que c'est bon, espèce de garce !

Elle tenta de se défendre, ses deux mains agrippées à celles de l'homme. Mais il serrait fort et bientôt, elle n'eut plus la possibilité de respirer.

L'homme en noir avait bondi. Il se baissa, attrapa Marsac sans ménagement, par le col de sa veste et le souleva.

— Vous êtes dingue ou quoi ?

Un seul meurtre lui suffisait.

Juliette, allongée les cuisses ouvertes sur les pierres du chemin, ne bougeait plus.

— Oh merde ! Vous l'avez tuée ! lâcha l'homme en noir.

Les mâles en rut ne savaient vraiment pas se contrôler ! Le second chasseur voyant la tournure des événements avait prudemment tourné les talons et repartait vers sa voiture, sans demander son reste.

— Vous croyez ? balbutia Claude Marsac qui reprenait ses esprits.

L'homme en noir se pencha vers Juliette, posa son oreille sur sa poitrine et n'entendit rien.

— Elle est morte, crétin ! Il faut l'enterrer.

— Mais... marmonna Claude.

— Ordonnez à votre clebs de creuser un trou. Et aidez-le avec la crosse de votre carabine. Suivez-moi.

Ils s'enfoncèrent dans les taillis. L'homme en noir choisit un endroit où la

terre semblait assez meuble.

— Heureusement, il a plu ces jours derniers. Ce ne devrait pas être trop difficile. Allez, au boulot.

Marsac siffla son chien et ils commencèrent à creuser. L'homme en noir avait trouvé un vieux bout de ferraille et il creusait, lui aussi.

Au bout d'un quart d'heure, il jugea que ce serait suffisant. Pas très profond, mais ça irait.

— On va la chercher, dit-il en jetant le bout de ferraille.

Ils revinrent vers le chemin.

— Ben... où est-elle ? s'étonna Marsac. On s'est trompé, c'est plus haut ?

— Pas du tout. C'est bien ici.

— C'est pas possible ! Elle était morte.

L'homme en noir se mordit les lèvres. Et merde !

Pourtant, il était persuadé de n'avoir entendu aucun battement dans cette poitrine.

Il songea au second chasseur qu'il avait aperçu dans l'ombre. Il gambergea : le type avait subtilisé le cadavre et il allait le faire chanter.

— Il faut la retrouver, jeta-t-il soudain très nerveux. Je pars dans cette direction. Partez par là.

Ils se séparèrent et chacun arpenta le secteur assigné mètre par mètre.

— Alors ? fit l'homme quand ils se retrouvèrent.

Marsac secoua la tête. L'homme en noir s'accrochait à son hypothèse.

— Repartons vers le château, dit-il.

Il allait falloir négocier dur et peut-être perdre son anonymat. Pour un coup dur, c'en était un !

CHAPITRE XIII



Juliette, grimpée sur la branche d'un sapin, les regarda fouiner partout, juste en dessous d'elle. Enfin, ils s'éloignèrent. Elle écouta leurs pas décroître et respira. Les cons. Ils n'avaient pas eu l'idée de lever la tête. De toute façon, c'était bien ce qu'elle avait espéré.

Dès qu'ils étaient partis pour creuser le trou dans lequel ils comptaient l'enterrer, malgré la douleur de la morsure, elle avait cherché comment s'en tirer. Par chance elle était tombée sous de grands sapins.

En grimaçant, elle s'était relevée et d'un bond s'était suspendue à la première branche puis, était montée à la force des bras. Une veine qu'elle soit sportive.

Longtemps encore, les deux hommes fouillèrent les environs, revenant sur leurs pas, ne comprenant pas sa disparition. Ne l'avaient-ils pas déclarée morte ? Là, encore, Juliette avait retenu sa respiration quand l'homme en noir s'était penché au-dessus d'elle.

Prudente, elle attendit que le silence revienne, que les oiseaux de la nuit reprennent vie. Puis, elle entendit les moteurs de voiture. Les chasseurs s'en allaient. Et Aline ? Qu'était-elle devenue ? L'avaient-ils tuée ?

La jambe mordue commençait à s'ankyloser. Le sang écoulé avait alourdi le tissu du survêtement. Le froid la fit frissonner. Il fallait descendre de ce perchoir, aller chercher du secours. Doucement, elle se déplaça, étouffa un cri de douleur. Sale clebs ! Assise sur la branche, elle chercha du bout du pied, un appui, en dessous, et le trouva. Elle posa le pied droit dessus, en vérifia la solidité et put s'y appuyer. Elle ramena doucement sa jambe blessée et se mordit les lèvres pour étouffer un nouveau hurlement. Les aiguilles de pin entrant dans la plaie, ce n'était pas très jouissif !

De branche en branche, elle descendit prudemment, essayant de protéger la morsure. Comment avait-elle fait pour grimper aussi haut ? La terreur lui

avait donné une force exceptionnelle.

Enfin, elle atteignit l'humus et s'y laissa tomber, épuisée par ses efforts. Autour d'elle ce n'était que bruissements de petits animaux nocturnes, ululements de chouettes et autres cris qu'elle ne pouvait identifier. Le vent s'était levé, amenant des nuages qui cachaient la pleine lune.

Elle écouta plus attentivement, mais ne perçut aucun bruit suspect. Avec difficulté, elle se mit debout. Aïe ! Impossible de s'appuyer sur sa jambe blessée. Elle passa une main sur la plaie, pour tenter d'en mesurer la profondeur. Le sang s'était remis à couler.

Adossée au tronc du pin, elle réfléchit. Elle s'assit à nouveau et délaça ses chaussures. Puis, elle noua les lacets ensemble et encercla sa cuisse au-dessus de la morsure pour arrêter l'hémorragie.

Difficilement, elle se remit sur pied. En boitant, elle rejoignit le chemin. Elle pensait à sa compagne de captivité. Était-elle à nouveau dans cette horrible cave glaciale ? Comment la retrouver ?

Les yeux fermés, elle tenta de se remémorer la course faite dès qu'elle avait été à l'air libre. Elle avait foncé droit devant elle. À travers les sapins, elle voyait la lune, devant elle. Juliette leva le nez vers le ciel. Les nuages déferlaient poussés par le vent qui faisait bruiter les arbres. Elle attendit une éclaircie, repéra la grosse ampoule lunaire. Donc, approximativement, il fallait qu'elle aille sur sa droite.

Le chemin descendait. À cloche-pied, boitillant, grimaçant de douleur, elle avançait lentement, s'arrêtait souvent pour souffler, laisser se calmer la souffrance, puis elle repartait. Il lui faudrait une canne. Ses yeux habitués à la pénombre, fouillèrent le bord du chemin, le sous-bois. Ce bâton ferait l'affaire. Elle se baissa, le ramassa, s'appuya dessus. C'était bon, il résistait.

Munie de ce semblant de béquille, elle put accélérer. En tombant, sa montre s'était cassée. Elle n'aurait su dire depuis combien de temps elle marchait, quand elle stoppa net, le cœur battant. Derrière le rideau des derniers arbres, se profilait une masse sombre. Une sorte de grande maison.

Elle reprit sa progression en redoublant de prudence. Elle s'immobilisait souvent pour écouter. Elle craignait des chiens. Mais aucun signal d'alarme ne se déclencha alors qu'elle s'arrêtait à l'orée du bois.

Mais... Ce n'était que des ruines qui se dressaient devant elle. Monumentales, sans doute celles d'un château. Rien ne bougeait. Juliette se risqua hors du couvert des arbres. Cette grande pelouse... Oui, c'était ici qu'elle s'était retrouvée en montant de la cave. Ce fut soudain limpide : elles avaient été enfermées dans ces ruines. Et si Aline était vivante, il y avait toutes les chances pour qu'elle y soit à nouveau.

Juliette se coucha dans l'herbe et rampa jusqu'au bas des murs lézardés et à moitié écroulés. Toujours aucun signe de vie. OK ! Elle continua. Contourner par la droite, lui demanda un certain temps. Elle se trouva devant

une ouverture à moitié fermée par un battant de bois vermoulu. Elle passa cette porte et se retrouva dans une cour, envahie d'orties et de buissons de ronces.

Elle revint sur ses pas. Il y avait bien une ouverture pour conduire à la cave... Elle continua et se retrouva bientôt au point de départ. Elle avait dû passer devant sans la voir.

Lentement, elle recommença et s'immobilisa devant un taillis qu'elle avait soigneusement contourné. Elle se redressa et tira sur quelques branches. À son grand étonnement, elles ne résistèrent pas et tombèrent à ses pieds.

Elles ne cachaient qu'un mur de pierres disjointes. Elle avança la main, les tâta et plissa le front. Celle-ci bougeait, celle d'à côté également. Elle tira sur la première qui vint facilement.

Alors, elle s'acharna, pierre par pierre, et eut un sourire quand les premières marches d'un escalier apparurent.

Elle leva les yeux vers les ruines. C'était celles d'une ancienne tour, percée de meurtrières. Et si l'homme en noir habitait ici ? Non... Il y avait peu de chance.

Juliette approcha. Prudemment, en tâtant du bout du pied, elle s'engagea dans cet escalier. Il tourna longtemps, l'air devenant de plus en plus glacial, les odeurs d'humidité de plus en plus prenantes. Des odeurs qu'elle reconnaissait.

Et enfin, l'escalier prit fin devant une autre porte. Elle voulut l'ouvrir, mais celle-ci résista. Fermée ! Dans le noir total, Juliette tâta et trouva le cadenas. Un gros, robuste, dont elle ne viendrait pas à bout sans outil.

Elle tapa sur la porte, en appelant :

— Aline... Tu es là ?

Rien. Elle recommença. Alors, il lui sembla percevoir un gémissement et comme un raclement sur le sol.

— Aline... réponds-moi. C'est Juliette.

— Juliette... répéta une faible voix enrouée de larmes. Je t'en prie, sauve-moi...

— Oui... Oui, ne t'en fais pas. Je vais te sortir de là.

Et en même temps, elle se disait : mais comment faire, je n'ai que mes mains. Elle avait laissé son bâton là-haut.

— Attends... attends... Je reviens...

— Non ! cria Aline de l'autre côté. Ne me laisse pas.

— Je reviens. Je vais chercher un bâton pour tenter d'ouvrir le cadenas.

Juliette remonta aussi vite que sa patte folle le lui permettait. Chaque pas était un supplice. En haut, elle retrouva sa canne improvisée près du taillis et elle redescendit en faisant très attention. Ce n'était pas le moment de tomber

dans ce foutu escalier qui glissait.

— Je suis là, annonça-t-elle quand elle fut à nouveau devant la porte.

À tâtons, elle trouva le cadenas, enclencha le bâton dedans, mais il était trop gros et ne passait pas. Que faire ? Aller chercher du secours. Il devait bien y avoir un village tout près. Elle frappa sur la porte.

— Aline... Je ne peux rien faire sans outil. Je vais chercher du secours et on revient.

— Non ! hurla la jeune fille. Je t'en prie...

— Je ne t'abandonne pas. Je reviens. Aie confiance.

Elle fit demi-tour, reprit l'escalier en se tenant au mur, poursuivie par les cris d'Aline.

Dehors, elle remit les pierres en place, puis les branches coupées, replacées en taillis.

Alors, elle se laissa tomber sur l'herbe, épuisée par tant d'efforts. Elle tâta sa cuisse. Le sang avait coagulé. Bon. Maintenant, il fallait trouver le village.

Les nuages s'étaient dissipés et la lune avait à nouveau fait son apparition. Dans ce clair-obscur, elle rit le chemin, plus large et les traces de pneus. Les voitures étaient montées jusque-là, donc il y avait une route.

Elle avait oublié son bâton près de la cave. Pas à pas, elle descendit le chemin, se tordant les chevilles sur les pierres ou les ornières laissées par les voitures. Mais putain, où elle était cette route ? Il lui semblait que ce chemin n'en finissait pas. Et puis, il y eut soudain une éclaircie. Les arbres du bois faisaient place à des champs et en bas, elle voyait le long ruban de macadam.

Des larmes de joie jaillirent. Elle voulut accélérer, mais elle n'en était pas capable. C'est en boitant qu'elle aborda les premières maisons. Un lotissement récent, des pavillons bien propres avec leur clôture et leur jardin. Pas une fenêtre éclairée. Quelques voitures arrêtées devant les clôtures. Une seconde rue montait sur la droite. Idem. Pas âme qui soit éveillée. Il devait être fort tard.

Un chien aboya en se précipitant contre la grille à son approche. Juliette eut un sursaut de recul brutal qui lui tira une grimace de douleur. Elle passa vite.

Après le lotissement, les maisons étaient plus anciennes. De hauts murs les emprisonnaient. Ne voyant aucune lumière, elle continua. Si tout le monde dormait dans ce putain de village, ragea-t-elle, eh bien, elle frapperait à la première maison venue.

Cette rue débouchait dans ce qui semblait être la rue principale du village et qui, apparemment le traversait de part en part. À droite, c'étaient les dernières maisons avant les champs. Juliette choisit donc de tourner à gauche.

La haute silhouette blanche de l'église se profilait devant elle, dans un coude de la route. Et face à cette église, une grande maison aux volets bleus,

tapie derrière une haute grille en fer forgé. Une maison plus grande, plus cossue que les autres. Et, à l'étage, une fenêtre allumée.

Juliette eut un sourire et un soupir de soulagement. Brusquement, la douleur fut moins violente, elle accéléra. Il lui tardait de rencontrer quelqu'un de compatissant qui l'aiderait à délivrer Aline. Elle avait le sentiment qu'il fallait faire vite.

Essoufflée par ce dernier effort, elle se laissa aller contre la grille quelques secondes quand elle l'atteignit, histoire de reprendre une respiration plus normale.

Pas de nom, mais une sonnette. Elle appuya sur le bouton. Dans un premier temps, aucune réaction venant de la maison. Elle recommença, laissa son doigt longtemps sur le petit bouton électrique.

Enfin, il y eut un déclic et une voix déformée par l'interphone.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda un homme.

— Je vous en prie, ouvrez-moi. Je suis blessée.

Un accident ? Il n'avait pourtant rien entendu. Il est vrai qu'il écoutait le requiem de Verdi. Il ne réfléchit pas. Il se devait, vu son statut dans le village, de porter secours. Il appuya sur le bouton d'ouverture.

Dehors, Juliette vit la grille s'ouvrir lentement. Elle pénétra dans un grand jardin dont elle devinait les massifs fleuris dans la nuit et les lumières extérieures qui venaient de s'allumer.

Dix mètres devant elle, d'autres lampes avaient été allumées et la porte de la maison venait de s'ouvrir. La silhouette massive d'un homme s'encadrait dans la lumière.

Juliette approchait lentement, s'appuyant de moins en moins sur sa jambe blessée. La distance lui paraissait interminable. C'est avec un soupir de soulagement, le sentiment d'être enfin sortie d'affaire, qu'elle s'immobilisa devant l'homme dont elle ne distinguait guère le visage.

— Je vous remercie, balbutia-t-elle à bout d'énergie.

Sans un mot, il s'effaça pour la laisser entrer. Elle avança dans un large vestibule carrelé de tommettes anciennes. La porte se referma dans son dos. Elle se retourna.

Sa respiration s'arrêta, tout son corps se tétanisa et elle devint blême.

— Oh non ! balbutia-t-elle.

Cet homme, chez qui elle cherchait refuge, n'était ni plus ni moins que son ravisseur. L'homme dans la voiture duquel elle était imprudemment montée.

Un méchant rictus déformait ce visage jovial qui lui avait inspiré confiance. Pauvre conne !

— T'étais donc pas morte ? Pourtant, j'ai pas entendu ton cœur.

Eh oui, crétin, pensa Juliette, je suis une sportive. Mon cœur bat lentement, et avec le vent, t'as pas capté. Heureusement !

L'homme en noir, celui qui leur disait qu'il fallait courir pour échapper, c'était donc lui.

— Salaud... murmura-t-elle entre ses dents.

Il avança la main vers son bras. Elle fit un bond en arrière. Les yeux dans les yeux, ils s'affrontaient.

— T'es une coriace, toi, reconnut Charles Assaya. Dorénavant, j'éviterai les sportives.

Elle voulut le défier.

— Mais il n'y aura pas de « dorénavant ».

Il jeta un regard sur la plaie qui n'avait pas belle allure, et fit la moue.

— Tu me parais mal partie pour faire la finaude. Une fois de plus, tu es à ma merci, la belle.

Il enrageait. Cette petite garce pouvait tout faire capoter. Il fallait absolument la réduire au silence. Tant pis ! Il fallait tuer. Ce n'était pas son truc, mais nécessité oblige.

Déjà dans cette affaire, il avait commis deux erreurs. La première, en organisant les chasses dans les bois au-dessus du village qu'il administrait. Et la seconde, en confiant la garde de la première petite à ce couillon de Tiéno. Il n'avait pas supposé que celui-ci puisse avoir des pulsions sexuelles. Alors, il ne fallait pas en commettre une troisième.

— Vous n'êtes qu'un pervers !

— Tu n'as pas tort. Mais j'ai surtout besoin de fric. J'aime l'argent, pas toi ? Ils paient bien, très bien, les amateurs de sensations fortes.

Tout en parlant, il approchait imperceptiblement. Mais Juliette était vigilante. Ils n'avaient pas quitté le vestibule, se jaugeant, ne se lâchant pas des yeux, chacun sur ses gardes, attendant le geste de l'autre pour le contrer.

Mais Assaya avait une supériorité : c'était un homme fort, grand, et la fille était blessée et souffrait. Il le voyait à la grimace qui déformait son joli minois à chaque pas de côté.

— T'as pas eu de veine de sonner à la mauvaise porte, susurra-t-il. Dommage pour toi.

— Dommage pour vous, répliqua Juliette qui ne désarmait pas. Vous finirez en taule, parce que je vais vous dénoncer.

— Je suis tranquille, les morts ne parlent pas.

Juliette frémit. Non, il ne fallait pas se laisser gagner par la peur.

— Pour l'instant, je suis toujours vivante, répliqua-t-elle. Vous m'avez déjà donné pour morte dans le bois. Vous voyez, j'ai la vie chevillée au corps. Normal à mon âge.

Il ricana. Elle se défendait bien la gamine, mais en pure perte. Elle n'était pas de taille. Bon, fini la causette. Ça n'avait pas l'air de la déstabiliser. Il était temps de passer à l'action.

Il se ramassa. Juliette vit son mouvement. Il se préparait à bondir sur elle. Elle serra les dents. Sa jambe tiendrait-elle ? L'attaque serait brutale.

Assaya fit encore deux petits pas de côté. Juliette en fit autant. Et soudain, pendant qu'elle se déplaçait, il se propulsa en avant, lui tomba dessus. Elle s'écroula en hurlant. Le temps qu'il se relève pour l'agripper par les cheveux, elle glissa rapidement sur le carrelage, et se retrouva hors de sa portée.

Charles Assaya crispa les mâchoires. À nouveau debout, il fonça sur elle, toujours à terre. Elle roula sur le côté. Le maire se reçut sur les temettes. Il avait mis tant de force dans son élan que son nez cogna durement la terre cuite.

Il passa une main sur son visage et la regarda pleine de sang.

— Sale petite garce, articula-t-il entre ses dents. Tu vas me le payer.

Il roula sur le carrelage jusqu'à Juliette. Mais elle s'était redressée et courut dans une pièce derrière elle dont la porte était ouverte. C'était un salon, rempli de meubles ; des petites tables, des fauteuils, des canapés partout.

Elle chercha quoi prendre pour se défendre, le mettre hors d'état de nuire. Un grand vase en porcelaine trônait sur une cheminée. En boitillant, elle alla le chercher. Mais alors qu'elle se tendait pour l'attraper, Assaya plongea entre les meubles et s'agrippa à ses jambes.

Juliette tenta bien de se retenir au manteau de la cheminée. Mais le marbre était trop glissant. Les doigts n'eurent aucune prise. Elle se retrouva couchée à plat ventre sur le tapis, l'homme enserrant ses chevilles dans ses énormes mains.

Elle voulut se retourner, mais la masse de son agresseur sur ses jambes empêchait tout mouvement.

Assaya ne voulait pas courir le risque de la lâcher. Il dégrafa la boucle de sa ceinture et l'ôta de son pantalon pour l'enrouler autour des jambes de sa victime. Il remarqua que la blessure s'était remise à saigner.

Il se coucha sur Juliette et lui jeta dans le creux de l'oreille :

— Tu saignes à nouveau. J'espère que tu vas te vider comme un porc. Ça m'évitera de le faire.

En se mettant à genoux, il attrapa ses jambes attachées ensemble par la courroie de cuir et en se redressant tout à fait, il la balança sur son épaule.

— Tu as cru quoi, petite conne ?

Il sortit du salon, s'engagea dans l'escalier du vestibule et monta à l'étage où étaient les chambres. Il entra dans une, éclaira, alla ouvrir une armoire. Suspendues sur une ficelle fixée sur la porte, des cravates multicolores s'alignaient. Il en prit une.

Puis il jeta Juliette sur le lit, et noua la cravate autour de ses deux poignets réunis dans le dos. Et il la laissa là. Il éteignit la lumière et quitta la chambre. Sur la porte, une clé. Il la tourna deux fois et descendit. Il fallait qu'il réfléchisse à la meilleure façon de se débarrasser de ce fardeau plus qu'encombrant.

Charles Assaya avait des dettes, d'énormes dettes. Expert-comptable dans une grosse entreprise de la région, il avait détourné quelques millions au fil des ans. Un changement de direction imminent, suite à un rachat de l'entreprise, risquait de l'envoyer en prison pour un bon bout de temps. Donc, il lui fallait combler le trou au plus vite.

L'idée de ces chasses libertines lui était venue de son ami Berdal, le grand chasseur. Pourquoi ne pas remplacer les lièvres et chevreuils par des femelles autrement plus excitantes ? La bande de riches pervers qu'il fréquentait était une clientèle toute trouvée.

Et voilà qu'une de ces femelles menaçait de tout faire capoter. Ah non ! Il ne passerait pas quinze années en prison parce qu'une gamine, qui se croyait maligne, prétendait le dénoncer.

Juliette entendit la clé tourner dans la serrure. Elle était à nouveau enfermée, ligotée. Mais l'instinct de survie lui donnait un regain d'énergie. Elle devait se libérer, coûte que coûte.

En se tortillant, elle réussit à se mettre sur le dos. Les volets, heureusement, n'étaient pas fermés. Elle pouvait distinguer l'armoire, une commode, un fauteuil et de chaque côté du lit, deux petites tables supportant des lampes.

Elle commença à bouger les mains en les frottant l'une contre l'autre. C'était plus facile qu'avec le ruban adhésif. La soie de la cravate glissait. Après un bon bout de temps, il lui sembla que le lien se desserrait petit à petit. Allez, encore... encore... Elle tenta de glisser une des mains hors de la cravate nouée. Elle serrait les dents, sans faiblir dans son effort.

Et soudain, elle faillit crier victoire. Sous une dernière poussée, sa main droite fut libérée. Ensuite, dégrafer la ceinture qui liait ses chevilles fut un jeu d'enfant. Elle se mit sur pieds, mais la tête lui tourna. Elle se sentait faible. Elle avait sans doute perdu trop de sang. Elle regarda la morsure. Une énorme plaque de sang coagulé cachait la plaie. Mais heureusement, ça ne saignait plus.

L'homme allait revenir. Pas question de se battre à nouveau avec lui. Elle savait qu'elle n'en aurait pas la force.

À tâtons, lentement, en priant pour que le parquet ne craque pas, elle alla jusqu'à la fenêtre. Premier étage... Sauter était trop risqué avec sa patte malade. Il fallait trouver autre chose.

Elle fit le tour de la pièce. Sur la commode, un chandelier en argent. Elle le prit, le soupesa. Une arme impeccable.

Sans le lâcher, elle revint à pas de loup vers la porte et se tint derrière le battant, attendant la venue de son tortionnaire.

Dans la cuisine, Charles Assaya se servit un second verre de vin. Après avoir retourné la situation dans tous les sens, il ne trouvait pas d'autre solution que d'embarquer la fille dans sa voiture, de remonter au château et là, de la laisser crever de faim et de froid dans la profondeur de la cave, avec l'autre. Il ne se voyait pas la poignarder ou l'étrangler.

Allez, il fallait s'exécuter au plus vite, en finir. Il laisserait les deux filles dans la cave. Et pour ce qui était de son petit commerce, il faudrait mettre pédale douce ou trouver autre chose.

Il remonta dans la chambre, se déroulant le scénario dans sa tête. L'assommer, la porter dans la voiture, la coucher sur le plancher à l'arrière, monter aux ruines et la descendre dans la cave. Bye, bye, chérie !

La clé tourna dans la serrure. Derrière la porte, Juliette crispa les doigts sur le chandelier et le leva au-dessus de sa tête. L'homme fit un pas à l'intérieur de la pièce et alluma. Il eut à peine le temps de voir le lit vide. Une masse s'abattit sur son crâne et il s'écroula aux pieds de Juliette.

CHAPITRE XIV



Corentin et Brichot en quittant Chaumet avaient traîné leurs guêtres dans

le vieux Lyon, le fameux quartier St-Jean. L'heure tardive, la faim, les avaient poussés dans un de ces petits bouchons, restaurants typiquement lyonnais.

Aimé était emballé par cette cuisine, Boris très sceptique. Va pour la rosette, les quenelles, mais le gras-double... Non ! Ce n'était pas son truc. Il préférait une cuisine plus raffinée.

Ils avaient passé deux heures à interroger le petit copain d'Aline, la fille à vélo, qui avait disparu voici trois jours. Aimé ne l'avait pas trouvé très net, ce garçon. Et, poursuivant son idée, tout en raclant son assiette avec un bout de pain, il jeta en pâture ses réflexions.

— Je l'ai vraiment trouvé bizarre ce garçon. Pas toi ?

— De qui me parles-tu ?

— Ben, du copain d'Aline, Gabriel. Ses réponses n'étaient pas claires, son regard était fuyant. On aurait dit qu'il nous cachait quelque chose.

— Tu te fais des idées...

— Non, non ! C'est mon instinct qui me le dit.

Boris leva un sourcil interrogateur.

— Ah ! Parce que tu as un instinct, toi, maintenant ?

— Ben oui... C'est pas réservé à toi, grand chef, comme t'appelle Géraldine.

— Elle nous manque bien sur cette enquête.

— Déjà que Baba fait la gueule parce qu'on est ici. Si, en plus, il y avait Géraldine... alors là, ce serait la Bérézina !

— Il s'est bien radouci le patron depuis les deux autres enlèvements. J'irai même jusqu'à dire que cette affaire l'excite.

— C'est sûr qu'on est sur la piste d'un tueur en série.

— Pas de conclusions hâtives, Aimé. Pour l'instant, nous n'avons qu'un cadavre. Espérons que nous retrouverons les deux autres filles avant tes prédictions morbides.

Le portable de Brichot sonna. Il l'extirpa de sa poche.

— C'est Jeannette, annonça-t-il après avoir jeté un coup d'œil à son écran. Oui, ma chérie... oui, ça va... ça avance... Un peu. C'est dur, tu sais...

Boris en profita pour appeler le garçon et commander deux cafés. Et soudain, il sursauta. Aimé venait d'élever le ton.

— Quoi ?... 8 en maths ! Mais qu'est-ce qu'elle a fabriqué. Passe-la-moi... Ah ! Déjà couchée... Bon, ben dis-lui qu'à mon retour c'est maths tous les soirs... Oui... Non... Je ne sais pas... Oui, moi aussi. Je t'embrasse.

Le portable réintégra la poche. Aimé prit un sucre et tout en tournant la cuillère dans le café, il dit :

— Jeannette s'impatiente.

— Elle n'aurait pas dû épouser un flic.

— Arrête ! Evidemment, toi, tu ignores tout du grand amour.

Boris eut une moue septique.

— Le grand amour après 15 ans de mariage ?

Aimé lui fit les yeux ronds.

— Eh oui, mon vieux. Ça existe ! C'est tout le malheur que je te souhaite.

Boris appela le garçon, lui tendit sa carte bleue et paya.

Ils quittèrent la petite salle et prirent la rue St-Jean, bondée de monde. Ils se mêlèrent aux touristes, aux Lyonnais en goguette. Les badauds s'arrêtaient devant les vitrines des magasins encore ouverts, levaient le nez vers les splendides façades Renaissance.

Et soudain, Brichot mit sa main sur le bras de sa flèche.

— Tu vois ce que je vois ?

D'un mouvement de menton, il désigna un groupe de jeunes dans lequel paraissait Gabriel, qu'ils avaient interrogé ce matin.

Ils étaient une dizaine, dans les 17/18 ans, habillés comme des petits loubards, criant plus qu'ils ne parlaient, conscients de la force qu'ils représentaient. Les promeneurs les contournaient soigneusement.

Instinctivement, les deux policiers leur avaient tourné le dos. Dans la vitrine qui leur faisait face, ils les surveillaient. Le groupe passa. Boris et Aimé se glissèrent dans leur sillage.

Ils firent ainsi toute la rue St-Jean jusqu'à la cathédrale. Là, ils bifurquèrent à gauche et prirent le pont qui enjambait la Saône et les ramenait dans le centre.

Corentin et Brichot ne savaient pas où cette filature les mènerait, mais ils étaient d'accord pour continuer, la jugeant nécessaire. Place Bellecour, les jeunes s'engouffrèrent dans le métro. Les deux flics suivirent dans la voiture suivante. Ils firent toute la ligne jusqu'au terminus, Vénissieux.

Là, toujours aussi bruyants et aussi m'as-tu-vu, les jeunes se séparèrent en deux groupes. Boris et Aimé suivirent celui de Gabriel.

Ils marchèrent jusqu'à une cité de hautes tours. « Les Minguettes », annonçaient les panneaux indicateurs. Un quartier pas très sûr, qui avait acquis sa célébrité après des échauffourées violentes voici quelques années.

Les suivre dans ce quartier devenait plus difficile.

— On va se faire repérer, marmonna Brichot qui lorgnait à droite et à gauche, prêt à toute attaque surprise.

À cette heure de la soirée, c'était presque le désert entre les immeubles. Seuls quelques Maghrébins profitaient de la douceur de l'air, pour bavarder, assis sur des tabourets au pied des immeubles.

La bande entra dans l'un d'eux. Corentin et Brichot attendirent quelques

minutes avant d'y entrer à leur tour. Juste à temps pour voir la porte des caves claquer.

Ils se regardèrent. La petite fille de Décines, enfermée dans une cave, violée, tuée... Ils se remémoraient les histoires de tournante dans les banlieues. Allaient-ils retrouver Aline ?

Prudemment, ils descendirent et se trouvèrent devant une série de couloirs. Lequel prendre ? Ils n'eurent pas à se poser la question très longtemps.

Un grattement de guitare électrique leur parvint de la droite, bientôt suivi d'un battement effréné de batterie, puis de quelques accords de basse. Et des rires, des discussions animées.

Ils échangèrent un coup d'œil et un sourire, et remontèrent.

— De la musique ! jeta Aimé sur le chemin du métro. Je le crois pas. On est vraiment déformés par le métier.

— Non. On cherche une jeune fille. Il est normal qu'on suive toutes les pistes, même les plus improbables.

Ils passèrent devant les Maghrébins, qui les lorgnaient curieux et méfiants, pour rejoindre la station de métro.

— Pas le plus petit bout de piste. On patine, grogna Boris mécontent.

Aimé sentait la colère rentrée de son ami. Il voulut le rassurer.

— On a toujours résolu nos affaires, non ? On résoudra celle-là comme les autres. Allez, après ce coup d'adrénaline, on a bien mérité nôtre lit, conclut Aimé.

La rame était à quai, attendant les passagers. Demain la quête reprendrait.

Tiénou sentait les forces l'abandonner. Même aux pires moments de sa triste vie, il n'avait jamais eu aussi faim. Hier, il avait même grignoté quelques fourmis. L'eau croupie des bassines destinées au gibier lui donnait des haut-le-cœur qui se terminaient par des vomissements. Mais vomir quoi, quand l'estomac était vide ? Alors, c'étaient des filets de bile amère qui emplissaient sa bouche.

Fallait qu'il mange, sinon, il ne s'en sortirait pas. Et il n'avait pas envie qu'on le retrouve sous un sapin, à moitié bouffé par un renard.

Il ne lui était même pas venu à l'idée de quitter ces bois. Ici, il était chez lui. Ça le rassurait.

À la nuit tombée, il s'aventura hors des arbres, marcha le long de la route. Les phares d'une voiture qui se rapprochait le précipitèrent dans le fossé. Le véhicule passa. Il reprit sa marche.

Après un kilomètre à travers la campagne endormie, les champs de blés

qui commençaient à monter, ceux de colza aux fleurs jaunes qui embaumaient, il aperçut les premiers pavillons du dernier lotissement de St-Jallois. Il s'immobilisa, scruta les maisons, les unes après les autres. Aucune lumière aux fenêtres.

Il reprit sa route, prudemment, ses pieds caressant le macadam. Se faire le plus discret, le plus invisible possible. En abordant la première maison, il ralentit encore et avança presque sur la pointe des pieds. Au troisième pavillon, avant le carrefour, un chien se précipita sur la grille en aboyant.

Tiénou sursauta, étouffa un cri et stoppa. Le chien s'énervait en sautant contre la clôture sans cesser son tapage.

Tiénou passa vite. Le chien se calma. Il se retourna. Aucune lumière ne s'était éclairée. Maintenant, il entrait dans le vieux village. De hauts murs enguirlandés de glycines mauves, protégeaient les maisons. Quelques voitures étaient garées le long de la rue. Il avançait hanté par la crainte qu'un autre clebs ameute le voisinage.

Mais il put atteindre la rue principale qui traversait St-Jallois de part en part sans encombre. Face à lui, de l'autre côté de la rue, une jolie maison blanche, aux volets bleus. Tout semblait dormir.

Il approcha de la grille. Aucun cador. C'était une maison à un étage. Il scruta la façade, son regard s'attardant sur les fenêtres. Une, au rez-de-chaussée, était entrouverte.

Abandonnant toute prudence, n'écoutant que son estomac affamé, Tiénou s'accrocha à la clôture de bois, l'enjamba et sauta dans le minuscule jardin.

Sous la couette, bien calée dans ses oreillers, Sandrine Suarez était plongée dans un Fred Vargas. Elle adorait cet auteur et c'était le troisième polar de cette archéologue, reconvertie en romancière, qu'elle dévorait.

Malgré l'intensité de l'intrigue, elle bâilla. Un coup d'œil à son radioréveil. 11 heures ! Il était temps d'éteindre. Demain, il fallait se lever. Son petit garçon de 5 ans, Mattéo, allait à l'école. Il manquait depuis trois jours, à cause d'un mauvais rhume. Mais ce soir, ça allait mieux et elle avait décidé qu'il était temps qu'il retrouve ses petits copains.

Elle éteignit la lampe de chevet et se coula sous la couette. Depuis le décès de son mari, Sandrine vivait seule, assumait seule leur substance à tous deux, la mère et le fils. Elle était secrétaire de mairie. Donc un bon emploi que, dans ce village, elle ne risquait pas de perdre.

Elle ferma les yeux, pensant à l'organisation de la journée du lendemain. Elle était sur le point de s'endormir quand elle fut réveillée par la toux de Mattéo. Elle attendit quelques minutes, moitié à l'écoute, moitié tentant de se rendormir.

Le pauvre, il toussait vraiment trop. Sandrine se leva et passa dans la salle de bains pour y prendre la bouteille de sirop. La chambre de son fils était en face. Elle sortit de la salle de bains et s'appêtait à traverser le couloir pour

entrer dans la chambre de Mattéo. Elle s'immobilisa, l'oreille tendue vers le rez-de-chaussée. Elle avait entendu un bruit métallique, comme le choc d'une cuillère sur une assiette ou sur la table.

Une nouvelle quinte de toux de son fils perturba son écoute. Elle fit un nouveau pas vers la porte de Mattéo et, à nouveau, ce bruit bizarre qui venait d'en bas. Et soudain, elle se souvint qu'elle avait laissé la fenêtre de la cuisine entrouverte pour aérer l'odeur d'oignons frits. Un chat gourmand et curieux avait dû se glisser dans la pièce.

Elle entra dans la chambre de Mattéo. L'enfant avait un sommeil agité. Elle s'assit sur le lit et le souleva doucement.

— Mon chéri, je vais te donner un peu de sirop. Ouvre la bouche.

L'enfant, à moitié endormi, obéit. Elle glissa la cuillère pleine entre ses lèvres et le recoucha. Elle remonta le drap jusque sous le menton, se pencha pour l'embrasser et reprenant le flacon de sirop et la cuillère, elle sortit de la chambre qu'elle ferma doucement.

Dans la salle de bains, en face, elle reposa le flacon, puis, décida d'aller jeter ce chat dehors. Pieds nus, elle s'engagea dans l'escalier. Elle atteignit le salon et là, s'immobilisa, soudain terrorisée. Dans la cuisine, toute proche, le frigo venait d'être ouvert. Il y avait quelqu'un dans la maison.

Ne se risquant pas à surprendre le voleur, elle glissa à pas de loup vers le téléphone pour appeler la gendarmerie. Elle prit le poste, tira le fil le plus loin possible de la cuisine et tapie derrière un fauteuil, elle décrocha.

Mais elle n'eut pas le temps de composer le numéro. La lumière s'éclaira. Son cœur fit un bond énorme, tout son corps se raidit.

— Je t'ai entendu. Où tu es ? fit une voix nasillarde, désagréable.

Sandrine ne bougea pas. Le voleur furetait dans la pièce. Il allait la découvrir. Elle chercha quelque chose pour se défendre, mais ne trouva rien. Et soudain, une tête passa au-dessus du fauteuil derrière lequel elle se cachait.

Elle leva les yeux et eut un cri de frayeur en découvrant le monstre qui venait d'apparaître. Les sourcils épais, proéminents, le visage grotesque.

— Oh ! Mais c'est une petite demoiselle, fit Tiénou en découvrant Sandrine. Allez, sors de là-dérrière.

Elle ne bougea pas, tétanisée par la peur. Alors, pardessus le dossier du fauteuil, il tendit une main poilue vers elle. Sandrine eut un mouvement de recul.

— T'inquiète ! Je ne te ferai rien. J'ai faim. Tu sais ce que c'est ? Je suis entré juste pour manger.

La voix s'était radoucie. Le regard du monstre se posait sur elle avec gentillesse.

— Allez, viens. Et lâche ce téléphone.

Sandrine se rendit compte qu'elle avait toujours le combiné en main.

Brusquement, elle y vit une dernière chance. Fébrilement, d'un doigt tremblant, elle voulut à nouveau composer le numéro de la gendarmerie.

D'un bond, avec une souplesse étonnante, Tiénou passa par-dessus le dossier et plongea vers Sandrine pour lui arracher le téléphone.

— Tu m'emmerdes ! jeta-t-il mauvais. Je veux manger. Après, je m'en vais.

Il balança le téléphone à travers la pièce et prenant la main de Sandrine, il la força à se relever.

— Non, laissez-moi, implora-t-elle, tandis qu'il la traînait vers la cuisine.

Une table occupait le centre de cette pièce. Il tira une des deux chaises et s'y installa, les mains à plat sur la table.

— J'ai envie de pâtes, déclara Tiénou en regardant Sandrine. Tu dois bien avoir ça. Il y a si longtemps que j'ai pas bouffé des pâtes. Des spaghettis, c'est ceux que je préfère.

Sandrine dardait sur lui un regard agrandi d'effroi. Il était petit, gras, sale, dépenaillé, avec une barbe qui lui mangeait la moitié de son affreux visage.

— Alors, t'as des spaghettis ?

Elle hocha la tête.

— Eh ben, qu'est-ce que t'attends ?

Sandrine ouvrit un placard près d'elle, y prit une casserole qu'elle remplit d'eau et qu'elle posa sur la plaque électrique.

— Du jambon, tu as ça ? C'est ce que je cherchais quand je t'ai entendue.

Sans un mot, elle alla vers le réfrigérateur, l'ouvrit et jeta sur la table un sachet plastique. Tiénou l'ouvrit et goulûment, avec les doigts, il se bâfra des 4 tranches de jambon.

— T'es seule ici ?

Sandrine frémit. Si elle répondait par l'affirmative, elle courait tous les risques.

— Non, mon mari est là-haut, mentit-elle doucement.

Tiénou plissa les yeux.

— J'te crois pas. Sinon, tu aurais crié pour l'ameuter.

Donc, tu vis toute seule.

Sandrine pensa à Mattéo qui dormait sagement là-haut. Pourvu qu'il ne se remette pas à tousser... L'eau commençait à bouillir, elle y jeta une bonne poignée de spaghettis et remua avec une cuillère.

Elle tournait le dos à Tiénou qui avait une vue directe sur son fessier qu'il trouva à son goût. Il passa une langue gourmande sur ses lèvres. Calmer d'abord l'appétit de son estomac et ensuite, il s'occuperait de calmer son membre qui, déjà, grossissait dans le pantalon.

Plus un mot ne fut prononcé. Seule l'eau qui bouillonnait troublait le silence inquiétant. Tiénou écoutait les crispations de son estomac et pensait à ce qui suivrait. Sandrine cherchait désespérément une idée pour s'en tirer.

Elle égoutta les pâtes, les versa dans une assiette qu'elle posa devant le monstre avec une fourchette. Il grogna de satisfaction en lorgnant le plat appétissant. Il ne réclama ni beurre, ni fromage. Il s'empara de la fourchette comme d'un pieu et entreprit d'enfourner à grande vitesse les spaghettis dans sa bouche. Dans sa hâte, il ne prenait même pas le temps de mâcher. Il avalait tout rond, aspirant les longs filets de pâte.

Adossée à l'évier, l'oreille tendue vers les chambres, Sandrine n'osait pas un geste. À cette vitesse, le repas de Tiénou ne dura guère. Il eut un soupir de satisfaction, rota bruyamment et tapa sur son estomac enfin rempli.

— Et t'as rien à boire avec ça ?

Elle se tourna, prit sur le plan de travail une bouteille de vin entamée et la posa sur la table. Avant qu'elle ait eu le temps de prendre un verre, Tiénou l'avait débouchée et buvait avidement, à même le goulot. D'un revers de main, il essuya sa bouche et rota de nouveau.

Son regard porcine fixa Sandrine, debout à deux mètres de lui, de l'autre côté de la table. Maintenant, il allait pouvoir s'occuper de son autre appétit.

Il plissa les yeux, et Sandrine put y lire une lueur de convoitise. Elle se raidit. Son cœur s'accéléra. Non, ça ce n'était pas possible. Tiénou, lentement, se leva et fit un pas en direction de sa proie.

Sandrine glissa sur le côté. Tant que la table était entre eux, elle jugea qu'elle ne craignait rien. Se surveillant, ils tournèrent ainsi. Elle résistait. Ça ne faisait pas l'affaire de Tiénou. Il s'énerva, agrippa la table comme s'il voulait la renverser. Sandrine pensa à Mattéo, là-haut. Le bruit allait le réveiller. Il sortirait de sa chambre, crierait, pleurerait.

Mais le gnome ne mit pas sa menace à exécution. Il avait trouvé mieux. À côté de l'évier un présentoir en bois supportait des couteaux de différentes grandeurs. Il s'arma de l'un d'eux et le pointa vers Sandrine.

— Tu m'agaces, avec tes résistances de jeune vierge. Je peux devenir méchant et t'égorger comme un porc.

Content de sa métaphore, il ricana.

— De toute façon, je suis sûr que tu es une grosse cochonne. Allez, viens, ma mignonne, ne fais pas tant d'histoires. On va se donner du bon temps, hein ?

Sandrine ne put réprimer le tremblement qui soudain l'agitait. Tiénou fit un pas de plus vers elle, le couteau toujours pointé. Elle eut la sagesse de ne pas bouger, malgré sa répulsion, sa panique.

— Tu vois... C'est pas mieux comme ça. Déshabille-toi !

Sandrine hésita. Le couteau s'agita devant elle. Elle obtempéra. La

chemise de nuit tomba à ses pieds, dénudant un corps bien proportionné. Elle croisa les bras sur sa poitrine. Tiénou laissa errer son regard sur cette peau blanche agitée de frissons.

— J'ai de la veine. T'es gironde. J'aurais pu tomber sur une vieille. Viens là...

Il tapa du plat de la main sur la table. Lentement, elle fit le tour et vint se planter devant elle. Il resta quelques secondes immobile, puis prit les deux bras de Sandrine et les décroisa, dévoilant deux seins lourds, à l'aréole brune.

Il posa une main sur le sein droit et laissa sa chaleur réchauffer sa paume. Puis, il fit de même avec le sein gauche.

Ensuite, tout alla très vite. Il se déchaîna. Ses mains devinrent deux serres qui malaxèrent sans ménagement les rondeurs de Sandrine. Ses doigts se firent pinces sur les mamelons.

Sandrine eut un gémissement douloureux.

— C'est bon, hein, ma garce. Je savais que tu étais une grosse cochonne, répéta-t-il.

— Vous me faites mal, souffla Sandrine en tentant de se dégager.

Tiénou éleva la voix.

— Eh ! Tu vas pas me faire chier ! L'autre non plus, elle voulait pas. T'as vu ce qui lui est arrivé ?

Mon Dieu ! La fille trouvée dans les bois, c'était lui. Sandrine eut un hoquet de panique. Il allait la tuer, comme l'autre. Tétanisée, elle ne pouvait plus un mouvement.

Tiénou, d'une chiquenaude, la bascula sur la table. En s'y affalant, Sandrine heurta l'assiette qui alla s'écraser sur le carrelage. Elle se raidit davantage. Si Mattéo avait entendu... Mais rien ne vint de l'étage.

Il fallait préserver son enfant, tout accepter de ce monstre. Tant pis.

Tiénou au comble de l'excitation ne se contrôlait plus. Il écarta brutalement les cuisses de Sandrine et ses mains plongèrent vers le puits dans lequel il désirait s'immerger :

Elle eut un nouveau hoquet quand deux doigts s'enfoncèrent en elle pour s'y agiter cruellement. Un autre doigt s'insinua dans son fessier. Elle eut un cri, un mouvement pour se soustraire au supplice. Mais Tiénou la maintenait fortement sous sa pression.

Sandrine ferma les yeux, crispa les lèvres pour ne pas hurler. Surtout, surtout... ne pas réveiller Mattéo.

Soudain, son agresseur la releva et la coucha sur le sol. Elle le vit dégrafer son pantalon. Le sexe libéré se dressa. Tiénou se mit à genoux, agrippa les jambes de Sandrine, les plia, haut relevées et d'un coup puissant, il l'éperonna.

CHAPITRE XV



Quelques maisons plus loin, dans ce même petit village, si tranquille, Juliette reprenait des forces. Elle s'était assise sur le parquet, le chandelier toujours tenu fermement, les yeux sur Assaya, chiffon molle sur le sol, assommé.

Il fallait l'attacher avant de descendre prévenir la police. Mais avec quoi ? Si elle avait réussi à se libérer de ses liens, pour lui, ce serait un jeu d'enfant.

Elle alla jusqu'à l'armoire, l'ouvrit. Sur le fond, les paires de chaussures étaient alignées. Rapidement, Juliette, assise par terre, commença à délayer deux paires. Vite... Elle ignorait dans combien de temps ce type reprendrait ses esprits. Elle n'avait pas dû frapper assez fort.

Elle noua deux lacets ensemble, puis deux autres et jugea que la longueur était suffisante pour lier son agresseur. Reprenant le chandelier, elle revint vers l'homme. Il n'avait pas bougé et était toujours inconscient. Il était tombé sur le côté. Elle prit un bras, le deuxième, les tira dans le dos et enroula solidement les lacets autour des poignets. Elle y jetait ses dernières forces pour serrer au maximum. Les doigts de l'homme devinrent rouges et boudinés. Juliette s'en foutait.

Elle se pencha vers ses jambes et lia les chevilles. Pas question de courir le risque qu'il bouge. Elle remarqua que l'armoire avait des pieds. Elle s'arc-

bouta et tira l'homme jusque vers l'armoire. Deux autres lacets firent l'affaire. Elle le tourna sur le ventre et attacha ses pieds à l'armoire.

À bout de souffle, sa jambe la faisant mortellement souffrir, elle resta assise quelques secondes à le regarder. Enfin, elle se leva et en boitant, elle descendit. Le téléphone était dans le vestibule.

Elle décrocha et composa le numéro de la gendarmerie. Une pendule ancienne, fixée au mur, lui indiqua qu'il était 23 heures. Ça sonnait, mais personne ne décrochait. Par pitié, répondez... Son regard fixait l'escalier. Malgré ses liens solides, elle craignait à tout moment de voir apparaître son tortionnaire. Elle ne serait vraiment tranquille que lorsque les gendarmes seraient là.

Il y eut enfin un déclic. Une voix pâteuse, marmonna :

— Gendarmerie, j'écoute.

— Je vous en prie... aidez-moi. Je ne sais pas dans quel village je suis. J'étais enfermée dans une cave, dans les ruines d'un château. J'ai traversé des bois et je suis dans ce village. Dans une grande maison, avec une grille opaque qui s'ouvre électriquement. J'ai été attaquée... Je vous en prie, venez...

— Allô ? fit le gendarme. Je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Vous êtes où ?

— Je n'en sais rien, monsieur. J'ai été mordue par un chien, agressée par un homme que j'ai réussi à ligoter. J'ai peur. Mais j'ai marché longtemps dans les bois. Je suis peut-être loin des ruines.

Le gendarme consentit enfin à se réveiller tout à fait. Des bois... la jeune fille trouvée dans les bois, voici une quinzaine... Et les deux autres disparitions signalées dans tous les postes...

Il s'approcha du mur où étaient épinglées les photos des deux derniers enlèvements.

— Quel est votre nom, mademoiselle ?

— Juliette... Juliette Verdier.

Sous la photo d'une jeune fille rousse, aux cheveux coupés courts, un nom : Juliette Verdier.

— On arrive.

Il raccrocha et bondit à l'étage, réveiller le capitaine.

— Capitaine... capitaine... répéta-t-il en tambourinant à la porte.

Celui-ci apparut enfin en se frottant les yeux.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Si c'est un incendie, ça regarde les pompiers. J'espère que tu ne me réveilleras pas pour rien.

— Une des jeunes filles... Une des disparues, elle vient d'appeler. Elle a terrassé son agresseur.

— Oh ! Bon Dieu ! jura le capitaine en rentrant dans la chambre.

— Descends, je m'habille. Fais chauffer la voiture.

Le gendarme acheva lui aussi de s'habiller et sortit.

Le capitaine apparut deux minutes plus tard. Le moteur de l'estafette ronronnait déjà. Il s'installa et claqua la portière.

— C'est où ? demanda-t-il.

— Ben... c'est ça qui est compliqué, capitaine. La jeune fille n'a pas su me dire où elle était. Elle a parlé d'un château en ruines.

— C'est à Verrien, ça ! À 5 kilomètres d'ici. Allez, fonce, on y va.

Juliette était remontée pour s'assurer que son prisonnier était bien toujours prisonnier. Assaya avait repris connaissance. Il lui darda un regard venimeux.

— Sale petite garce... tu crois t'en tirer. Tu ignores qui je suis.

— Un pervers immonde, répliqua-t-elle. J'ai averti la police. Ils arrivent.

Assaya éclata de rire.

— Les gendarmes du coin... Laisse-les venir. On va bien se marrer.

Juliette referma la porte de la chambre et descendit. Qu'est-ce qu'il voulait dire ? En boitillant, elle s'engagea dans le vestibule. Près de la porte, elle actionna l'ouverture électrique et sortit de la maison. Le jardin traversé, elle se posta sur la rue, en espérant que la voiture des gendarmes passerait par ici.

Sa jambe la faisait atrocement souffrir. Elle s'appuya contre le mur de clôture et scruta les ténèbres. Bientôt, le silence fut troublé par un ronronnement de moteur. Elle se détacha du mur et avança dans la rue.

Le véhicule apparut bientôt. Un gros véhicule, de couleur sombre. Juliette avançait encore, presque au milieu de la rue en agitant les bras.

L'estafette des gendarmes ralentit, puis stoppa à sa hauteur.

— C'est moi qui viens de vous appeler, cria-t-elle, alors que le capitaine descendait de la voiture. Il est ici, ajouta-t-elle en montrant la grande maison derrière.

Le conducteur était sorti du véhicule et se tenait près de son supérieur. Les deux gendarmes se regardèrent.

— Mais... c'est la maison du maire ! s'exclama le capitaine.

Les épaules de Juliette s'affaissèrent. Elle comprenait ce que ce monstre avait voulu dire. Sans plus s'occuper d'elle, les deux gendarmes traversèrent le jardin en courant.

— Attendez... cria Juliette en s'élançant à leur poursuite. Je vais vous expliquer.

Hélas ! Sa jambe blessée était devenue si lourde qu'elle se traînait.

Les deux gendarmes entrèrent dans la maison.

— Par ici, hurlait Assaya à l'étage.

Ils grimpèrent quatre à quatre, pour découvrir monsieur le maire, à terre, ligoté. Ils restèrent un instant interdits devant cette vision incongrue.

— Ben... Qu'est-ce que vous attendez ! cria Charles Assaya. Que cette folle nous fasse la peau, à tous les trois ?

Un argument de poids qui eut un effet immédiat. Le gendarme se baissa et entreprit de défaire les liens.

— Je n'y arrive pas. C'est trop serré.

— Eh bien, vas dans la cuisine prendre un couteau, beugla son supérieur.

Le gendarme sortit de la pièce et dégringola les escaliers. Juliette arrivait dans le vestibule. Elle comprit instantanément ce qui se passait. Elle se précipita vers le gendarme, le prit par la manche de sa veste.

— Écoutez, je vais vous expliquer.

Il se secoua pour qu'elle le lâche et pointant un index menaçant sur elle :

— Toi, tu ne bouges pas d'ici.

Il entra dans la cuisine, fouilla les tiroirs et en ressortit un couteau à la main. Sans un regard pour Juliette, pétrifiée, il remonta.

Elle s'affola. Il fallait faire quelque chose. Téléphoner à Chloé. En trois pas elle fut près du téléphone et arrachant le combiné de son support, elle composa le numéro. Ça sonnait... Je t'en prie, décroche... Mais ça sonnait toujours. Le répondeur se déclencha. La voix claire et joyeuse de Chloé retentit dans son oreille. « Bonjour... vous êtes bien... » Nouveau dé clic. Elle venait de décrocher.

— Chloé... C'est moi...

— Juliette... Oh, ma Juliette.

— Je suis dans la merde, Chloé... Fais quelque chose. Ils ne vont pas me croire. Je...

La liaison fut interrompue.

— Allô... allô... hurla Chloé dans le combiné.

Charles Assaya, précédé du capitaine et suivi par l'autre gendarme, descendait les escaliers en se frictionnant les poignets. Le capitaine bondit sur le téléphone et arracha l'appareil des mains de Juliette.

— Vous l'avez délivré ? s'écria-t-elle. Mais vous ne comprenez donc pas ?

Charles Assaya était resté prudemment dans l'escalier.

— Cette jeune fille m'a demandé de l'aide. Je lui ai ouvert et ensuite, elle m'a accusé de je ne sais quoi, expliqua-t-il.

— De m'avoir enlevée, hurla Juliette en voulant se précipiter vers lui.

Mais elle eut un cri de douleur. Le gendarme l'avait agrippée par le bras

pour la retenir.

— Vous êtes blessée... remarqua le capitaine.

— La morsure d'un chien. Le chien des types qui me poursuivaient.

Assaya secoua la tête.

— La pauvre... Vous voyez bien qu'elle délire. C'est sa blessure. Elle doit avoir la fièvre. Vous devriez appeler une ambulance.

Juliette s'entêtait.

— Je vous dis que c'est cet homme qui m'a enlevée sur la route de Vaulx-en-Velin.

Le capitaine fronça les sourcils.

— Et vous vous appelez ?

— Juliette Verdier.

Nouvel échange de regards entre les deux gendarmes. Le subordonné hocha la tête.

— C'est bien cette jeune fille dont nous avons la photo au bureau, capitaine.

Juliette pointa l'index vers Assaya, toujours dans l'escalier.

— Et c'est lui... lui !

— Mademoiselle, c'est notre maire depuis des années. Irréprochable, efficace. Vous faites erreur.

— Mais oui ! s'exclama Assaya. Elle me confond avec je ne sais qui. Je dois ressembler malheureusement à son ravisseur. Je vous en prie, messieurs. Appelez une ambulance. C'est le plus urgent. Vous voyez bien qu'elle souffre.

— Vous avez raison, admit le capitaine. J'y vais.

— Mais appelez d'ici, protesta Assaya qui le voyait se diriger vers la porte.

— Non, non... De la voiture de service ce sera plus rapide. Surveille-la, recommanda-t-il à son subordonné avant de sortir.

Chloé, assise sur son lit, raccrocha lentement. Des frissons la parcouraient. Juliette était en danger, mais où était-elle ? Que pouvait-elle faire ? Son portable entre les mains, elle réfléchissait. Il était près de minuit. Tant pis. C'est ce qu'il fallait qu'elle fasse.

Elle se leva, attrapa son sac et en jeta le contenu sur le lit. Elle fouilla, écarta les divers éléments avant de la découvrir. Une petite carte de visite. Celle que le commissaire lui avait remise lors de son interrogatoire.

Elle composa le numéro. Sylvain Chaumet répondit tout de suite.

— Commissaire Chaumet ? C'est Chloé, l'amie de Juliette Verdier. Elle vient de m'appeler...

Chaumet poussa un soupir de soulagement. Elle était donc en vie.

— Elle est où ?

— Je ne sais pas. Ça a coupé. Elle est en danger, commissaire, je le sens.

— Attendez, mon petit, ne vous affolez pas. Ne bougez pas. Nous arrivons.

— Oui, commissaire, répondit-elle sagement.

Elle raccrocha, se leva, enfila un jean et un sweat, et attendit.

Boris ne dormait pas encore quand le téléphone sonna. Il lâcha le livre qu'il lisait et tendit la main vers le combiné, sur la table de nuit, en se disant qu'Aimé devait avoir des insomnies.

— Ouais, grogna-t-il. Qu'est-ce que tu veux ? Boire un dernier verre ?

— Ici, Chaumet. Saute dans tes fringues en vitesse, je passe te prendre.

Pour le coup, Boris se redressa.

— On a du nouveau pour les petites ?

— Oui. Juliette Verdier vient d'appeler son amie sans pouvoir dire où elle se trouvait. Mais elle est en vie. Seulement, pour combien de temps... Son amie avait le sentiment qu'elle était en danger. Je suis à ton hôtel dans dix minutes.

Le capitaine traversa le jardin de la maison Assaya et ouvrit la portière de l'estafette. Il n'avait aucun doute sur l'innocence du maire, mais il lui fallait signaler à la PJ de Lyon qu'une des deux disparues était retrouvée.

Il fouilla sa poche, y trouva le numéro personnel du commissaire et l'appela.

Chaumet enfilait son blouson quand le téléphone sonna. Il bondit sur le combiné dans l'entrée, pour ne pas réveiller à nouveau sa femme qui devait s'être rendormie.

— Chaumet...

— Commissaire..., capitaine de gendarmerie Arlant. Nous avons retrouvé la demoiselle Juliette Verdier.

— Je le sais déjà, aboya Chaumet. Et vous êtes où ?

— À Saint Jallois, commissaire.

St-Jallois... Là où avait été retrouvée la première disparue.

— Elle va bien ?

— Elle est blessée à la jambe et semble délirer. J'appelle une ambulance.

— Non. Un toubib seulement. Je veux la voir et pas dans un hôpital.

— Bien, commissaire. Nous vous attendons.

Quand Chaumet arriva devant l'hôtel des deux flics parisiens, il n'eut pas besoin de klaxonner. Ils l'attendaient sous le porche. Ils montèrent dans la Renault.

— Une des deux disparues a donc refait surface ? On ne sait pas

comment ? demanda Corentin.

— Pour l’instant, les renseignements sont très succincts. Mais après le coup de fil de la petite amie de Juliette, j’en ai eu un second du gendarme Arlant. Ils sont à St-Jallois.

— Saint-Jallois !

L’exclamation avait jailli simultanément des deux poitrines.

— Si la petite est à St-Jallois, ça veut dire que notre client n’a pas quitté le coin.

Boris s’en voulait.

— Nous aurions dû exercer une surveillance permanente dans ce village.

— Nous avons fait ce qu’il fallait, protesta Chaumet. Inutile de culpabiliser. Tous ces bois se touchent. Si ça se trouve, la petite vient d’ailleurs. On va le savoir rapidement.

Le capitaine Arlant n’avait pas hésité à réveiller ses hommes et à faire venir une autre estafette. Chacun des deux véhicules bloquait l’entrée et la sortie de St-Jallois.

Ce remue-ménage à une heure avancée de la nuit, avait sorti du lit bon nombre d’habitants qui, en robe de chambre, se tenaient sur le pas de leur porte et venaient carrément discuter avec les gendarmes, qu’ils connaissaient bien.

— Rentrez chez vous. C’est une opération de routine, expliquaient les gendarmes qui avaient reçu la consigne de ne pas affoler la population.

Dans la maison de Sandrine, Tiénu allait partir, repu autant par le haut que par le bas, quand il vit passer l’estafette de gendarmerie par la fenêtre.

L’œil chargé de meurtre, il fit volte-face vers la jeune femme.

— Comment t’as fait pour les prévenir ?

— Je... ne comprends pas, balbutia-t-elle, en tentant de cacher sa nudité sous sa chemise de nuit.

— Ils sont là, les flics. Ça peut être que toi !

Il se mit à tourner comme un ours en cage dans la cuisine sous le regard affolé de Sandrine. Que faire ? Il ne trouvait pas de réponse.

La Renault freina devant la première estafette qui bloquait l’entrée dans St-Jallois. Le commissaire tendit sa carte au gendarme qui le salua et fit signe au conducteur du véhicule de dégager la rue.

Ils roulèrent lentement, entre deux haies d’habitants curieux. Devant l’église, le capitaine Arlant, au milieu de la route, leur faisait de grands gestes. Ils stoppèrent.

— Merci de nous avoir prévenus, dit Chaumet en le saluant.

Le gendarme les précéda dans la maison en expliquant :

— Cette jeune demoiselle est traumatisée. Elle croit reconnaître son ravisseur en la personne de notre maire. Vous vous rendez compte !

Boris et Aimé les suivirent dans la maison. Charles Assaya s'était assis dans le salon, la tête entre les mains, il réfléchissait. Les gendarmes étaient assez cons. Il avait réussi à les convaincre. Maintenant, ils attendaient l'ambulance qui n'allait pas tarder. La petite serait emmenée. Lui, il ferait disparaître ce qui pouvait être compromettant et... ni vu, ni connu.

Après cette rapide analyse de la situation, il se sentait donc relativement à l'abri.

Quand il vit entrer dans le salon, les trois types de la PJ, il comprit qu'il avait sous-estimé le capitaine. Il joua son joker en se précipitant vers eux, la main tendue.

— Ah ! Messieurs, je suis tellement rassuré de vous voir.

— Monsieur Assaya... marmonna Boris sans prendre la main tendue. Si je m'attendais...

— Cette pauvre petite a reçu un traumatisme. Elle délire. Il faut la soigner rapidement.

— Où est-elle ? demanda Chaumet.

— Dans une chambre à l'étage, sous la protection d'un gendarme. Nous avons craint que, dans son délire, elle attente à sa vie, expliqua le maire.

— Vous avez eu raison, marmonna Brichot en s'élançant dans l'escalier.

La porte de la chambre était ouverte, il y entra. Juliette eut un mouvement de recul.

— Qui êtes-vous ? aboya-t-elle.

Il brandit sa carte. Alors, elle se précipita vers lui en boitant et voulut s'accrocher à ses vêtements. Mais le gendarme de garde la retint fermement par les bras.

— Attention ! Elle délire tellement qu'elle peut être dangereuse, expliqua-t-il.

— Lâchez-la, ordonna Corentin qui venait d'entrer.

Juliette s'était écroulée sur le lit en pleurant.

— Personne ne veut me croire. C'est lui qui m'a emmenée dans sa voiture, lui qui m'a droguée.

Boris s'approcha, s'assit à côté d'elle. Il eut un coup d'œil vers la jambe blessée.

— Vous allez nous raconter tout cela bien tranquillement. Mais, pour l'instant, le plus urgent, c'est l'hôpital. Vous avez l'air sérieusement blessée.

— J'ai été mordue. Un de ces pervers avait amené son chien qui s'est jeté sur moi quand je me suis défendue.

Boris tentait de comprendre ce qui avait pu se passer. Chaumet entra à son

tour.

— L'ambulance vient d'arriver.

— Venez, dit Boris en se levant et en posant sa main sur l'épaule de la jeune fille.

— Non, pas l'hôpital, bredouilla-t-elle. Avant, il faut sauver Aline.
Brichot sursauta.

— Aline... Vous savez où elle est ?

Juliette hocha la tête.

— Elle était enfermée avec moi.

Elles avaient donc bien à faire au même homme.

— Vous savez où ?

— Non... Des ruines de château très ancien, mais je ne sais pas où. J'ai tant marché...

Les deux policiers se tournèrent vers leur collègue. Chaumet fit la moue.

— Des ruines... je ne vois pas.

Puis, brusquement, son visage s'illumina.

— Ah si ! Dans les bois de Curly. Personne n'y va jamais. Il paraît que le site est hanté.

— Eh bien, nous on y va, décida Boris.

Juliette s'accrocha à lui.

— Je vais avec vous.

Dans la cuisine de Sandrine, Tiénoù avait fini de tourner en rond. Son regard venait de se poser sur le porte-couteau. Il en prit un et s'approcha de Sandrine. Elle secoua la tête en reculant.

— Viens ici. Je ne vais pas te tuer.

Elle ne bougea pas, son regard affolé fixant le couteau. D'un bond, Tiénoù fut près d'elle. Il l'attrapa par les épaules, lui fit faire demi-tour et la plaqua contre lui. Il posa la lame du couteau contre son cou.

— Les boucliers humains, tu connais ? Ça marche à tous les coups. On va sortir comme ça, tous les deux. Et quand on sera assez loin, je te relâcherai dans la nature. Allez, avance.

Il la poussait vers la porte qu'il ouvrit. Les deux gendarmes de faction près de l'estafette, ouvrirent de grands yeux au spectacle de cette jeune femme tenue en otage, un couteau sur la gorge.

— Oh merde ! éructa l'un d'eux.

L'autre, avec plus de présence d'esprit avait bondi dans le véhicule et appelait Arlant. Celui-ci décrocha tout de suite son portable.

— Capitaine, on a un problème ici. Un client qui vient de sortir d'une maison à la sortie de St-Jallois et qui tient une jeune femme en otage. Il est

armé.

— Oh, nom de Dieu, jura le capitaine. Demandez-lui ce qu'il veut. Tâchez de le retenir. De la diplomatie, s'il vous plaît.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous, cette nuit ? Il rentra dare-dare dans la maison et se heurta à ses collègues de la PJ qui sortaient. Il expliqua le problème.

— J'y vais, décida Brichot.

Il sortit de la maison, traversa le jardin. Dans la rue, il se glissa parmi les badauds, bénissant leur curiosité maladive. À petits pas, il alla jusqu'aux dernières maisons.

Il ne pouvait pas le loucher. Les badauds avaient eu un cri en voyant apparaître Tiénou tenant étroitement devant lui, la malheureuse Sandrine, un couteau sur la gorge.

Instinctivement, dans un réflexe de survie, ils avaient reculé contre les maisons. La rue était libre devant Tiénou.

— Qu'est-ce que vous voulez ? hurla un gendarme.

Le monstre ne sut que répondre. Il n'avait pas pensé à cela. Au hasard, il lança :

— Une voiture.

Dans la propriété du maire, tous étaient sortis dans la rue, Charles Assaya en premier. N'était-il pas le maire de ce tranquille village ? Le problème de la gamine résolu, il voulait montrer son autorité.

Il se tenait devant l'estafette de la gendarmerie, Corentin et Chaumet à ses côtés.

— Qu'est-ce que c'est que ce fou ? marmonna-t-il en tentant de reconnaître qui avançait au milieu de la rue entre les haies de badauds.

Quand enfin il reconnut la silhouette aux jambes arquées, la tête monstrueuse, il était trop tard. Tiénou, lui aussi, l'avait identifié. Du coup, il lâcha son otage. Sandrine courut vers les curieux. Tiénou pointa un index sur Assaya.

— C'est lui mon maître, tonna-t-il.

Il approcha encore de deux pas.

— Dites-leur... dites-leur que j'ai rien fait... que c'est vous qui m'avez donné les ordres.

Corentin et Chaumet se raidirent et eurent un coup d'œil interrogateur sur le maire.

— Mais... je ne comprends pas, bafouilla celui-ci en écartant les bras.

Brichot avait avancé prudemment dans le dos du monstre. Il tira son RMR spécial police du holster et mit Tiénou en joue.

— Ne bouge plus ou tu es un homme mort.

Tiénou, sans résistance leva les bras. Brichot n'eut plus qu'à le menotter.

Corentin fit face à Assaya.

— Deux accusations... Ça fait beaucoup. Ne trouvez-vous pas, monsieur le maire ?

Il appela le capitaine Arlant.

— Fouillez cette maison.

— Vous n'avez pas le droit sans un mandat de perquisition.

Boris le regarda sous le nez.

— Je m'en fous, monsieur le maire. Nous sommes dans un cas de flagrant délit. Je prends tous les droits.

Sylvain Chaumet se mordit les lèvres, mais ne fit aucune objection.

Arlant prit deux hommes avec lui et ils retournèrent dans la maison. Il leur faudrait attendre de longues minutes.

Brichot poussa Tiénou vers l'ambulance dans laquelle était Juliette. Un médecin s'occupait de panser sa plaie.

— Mademoiselle, connaissez-vous cet homme ?

Elle dévisagea le monstre et secoua la tête. Corentin le rejoignit.

— Comment allez-vous, Juliette ?

— Elle a de la fièvre, répondit le toubib.

— Non, je vais bien. Je veux qu'on aille chercher Aline.

Boris d'un geste désigna Tiénou.

— Cet homme accuse le maire, lui aussi.

— Ah ! Vous voyez, s'écria Juliette. Je ne confonds pas. Quand il vous est arrivé ce qui m'est arrivé le visage du salaud est imprimé à jamais.

— Nous procédons à une vérification, expliqua-t-il.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Le capitaine revenait en courant et en brandissant un objet. Les trois policiers approchèrent.

— Un masque. Il était caché au fond de l'armoire.

— L'homme qui venait nous chercher dans la cave portait un masque, s'écria Juliette.

Corentin regarda Chaumet, puis Arlant.

— Je crois qu'il est temps de partir à la recherche de la seconde jeune fille. Vous savez où sont ces ruines ?

— Bien entendu, répondit le capitaine. À quelques kilomètres d'ici.

— Enfermez ces deux hommes dans l'estafette. On y va, dit Chaumet.

— Je viens avec vous ! s'écria Juliette.

Boris échangea un regard avec le médecin qui hocha la tête. Ils la firent monter avec eux dans la Renault et filèrent le train à la seconde estafette qui

quittait le village.

Dans l'humidité et la froidure de la cave, Aline somnolait. Elle avait tant pleuré, tant hurlé son désespoir qu'elle était épuisée. Juliette n'était pas revenue. Avait-elle été rattrapée par leurs tortionnaires ? Il n'y avait plus rien à espérer. Elle allait mourir là, seule, oubliée de tous.

Dans son demi-sommeil, soudain, elle tressaillit et se redressa. Un bruit l'avait réveillée. Son cœur s'affola. Il revenait. La course dingue allait recommencer. À nouveau, elle allait être le jouet de ces pervers. Grelottante d'angoisse, Aline se tassa dans le fond, contre le mur froid.

Le bruit des pas sur les marches usées était différent. Elle écouta plus attentivement. Ils étaient plusieurs. On parlait.

Alors, elle se mit à hurler. Un cri d'espoir ou le contraire ? Allait-elle être sauvagement assassinée ou délivrée ?

Et soudain, la voix claire de Juliette.

— Aline... Aline, c'est moi...

La jeune fille se redressa. À tâtons, se cognant contre les murs, elle approcha de la porte derrière laquelle elle entendait tout un monde qu'elle avait cru évanoui à jamais. Maintenant, elle percevait les mots.

— Le cadenas est trop gros... Poussez-vous... d'une balle on va l'avoir... le bois ne paraît pas solide...

Elle sentit plusieurs secousses sur la porte, sans résultat. Puis, une voix d'homme.

— Aline, vous m'entendez ?

— Oui, cria-t-elle.

— Couchez-vous à terre. On va tirer dans le cadenas... Ça y est ?

— Ça y est.

Il y eut une déflagration énorme qui lui vrilla les tympan, puis la porte s'ouvrit et elle fut prise dans un faisceau de lumière.

Juliette se détacha du groupe, se précipita vers Aline, toujours à terre et la prit dans ses bras. Elle la serrait en pleurant.

— Tu vois, je te l'avais promis. Je suis revenue. C'est fini... c'est fini...

Elles pleuraient dans les bras l'une de l'autre.

Boris approcha. Un des gendarmes lui avait donné un couteau. Il trancha les liens de la jeune fille. Juliette l'aida à se relever.

— Viens... sortons de cet endroit. Oublions-le. Arlant s'avança.

— Je vais vous porter.

Il la prit dans ses bras et s'engagea dans l'escalier. Chaumet ouvrait la

montée en éclairant les marches.

Dehors, Aline respira à pleins poumons cet air vivifiant dont elle s'était crue privée à jamais.

— Est-ce que maman est là ? bredouilla-t-elle.

— Elle ne sait pas encore. On la prévient, répondit Boris.

Ils remontèrent dans les voitures.

— Tu vois, fit Brichot en s'installant dans la Renault. Une fois de plus, on a vaincu.

— Grâce à ton flair, plaisanta Boris.

— Te fous pas de moi, hein !

EPILOGUE



Dans le salon Conforama d'Isabelle, ils étaient assis tous trois autour de la table.

Jean, la tête baissée, n'avait pas pipé mot depuis que Boris était entré. Il tournait son verre entre ses doigts, les mâchoires crispées, le front plissé.

Boris posa sa main sur celle de son amie et la serra très fort.

— Je regrette pour Geneviève, balbutia-t-il.

— Maintenant que l'on sait comment ça s'est passé, s'il n'y avait pas eu ce demeuré, elle aurait sans doute été délivrée comme les deux autres. Elles ont plus de chance, c'est tout.

Boris se leva. Il n'avait jamais trop su consoler et quand il s'agissait d'une amie, il était complètement paralysé, ne trouvant plus que des mots d'une banalité déconcertante.

Jean consentit à relever la tête. Il lui tendit la main.

— Merci pour ce que vous avez fait. Ce drame, vous...

Mais il n'acheva pas sa phrase, la gorge nouée de sanglots retenus. Isabelle accompagna Boris jusqu'à la porte. Il la serra dans ses bras.

— On garde le contact ?

Isabelle eut un pauvre sourire.

— Tu es trop lié à tout cela. Je ne pourrai pas. Plus tard... peut-être.

Ils s'embrassèrent et Boris s'engagea dans l'escalier sans se retourner.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

EPILOGUE

